



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

PAR
LE
DU REPERTOIRE
DE
L'ACADEMIE FRANÇAISE.

ET
DE
L'ACADEMIE DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES
DE
FRANCE.
PAR
M. L'ABBÉ DE L'ÉPIQUE.



PARIS,

chez
M. DE L'ÉPIQUE, Libraire, Palais National,
à l'entrée de la Bibliothèque.

MDCCLXXV.

d
s h
che

s n'avez plus
dans l'instant...

SALÈM

Quoi

ODÉID

SALÈM

!el, la douleur resse

s plus enfin ma dette

ODÉID

je? quels forats!

SALÈM

!h! ma seour, com

ite ardeur que ma

nt les langueur de

! malheureux, pr

t ma raison,

pour Fatr

air, ce

nos

FIN
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS.

44.

SENLIS,
IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE TREMBLAY.

FIN
DU RÉPERTOIRE

DE

THÉÂTRE FRANÇAIS,

AVEC UN NOUVEAU CHOIX DES PIÈCES DES AUTRES
THÉÂTRES,

RASSEMBLÉES PAR M. LEPEINTRE.

—
PROVERBES. — TOME III.



A PARIS,

CHEZ M^{ME} VEUVE DABO,

À LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE DU POT-DE-FER, N^o 14.

1824.



Stanford University Libraries

LA BREBIS
ENTRE DEUX LOUPS,
PROVERBE DRAMATIQUE,
PAR CARMONTELLE.

PERSONNAG

M. CAFFARD, précepteur dans
maison à la campagne.

M. CAPON, bailli de la terre d'
Dormilli, parrain de Jeannette.

MADAME DORMILLI, veuve de
compagne.

JEANNETTE, demeurant chez
Dormilli.

COLIN, enfant de Jeannette, fils de
du ~~maître~~ Dormilli, y demeurant.

MARINE, femme de chambre de m
Dormilli.

Le scène est dans une salle de madame Dormilli.

LA BREBIS

ENTRE DEUX LOUPS,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DORMILLI, MARINE.

M^{ME} DORMILLI.

Nous voilà seules, voyons, Marine, ce que vous avez de si important à me confier.

MARINE.

Oui, Madame, cela est très-important pour une personne qui pense aussi bien que vous... Tout le monde ici croit remarquer, ainsi que moi, dans le précepteur de M. Dormilli, trop d'empressement à donner des leçons à votre petite Jeannette.

M^{ME} DORMILLI.

Que dites-vous là, Marine ? Feu mon mari voyait M. Cassard comme le plus honnête homme qu'il pût choisir pour élever son fils. Il est regardé avec vénération par tous les habitans de ma terre. Tant de candeur sur sa physionomie !...

4 LA BRÉBIS ENTRE DEUX L *SUP!*

MARINE.

Cela aide à mieux tromper.

M^{me} DORMILLI.

Ses yeux toujours modestement baissés

MARINE.

Il sait bien les relever à propos.

M^{me} DORMILLI.

Non, non, son maintien réservé ne peut
faire soupçonner de vice dans son cœur.

MARINE.

Ce ne serait pas le premier exemple.

M^{me} DORMILLI.

Je ne le crois pas. Jeannette est si simple...

MARINE.

Ces sont justement, pour ces sortes de mes-
sieurs, les plus friands morceaux.

M^{me} DORMILLI.

Mais mon fils, encore naïf, verrait quel-
que chose, et me le dirait.

MARINE.

Un enfant ! il pense bien à cela. D'ailleurs,
il ne donne jamais ses leçons à Jeannette de-
vant lui. Ces gens-là ont de la précaution.

M^{me} DORMILLI.

Je n'aime pas de pareils propos, Marine.

SCÈNE I.

5

Ainsi tâchez de vous contenir par la suite ,
si vous ne voulez pas me déplaire.

MARINE.

J'en serais bien fâchée , Madame... Je n'ai
d'autre intérêt que celui que peut inspirer
une jeune personne honnête , assez peu éclairée
pour être aisément séduite. Mais , dès
que vous êtes tranquille là-dessus...

M^{me} DORNILLI.

Je le suis , et j'ai cru devoir l'être , quand
j'ai chargé moi-même M. Caffard de l'édu-
cation de Jeannette.

MARINE.

Il suffit , Madame... Quand j'entendrais...
quand je verrais même , je me garderais bien
de vous en ouvrir la bouche.

M^{me} DORNILLI.

Au moins , si vous le faites , tâchez qu'il
n'y ait pas le plus petit doute.

MARINE.

Il serait bien tems ! Sans le plus petit
doute , cela n'est pas aisé.

M^{me} DORNILLI.

En ce cas-là , il ne faut croire que le bien.
C'était donc là ce que vous aviez de si inté-
ressant à me dire ?

MARINE.

Oui , Madame.

1.

6 LA BREBIS ENTRE DEUX LOUPS.

M^{me} DORNILLI.
Cela n'en valait pas la peine. Je vous le pardonne; mais soyez plus prudente une autre fois.

SCÈNE II.

MARINE.

Il est certains personnages dans les maisons qui subjuguent l'esprit des maîtres, au point de leur fermer les yeux sur tous leurs défauts... On est obligé de se taire... Je n'ai pas osé dire que ce M. Caffard avait osé tenté de m'en conter à moi... Je sais bien que ce n'est pas l'amour qui le conduit. C'est pour éloigner de moi l'idée de Jeaninet. Il ne mérite pas que je l'épargne. (Regardant du coin de l'œil.) C'est lui-même. Voyons.

SCÈNE III.

MARINE, M. CAFFARD.

M. CAFFARD, à part, en entrant.
Voilà Marine. Il faut lui faire ma cour pour qu'elle ne me nuise pas. (Avançant patelin.) Bonjour, ma chère Marime.

MARINE, gaiement.

Ma chère! Quelle douceur dans vos expressions, M. Caffard!

SCÈNE III.

2

M. CAFFARD.

C'est vous qui me les inspirez ; vous avez un enjôment dans la physionomie, un je ne sais quoi... Enfin, toute votre personne est un écueil contre lequel la sagesse même aurait bien de la peine à ne pas faire naufrage.

MARINE.

Voyez pourtant, si j'étais d'humeur à vous croire... à quoi me m'exposeriez-vous pas ?

M. CAFFARD.

Ah ! je crois que les faiblesses de la nature sont pardonnables.

MARINE.

Comment, M. Caffard !...

M. CAFFARD.

Oùs. Tout ce que je vois de séduisant en vous m'apprend à juger qu'il n'est aisé de se défendre que lorsqu'un objet ne nous touche que faiblement ; mais vous ?...

MARINE.

Tout cela est fort galant, et bien fait sans doute pour aller jusqu'au cœur : mais écoutez, je suis franche, moi... Je crois qu'il ne vous sera pas difficile de vaincre le penchant que vous me témoignez... Je connais des moyens...

M. CAFFARD

Des moyens ! Ah ! ils n'ont de forcés que

3 LA BREBIS ENTRE DEUX LOUPS.

quand on ne vous voit pas. Eh ! quels moyens pourraient ?... Je n'en connais point.

MARINE.

J'en connais un, moi, et des plus forts.

M. CAFFARD.

Mais quel est-il donc, Marine ?

MARINE, avec humeur.

Jeannette, puisque vous me forcez de parler.

M. CAFFARD, étonné et se remettant de sa surprise. Doucement.

Ah ! ah ! Marine. Vous êtes une petite méchante. Cela n'est pas bien.

MARINE.

Je crois que ce que vous faites est encore plus mal.

M. CAFFARD.

Plus mal ! Comment cela, Marine ?
Jeannette, qui m'a prié d'avoir
Jeannette, n'a sûrement pas de
idées sur mon compte.

MARINE.

Oh ! je le sais bien ; mais croyez
tout le monde soit aveugle ?

M. CAFFARD.

Non. Je sais que vous avez
et que, par cette raison-là, vo

SCÈNE III.

9

que sa jeunesse, avec les sentimens d'honneur que je dois avoir...

MARINE.

Bah! les sentimens d'honneur!... Vous empêchent-ils de me regarder comme tous les hommes regardent les femmes?

M. CAFFARD.

Cela est différent, vous êtes formée... vous êtes... En un mot, vous méritez des attentions... Mais Jeannette, dans un âge si tendre, si respectable... Oh! Marine, ne vous en déplaît, c'est pousser les choses trop loin.

MARINE.

C'est vous qui les poussez trop loin vis-à-vis d'elle, par l'intérêt que vous y prenez. Cela est trop affecté.

M. CAFFARD.

Non, non; sa candeur me plaît. Je voudrais en faire quelque chose.

MARINE, riant.

Oh! je le crois bien.

M. CAFFARD.

L'intérêt que je prends à cette enfant est un intérêt si sage, si vertueux, que cela vous étonnerait si...

MARINE.

Oui, ah! oui, cela m'étonnerait; car je crois vous connaître.

10 LA BRÈRE ENTRE DEUX

M. CAFFARD.

En ce cas-là, vous devez me rendre justice.

MARINE.

Je vous la rendrai sûrement, si j'en trouve l'occasion. Adieu, M. Caffard.

M. CAFFARD, lui pressant la main.

Plus de soupçons, au moins, mon aimable Marine... Me le promettez-vous ?

MARINE.

Je souhaite n'en point avoir le sujet.

M. CAFFARD, mielleusement.

Écoutez-moi... Je vous prouverai, essentiellement, que je mérite votre amitié. (*Il lui donne de petits coups sur la main.*) Soyez-en sûre.

MARINE.

A la bonne heure. Alors comme alors.

SCÈNE IV.

M. CAFFARD.

VOILA une femme de chambre qu'il n'est pas aisé de tromper. J'ai, je crois, plus fort partie à combattre. Le Bailli, quand il en petite pointe de vin, ce qui lui arrive souvent, loigne avec assez de complaisance

SCÈNE V.

11

les jolis minois du village , et Jeannette , quoiqu'à filleule , hom , hom... Colin , avec son petit menton de duvet , plaît plus que nous deux. C'est un embarras.... mais il n'y a pas de plaisir sans peine. On vient... (*Avec joie.*) C'est Jeannette...

SCÈNE V.

M. CAFFARD, JEANNETTE, en entrant , fait une profonde révérence à M. Caffard.

M. CAFFARD.

APPROCHEZ , ma chère Jeannette , avez-vous bien fait réflexion sur tout ce que je vous ai dit hier ?

JEANNETTE.

Oui , Monsieur ; et je viens voir si vous êtes en état de me donner ma leçon.

M. CAFFARD.

Toujours , ma chère enfant , je suis toujours tout prêt à vous instruire.

JEANNETTE.

Vous êtes bien obligeant.

M. CAFFARD.

Vous le méritez bien.

JEANNETTE.

Oh ! point du tout. Vous êtes trop bon.

14 LA BREBIS ENTRE DEUX LOUPS.

JEANNETTE.

Est-ce comme cela ?

M. GAFFARD.

La tête un peu plus en arrière, et les bras
ainsi : (*Jeannette fait ce qu'il dit.*) Avancez
l'estomac... (*La regardant de près avec plaisir.*) Bien ! oh bien ! Voyons ensuite comment
vous vous tenez assise.

JEANNETTE.

Comme tout le monde.

M. GAFFARD.

Eh bien, voyons. Asseyez-vous. (*Elle
s'assied et croise les jambes.*) Ah ! ah ! ce n'est
pas ainsi qu'on s'assied, ma bonne amie, il
n'est pas décent pour une femme de croiser
trop les jambes.

JEANNETTE, les décroisant.

Est-ce comme cela que vous les voulez ?

M. GAFFARD, lui montrant la position.

Pas tout-à-fait. Vous voilà bien.

JEANNETTE.

Vous êtes donc content, Monsieur ?

M. GAFFARD, lui prenant le menton.

Fort content... Mais souvenez-vous,
petite bonne amie, que pour bien apprendre
il faut de la docilité, et ne pas refuser !

SCÈNE VI.

15

ce qu'il convient que je fasse pour vous donner de bonnes leçons. (*Il l'embrasse.*) Charmante, mon enfant, charmante!

JEANNETTE.

Est-ce encore de la leçon cela, Monsieur ?

M. CAFFARD.

C'est une récompense que je vous donne pour votre docilité.

JEANNETTE.

Bien obligée, Monsieur, je vous remercie.

M. CAFFARD.

Je crois que pour mes peines, j'en mériterais bien une pareille de votre part.

JEANNETTE.

J'entends quelqu'un.

M. CAFFARD, à part.

Peuta des importuns !... C'est M. le Bailli.

SCÈNE VI.

M. CAFFARD, JEANNETTE, LE
BAILLI, chantonnant.

M. CAFFARD,

Vous voilà bien gai, M. le Bailli ?

25 LA BREBIS ENTRE DEUX LOU

LE BAILLI.

Oui, nous avions une cause un peu à juger ce matin. Elle nous a tracassé à tous. Nous en sommes pourtant à bout, et nous avons été un peu nous à la buvette.

M. CAFFARD.

Ah ! ah ! cela vous arrive quelquefois dans ces momens-là...

LE BAILLI.

Dame, on est plus gaillard qu'à l'ordinaire. Cela est vrai, j'en conviens... Mais voyez avec Jeannette, M. Caffard. Profitez un peu de vos leçons, ma filleule ?

M. CAFFARD.

Je l'espère, M. Capon. Il faut le tout.

LE BAILLI.

Elle devient toute gentille, au moins *lui met la main sous le menton.*) Cela va à la peine d'être instruit.

M. CAFFARD, à Jeannette.

Rentrez, Jeannette ; nous continuerons une autre fois.

LE BAILLI.

Eh ! pourquoi ? pourquoi donc ? J'en ai pas de trop. Je serais charmé de voir vos progrès.

SCÈNE VII.

117

M. CAFFARD.

Elle n'est pas encore assez avancée. Laissez, laissez, je veux vous ménager une surprise agréable.... (*La conduisant avec douceur.*)
Allez, mon enfant.

SCÈNE VII.

LE BAILLI, M. CAFFARD.

LE BAILLI, à part.

Comme il est doucereux avec elle. Hom, hom, hom. (*A M. Caffard avec malice.*) Elle doit vous donner bien du mal; car, pour son âge, elle n'a pas de ces esprits ouverts qui conçoivent aisément. Mais enfin, espérez-vous ?...

M. CAFFARD.

Oui, oui. Cela viendra, cela viendra avec l'usage... cela sera long... Je crains seulement dans cet instant...

LE BAILLI.

Oh! je m'endoute. Vous craignez... Voyons si nous nous rencontrerons...

M. CAFFARD.

Tenez, M. Capon, je crains que trop de simplicité ne l'empêche d'être en garde contre les dangers auxquels une jolie fille est souvent exposée..

B.

18 LA BREBIÈRE ET DEUX LOUPS.

LE BAILLI.

C'est ce que je craignais avant, que vous, et cela m'inquiète. Vous l'instruisez.

Et vous, vous la protégez...

LE BAILLI.

Certainement : je suis son parrain, je le dois. Mais vous, M. Caffard, qui vous êtes chargé de veiller sur sa conduite, ignorez-vous que le petit Colju ne la quitte pas ?

M. CAFFARD.

Non, votre remarque est très-juste; j'essais qu'ils sont souvent seuls la soir cueillir des noix sèches. Cela me chiffonne un peu l'esprit.

LE BAILLI.

La brune favorise la familiarité des jeunes gens.

M. CAFFARD.

Oui, l'innocence, que l'ombre rend moins clairvoyante, ne veille pas avec le même soin, et devient moins scrupuleuse. C'est un danger, c'est un danger.

LE BAILLI.

Oui, vous avez raison, c'est un danger. (A part.) Profitons de la circonstance pour avoir ma filleule. (Haut.) M. Caffard suis charmé de vous voir les mêmes idées; j'ai; vous jugeriez donc qu'il serait y

SCÈNE VII.

19

de les séparer pour conserver une vertu vraisemblablement trop exposée.

M. CAFFARD.

Sans contredit. La vertu : ô Ciel ! pour la conversation d'un trésor aussi précieux, il n'est point de moyen que l'on ne doive employer.

LE BAILLI.

Il n'y a pas de doute. Vous pensez bien sagement, et je n'en ai jamais douté.

M. CAFFARD.

Vous m'honorez infiniment. Grâce au Ciel, j'ai toujours été sans reproches.

LE BAILLI.

Au moyen de quoi vous voudriez m'aider dans cette occasion ?

M. CAFFARD.

De tout mon cœur.

LE BAILLI.

Eh bien ! joignons-nous ensemble pour engager madame Dormilli à remettre Jeannette chez moi.

M. CAFFARD, à part.

Où-ça ! (*Embarrassé.*) Ah ! ah ! M. le Bailli, ce serait lui faire perdre en un instant le fruit de toutes les leçons que je lui ai données.

20 LA BREBIS ENTRE DEUX LOUPS.

LE BAILLI.

Que cela ne vous embarrasse pas ; je les lui continuerai , moi.

M. CAFFARD.

Je vous en crois bien capable ; mais chacun a sa manière d'instruire. Cela serait un changement qui la détournerait peut-être au point de la dégoûter tout-à-fait du désir d'apprendre. Écoutez-moi : il y a un autre moyen.

LE BAILLI.

Quel est-il ?

M. CAFFARD.

Nous craignons tous deux Colin, n'est-ce pas ?

LE BAILLI.

Oui.

M. CAFFARD.

Eh bien ! pourquoi ne pas engager madame Dormilli à le renvoyer chez son père, en attendant qu'un âge plus mûr lui permette d'accomplir l'union qu'elle a projetée ?

LE BAILLI, à part.

Bon, j'entends... (*A M. Caffard.*) Non, non, M. Caffard, je ne me charge pas d'une pareille proposition. Je sais combien Madame aime le fils de son fermier ; ce serait lui déplaire ; je ne me mêlerai pas de cela.

M. CAFFARD.

Je m'en charge, moi.

SCÈNE VII.

21

LE BAILLI.

J'en suis fâché ; mais je vous déclare que je ferai le contraire : je lui demanderai ma filleule , avec de bonnes raisons.

M. CAFFARD.

Je lui en donnerai d'aussi bonnes pour qu'elle la garde , et qu'elle renvoie Colin.

LE BAILLI , avec vivacité.

Vous pensiez comme moi d'abord , Monsieur. Nous ne sommes plus du même avis. Cela me surprend , M. Caffard.

M. CAFFARD.

Ne vous emportez pas , M. Capon. Vous avez des intentions pures et droites , comme moi , sur la vertu de cette jeune personne ?

LE BAILLI.

Oui ; mais nos moyens sont bien différents... et...

M. CAFFARD , gravement.

Il n'y a pas de mal... Pour moi , ma conscience m'oblige de suivre celui que je crois le plus sûr... (*Froidement , et avec fermeté.*) Et sur cela il ne faut point attendre de complaisance de ma part.

LE BAILLI , ironiquement.

Point de complaisance !.. N'en auriez-vous point plus qu'il ne faut pour elle ? Un

24 LA BREBIS ENTRE DEUX LOUPS.

de prendre ses sûretés... Ce n'est pas que je disc...

LE BAILLI.

J'entends... Eh bien ! veux-tu m'aider à persuader à Madame d'être de mon sentiment ?

MARINE.

Oh ! pour cela, avec grand plaisir. Si vous lui en parlez, j'appuierai ; elle ne m'écouterait pas seule.

LE BAILLI.

C'est mon intention. Va dire à Jeannette que je serais bien aise de la voir.

MARINE.

Volontiers ; mais ne vous confiez pas tout-à-fait à une jeune fille qui n'est pas encore capable de garder un secret.

LE BAILLI.

Je ne lui parlerai pas de cela.

MARINE.

Fort bien ; je vais vous l'envoyer.

SCÈNE X.

LE BAILLI.

MARINE me confirme ce que j'ai jugé de M. Caffard. Le compère, avec son air pédagogue, il n'a pas le goût mauvais ; car, w

foi, ma petite filleule devient bien appétissante. Je n'y avais pas encore fait beaucoup d'attention, et je sens que ce serait bien dommage d'abandonner une aussi jolie créature à M. Caffard. Mais c'est elle ; voyons.

SCÈNE XI.

LE BAILLI, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Pourquoi est-ce que vous me demandez, mon parrain ?

LE BAILLI.

Eh ! parbleu ! pour le plaisir de te voir, mon enfant.... Mais tu grandis à vue d'œil ; tu vas bientôt être bonne à marier. J'apprends que tu profites bien des leçons de M. Caffard.

JEANNETTE.

Oh ! je ne sais pas comment.

LE BAILLI.

Est-ce qu'il ne t'instruit pas avec soin ?

JEANNETTE.

Ah ! il m'en dit assez. Il se mêle de tout, jusqu'à ma coiffure.

LE BAILLI.

Cela est plaisant... Qui est-ce qui t'arrange si singulièrement ta coifferotte ? Est-ce lui ?

26 LA BREBIS ENTRE DEUX LOUPS.

JEANNETTE.

Oui, mon parrain ; il la tourne et retourne comme cela pour la décence... mais je crois qu'au lieu de la bien arranger, il ne fait que la chiffonner.

LE BAILLI, à part.

Oh ! le fripon ! qu'il est adroit !... (*A Jeannette.*) Te as ma foi raison ; je l'arrangerais mieux que lui, moi, si je m'en mêlais.

JEANNETTE.

Ce n'est pas la peine.

LE BAILLI.

Cela me serait plus permis qu'à M. Caffard, Jeannette ; je suis ton parrain.

JEANNETTE.

Oh ! je le sais bien.

LE BAILLI.

Tu dois croire que je m'intéresse à toi ?

JEANNETTE.

Je n'en doute pas

LE BAILLI.

C'est à cause de cela que je serais fâché qu'il te fit des choses qui ne seraient pas bien.

JEANNETTE.

Mais il me dit qu'il me donne des leçons, pour que le corps soit aussi bien que l'esprit.

SCÈNE XI.

29

LE BAILLI.

En arrangeant la colerette?...

JEANNETTE.

Ah! oui, à tout instant. Cela m'ennuie quelquefois.

LE BAILLI.

Alors, mon enfant, il ne faut pas le souffrir. Il faut lui dire...

JEANNETTE.

Quoi?... puisqu'il dit toujours... voilà la pudeur, voilà la déoence, et tout le reste... Madame dit aussi qu'il n'y a que cela de recommandable. M. Caffard me le recommande sans cesse... Qu'est-ce que vous voulez que je lui dise?

LE BAILLI.

Fort bien!... Ne te fait-il point autre chose?

JEANNETTE.

Quoi?

LE BAILLI, lui prenant la main,

Quoi? cela, par exemple?

JEANNETTE.

Et quoi, cela?

LE BAILLI.

Te prendre la main?

JEANNETTE.

Où? oui.

28 LA BREBIS ENTRE DEUX LOUPS.

LE BAILLI, la lui baisant.

Et cela ?

JEANNETTE.

Oui, oui.

LE BAILLI.

Qu'est-ce que tu dis alors ?

JEANNETTE.

Oh ! dame, rien.

LE BAILLI.

Est-ce que cela te fait plaisir ?

JEANNETTE.

Non : cela ne fait seulement que me faire rire.

LE BAILLI, lui baisant ardemment la main.

Cela te fait rire ?... La jolie petite naïveté !

JEANNETTE.

Oh ! mais, doucement donc, mon parrain ; vous y allez plus fort que lui.

LE BAILLI.

C'était sans y penser, mon enfant, et pour voir si M. Caffard n'agissait pas avec toi comme tu le mérites ; ce que je ne souffrirai pas, au moins.

JEANNETTE.

Je vous en suis bien obligée, mon parrain.

LE BAILLI.

Mais écoute. Il n'y a pas grand'c

SCÈNE XI.

29

redire sur tout cela... si ce n'est que M. Caffard ne t'est de rien. Voilà pourquoi cela n'est pas bien... Si c'était ton père, ton oncle ou moi, il n'y aurait pas le plus petit mot à dire... Je te loue cependant de ta sagesse. Il ne s'agit pas de t'apprendre comment, et avec qui il faut en faire usage. Bonjour, ma petite Jeannette. Je te dirai cela une autre fois.

JEANNETTE.

Bonjour, mon parrain.

SCÈNE XII.

JEANNETTE.

Jz n'entends pas trop ce que mon parrain veut dire ; mais ni lui ni M. Caffard ne me font point plaisir avec toutes leurs façons... Il n'y a que Colin qui ne me sâche point : au contraire... Je le vois... j'ai envie de lui demander pourquoi cela.

SCÈNE XIII.

JEANNETTE, COLIN.

COLIN.

BONJOUR, Jeannette.

JEANNETTE.

Bonjour, bonjour, Colin. J'ai quelque chose à te demander.

30 LA BREBIS ENTRE DEUX LOU ~~P~~s.

COLIN, lui prenant la main et la baisant.

Quoi, Jeannette ?

JEANNETTE.

Tiens, c'est justement ce que tu fais avec moi. Tu me prends la main, tu la baises, tu arranges mes cheveux, tu badines; enfin tu sais, tu sais bien... Pourquoi est-ce que tu ne me sâches point ?

COLIN.

C'est que tu vois que j'ai autant de plaisir que toi.

JEANNETTE.

Cela se peut; mais ce n'est pas encore tout-à-fait cela. Car je n'aime point que M. Caffard et mon parrain fassent de même; quoiqu'ils paraissent y trouver du plaisir.

COLIN.

Comment, Jeannette ! M. le Bailli et M. Caffard font avec toi ce que je fais ?

JEANNETTE.

Bon ! je ne leur en permets pas tant qu'à toi : mais toi, pourquoi veux-tu que je ne t'en empêche pas ?...

COLIN.

Parce que je t'aime.

JEANNETTE.

rois qu'ils m'aiment aussi.

SCÈNE XIII.

COLIN.

Mais tu m'as dit que tu le voulais bien pour moi.

JEANNETTE.

Ah ! je ne le leur ai pas dit, à eux.

COLIN.

Voilà pourquoi tu ne dois pas le leur permettre.

JEANNETTE.

Je t'entends. Laisse-moi faire ; s'ils y reviennent , ils verront beau jeu.

COLIN.

Ah ! tu me rassures , ma chère Jeannette , car cela me faisait beaucoup de peine.

JEANNETTE.

Oui-da ! Oh ! quand il n'y aurait que cela , ne crains plus rien , va... Moi , te faire de la peine ! j'en serais bien fâchée... Qui est donc qui vient ?

COLIN.

C'est la femme de chambre de Madame.

30 LA BREBIS ENTRE DEUX LOUS

COLIN, lui prenant la main et la baissant.
Quoi, Jeannette ?

JEANNETTE.

Tiens, c'est justement ce que tu fais
moi. Tu me prends la main, tu la baisses,
arranges mes cheveux, tu badines ;
sais, tu sais bien... Pourquoi est-ce que
tu ne me fâches point ?

COLIN.

C'est que tu vois que j'ai autant de
peine que toi.

JEANNETTE.

Cela se peut ; mais ce n'est pas
tout-à-fait cela. Car je n'aime pas
M. Caffard et mon parrain fassent de même,
quoiqu'ils paraissent y trouver du plaisir.

COLIN.

Comment, Jeannette ! M. Caffard
et mon parrain font avec toi ce que je fais
avec toi ?

JEANNETTE.

Bon ! je ne leur en permets
rien : mais toi, pourquoi veux-tu
t'en empêcher pas ?...

COLIN.

Parce que je t'aime.

JEANNETTE.

Oh ! je crois qu'ils m'aiment.

35 LA BREBIS ENTRE DEUX LOUPS.

SCÈNE XIV.

JEANNETTE, COLIN, MARINE.

MARINE, à part.

Les voilà. J'en suis bien aise. (*Avançant.*)
Ah! mes pauvres enfans, je suis fîchée de
vous le dire, mais je crois que votre joie
d'être ensemble ne sera pas longue.

COLIN.

Comment ?

MARINE.

C'est que M. le Bailli vient de prier Ma-
dame de renvoyer Jeannette chez lui, et que
M. Cuffard veut au contraire qu'elle renvoie
Colin chez son père.

JEANNETTE.

Pourquoi, Marine ?

MARINE.

Parce qu'ils craignent que vous ne fassiez
quelques faux pas ensemble, en allant cueillir
des noisettes.

JEANNETTE.

N'est-ce que cela ?... Je dirai à Madame
que nous nous aidons l'un et l'autre, qu'il
n'y a rien à craindre : si j'étais seule, à
bonne heure.

MARINE.

C'est au contraire parce que vous êtes deux, qu'ils ont peur.

COLIN.

Les vilaines gens !

JEANNETTE.

Mais de quoi se mêlent-ils ?

MARINE.

Écoutez : ne me trahissez pas. Je crois qu'ils sont tous deux jaloux de Colin ; qu'ils le sont aussi l'un de l'autre.

JEANNETTE.

Ah ! cela se pourrait bien. Je commence à voir clair. Je ne suis plus surprise de tout ce qu'ils me font et me disent.

COLIN.

Et comment faire, pour qu'ils ne nous perdent pas ?

MARINE.

Il n'y a qu'un moyen. C'est d'en parler à Madame. Elle vous aime tous deux.

COLIN.

Ah ! je n'oserais.

JEANNETTE.

Moi non plus.

34 LA BREBIS ENTRE DEUX L'OUV

MARINE.

Eh bien ! je vous aiderai ; je parlerai
vous. Mais n'allez pas avoir assez de
pour me dédire , surtout Jeannette.

JEANNETTE.

Non, non. Je n'aurai plus de peur, puis
vous êtes pour nous.

MARINE.

Sûrement, je suis pour vous avec raison
car cela est bien mal à eux. Voilà justement
Madame : ne négligeons pas l'occasion.

COLIN.

Ah ! Jeannette !

JEANNETTE.

Paix, paix !

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, M^{me} DORMILLI.

M^{me} DORMILLI.

Vous avez l'air d'avoir du chagrin, mes
enfants.

JEANNETTE.

Oui, Madame.

COLIN.

Beaucoup , assurément.

SCÈNE XV.

M^{me} DORNILLI,

Quel en est le sujet ?

JEANNETTE.

Oh !... rien.

M^{me} DORNILLI.

Rien ? cela ne se peut pas.

MARINE.

Ils n'osent pas vous le dire, Madame...
C'est la peur qu'ils ont qu'on ne les éloigne
de vous.

M^{me} DORNILLI.

Il est vrai que M. le Bailli et M. Caffard
m'ont parlé. Il paraît qu'ils sont inquiets
de vous voir presque toujours seuls ensemble.

MARINE.

Bon ! Madame ; c'est qu'ils craignent que
l'amitié qui est entre ces deux enfans ne fasse
tort à leurs vues.

M^{me} DORNILLI.

Ah ! quelle idée !

MARINE.

Demandez-le à Jeannette. N'est-il pas vrai,
Jeannette, qu'ils veulent continuellement
prendre avec toi des petites libertés que tu ne
trouves pas bien ?

JEANNETTE.

Il est vrai que c'est le plus fort des leçons

35 LA BREBIS ENTRE DEUX LOUPS.

de M. Caffard, et que mon parrain fait à peu près de même.

M^{me} DORMILLI, étonnée.

Ah! ah!... Et quelles sont ces libertés?

JEANNETTE.

Mais... je n'oserais pas le dire.

M^{me} DORMILLI.

Il le faut, Jeannette, si vous ne voulez pas que je vous éloigne de moi.

JEANNETTE.

C'est que... tenez, c'est que... ils sont toujours après mes mains pour les baiser... et...

M^{me} DORMILLI.

Des gens faits pour protéger l'innocence.

MARINE.

Il y a comme cela tant de protecteurs de vertu. Vous voyez si j'avais raison tantôt.

M^{me} DORMILLI.

Ne dites rien. Cela mérite attention en juger par moi-même. Retirez mes enfans. Soyez tranquilles; mon pour vous sera toujours la même. Marine, allez leur dire que je les aime tous deux.

MARINE.

Oui, Madame. Mais défiez-vous de M. Caffard, surtout.

SCÈNE XVII.

37

M^{me} DORMILLI.

Je me défierai de tous les deux. Une femme qui entrevoit la moitié d'un secret est assez adroite pour pénétrer l'autre.

SCÈNE XVI.

M^{me} DORMILLI.

Il est sage de ne pas soupçonner aisément ; mais cependant il ne l'est pas moins d'ouvrir les yeux sur l'imposture... Le peu d'accord que je vois entre ces deux Messieurs jette un peu d'équivoque sur leur conduite.

SCÈNE XVII.

M^{me} DORMILLI, M. CAFFARD,
LE BAILLI.

M^{me} DORMILLI.

Je suis bien aise, Messieurs, de vous réunir pour concerter les moyens de prévenir le danger où la sagesse de la petite Jeannette pourrait être exposée. Je sais le vif intérêt que vous y prenez tous deux.

M. CAFFARD.

C'est le premier devoir d'un homme de mon état.

28 LA BREBIS ENTRE DEUX LOUPS.

LE BAILLI.

Ce n'est pas moins celui d'un parrain qui remplit le sien.

M^{me} DORNILLI.

Rien de mieux pensé de part et d'autre. Eh bien ! voyons vos intentions.

M. CAFFARD.

D'abord, Madame, c'est de supprimer les familiarités qu'elle a avec Colin, en les éparant.

M^{me} DORNILLI.

Je crois que c'est aussi votre avis, M. le Bailli ?

LE BAILLI.

Oui, Madame, nous sommes absolument d'accord, M. Caffard et moi, là-dessus.

M^{me} DORNILLI.

Fort bien. Cependant ces deux enfants n'ont pas l'air de penser à ce que vous craignez.

M. CAFFARD.

Ah ! malheureusement, ils n'y pensent peut-être jamais ; c'est le plus grand péché ne le connaissant pas, on ne songe point à l'éviter ; et de degrés en degrés, on se familiarise avec le vice, au point de tomber le piège sans même s'en douter.

M^{me} DORNILLI.

Votre morale est bonne, et me détort

prendre les moyens convenables... Que de-
vous-nous faire, pour le mieux, en pareille
occasion?

M. CAFFARD.

Renvoyer Colin chez son père, lui défen-
dre de venir ici, jusqu'à ce que Jeannette,
plus instruite, soit en état de remplir les vues
que Madame a sur ces deux jeunes per-
sonnes.

M^{me} DORMILLI.

Et vous, M. le Bailli?

LE BAILLI.

Moi, Madame, je crois qu'il est plus rai-
sonnable de renvoyer Jeannette chez moi,
dont, comme parrain, j'aurai un soin pater-
nel; et que Madame garde le fils de son fer-
mier, à qui je sais qu'elle veut beaucoup de
bien.

M^{me} DORMILLI.

Vous n'êtes pas du même avis, Messieurs,
cela m'embarrasse.

M. CAFFARD.

Nous sommes du même avis pour le fond;
mais non pour la forme.

LE BAILLI, s'abaissant.

La forme et le fond sont ici les mêmes,
M. Caffard.

40 LA BREBIS ENTRE DEUX LOUPS.

M. CAFFARD, avec un peu de chaleur.

Non, Monsieur... le danger de la vertu de Jeannette est le fond; pour la sauver, c'est, dites-vous, de la mettre chez vous; voilà la forme; mais cette vertu sera-t-elle plus en sûreté chez vous qu'ici?... Je ne le pense pas.

LE BAILLI, vivement.

Comment, chez moi, Monsieur?... Je réponds de la forme et du fond avec plus de droit et de raison que vous.

M. CAFFARD, pédamment.

Doucement, Monsieur, doucement... Ne sentez-vous pas que Colin peut aisément aller voir Jeannette chez vous?

LE BAILLI.

Il ne peut donc pas, Monsieur, venir de même ici?

M. CAFFARD.

Non... vous êtes obligé de vous trouver une partie du jour à votre audience; au lieu que moi, uniquement occupé de l'instruction où mon devoir m'oblige, je ne quitterai pas Jeannette un instant. Je la veillerai de si près...

LE BAILLI.

Oh! de trop près peut-être.

M. CAFFARD.

Je vous ai ménagé, Monsieur... Mais vo-

tre empressement serait plus suspect que mon zèle.

LE BAILLI, ironiquement.

M. Caffard, votre zèle est charmant, oui, oui; votre zèle doit-il aller jusqu'à la toilette de Jeannette? Je ne la crois pas de votre compétence.

M. CAFFARD.

Vous devez savoir que je ne m'en mêle que pour la décence.

LE BAILLI.

Monsieur, ne me faites pas parler sur votre décence...

M. CAFFARD, durement.

Monsieur... (*S'adouissant.*) La présence de Madame me retient...

M^{me} DORNILLI.

Tranquillisez-vous, s'il vous plaît, Messieurs; il ne faut pas, pour conserver la vertu de cette jeune fille, sortir de la modération qui convient à vos caractères... (*Avec dignité.*) Cela m'étonne.

LE BAILLI.

C'est ma filleule, Madame, je réponds d'elle.

M. CAFFARD.

C'est mon élève, Madame. Mon honneur doit me toucher. (*Vivement.*) M. Capon veut attaquer le mien; Et peut-être.

42 LA BREBIS ENTRE DEUX LOUPS.

LE BAILLI.

Quoi, peut-être ?

M. CAFFARD, vivement.

Le sien, puisque vous m'y forcez, M. Ca-
pon.

LE BAILLI, avec colère.

Et vous, M. Caffard, vous me forcez de
dire que... vos leçons sont trop licencieuses...

M. CAFFARD, malignement.

Une petite pointe de vin conduit à plus
d'une erreur. Si je voulais le prouver...

M^{me} DORMILLI, avec autorité.

En voilà assez, Messieurs. Je prends le
parti de faire venir les jeunes gens devant
nous pour voir quel est le danger qu'ils cou-
rent ensemble; et nous arrangerons tout
cela.

(Elle sonne on appelle.)

SCÈNE XVIII.

M^{me} DORMILLI, M. CAFFARD, LE
BAILLI, MARINE.

M^{me} DORMILLI.

MARINE, amenez-moi Colin et Jeannette.

MARINE.

Tout à l'heure, Madame.

SCÈNE XIX.

M^{me} DORMILLI, M. CAFFARD, LE
BAILLI.

M^{me} DORMILLI.

En les faisant parler eux-mêmes dans un
âge où la nature est encore seule l'organe
du sentiment, nous n'aurons pas de peine à
les juger.

LE BAILLI, affectueusement.

Comme vous voyez bien, Madame!

M. CAFFARD.

Oui, oui, c'est le jugement le plus sûr.
Les voilà.

SCÈNE XX.

M^{me} DORMILLI, M. CAFFARD, LE
BAILLI, MARINE, COLIN, JEAN-
NETTE.

M^{me} DORMILLI.

APPROCHEZ. Vous êtes bien aises d'être avec
moi?

COLIN.

Oui, Madame.

JEANNETTE.

Ah! oui, sûrement.

44 LA BREBIS ENTRE DEUX LOUPS.

M^{me} DORMILLI.

Dites-moi pourquoi cela.

JEANNETTE.

C'est que vous êtes si bonne...

M^{me} DORMILLI.

Mais s'il était nécessaire que l'un de vous deux fût demeuré ailleurs?...

JEANNETTE.

Que vous me donneriez de chagrin!

COLIN.

Et à moi aussi, Madame!

M^{me} DORMILLI.

Vous vous plaisez donc bien ensemble?

COLIN, regardant tendrement Jeannette.

Jeannette!

JEANNETTE, le regardant de même.

Cela est vrai, Madame. Et après vous, je ne voudrais pas quitter Colin.

LE BAILLI.

Ah! ah! cela veut dire quelque chose, Madame.

M^{me} DORMILLI.

Oui, oui. Et toi, Colin?

COLIN.

Comment voudriez-vous que je ne mou-

russe pas de chagrin en la quittant, d'après ce qu'elle vient de vous dire ?

M. CAFFARD, à M^{me} Dormilli.

Le danger est clair comme le jour, Madame.

M^{me} DORMILLI.

Vous pleurez, mes enfans ! leur peine m'afflige. (*A MM. Caffard et Capon.*) Je vais cependant dans l'instant prévenir le danger que je vois.

M. CAFFARD.

Quelle prudence !

LE BAILLI.

Quelle judiciaire !

M^{me} DORMILLI, au Bailli.

Mais ce n'est pas par votre moyen, M. le Bailli

M. CAFFARD, avec joie, à part.

Bon !

M^{me} DORMILLI, à M. Caffard.

Ni par le vôtre, M. Caffard. Je détruirai par un seul mot toutes vos alarmes... Je vais les marier sur-le-champ. Voilà de la vertu la sûreté la moins équivoque... Je ne vous crois pas l'un et l'autre en état d'y apporter un meilleur remède.

46 LA BREBIS ENTRE DEUX LOUPS.

M. CAFFARD.

Quoi! Madame, Jeannette si peu instruite?...

MARINE, avec malice.

Ce sera un embarras de moins pour vous. Un homme ne doit éduquer que des garçons.

M^{me} DORMILLI.

Marine n'a pas tort.

M. CAFFARD, à part au Bailli, avec aigreur.

Si vous ne l'aviez pas redemandée....

LE BAILLI, à M. Caffard, du même ton.

Si vous ne l'aviez pas voulu garder...

M^{me} DORMILLI, sévèrement.

Ne disputez pas davantage, Messieurs... M. Caffard... si vous aviez un choix à faire pour l'éducation d'un fils, auriez-vous beaucoup de confiance?...

M. CAFFARD.

Je vous entends, Madame. Puisque ma vertu est suspecte à vos yeux, comme à ceux des méchants, permettez que, par ma retraite, j'aille me mettre à l'abri des traits de la médisance.

M^{me} DORMILLI.

J'y consens. (*Au Bailli.*) Et vous, M. le Bailli, croyez-vous qu'il serait bien prudent de remettre votre filleule entre vos mains?...

SCÈNE XX.

47

LE BAILLI.

Ma foi, Madame, je crois que vous faites
très-bien de la marier.

MARINE.

Oui; car c'était, à parler franchement,
la Brebis entre deux Loups.

FIN DE LA BREBIS ENTRE DEUX LOUPS.

1. $\frac{1}{2}$

2.

3.

4.

5.

A BON CHAT BON RAT,
PROVERBE DRAMATIQUE ;
PAR CARMONTELLE.

PERSONNAGES.

M^{me} SAVON, blanchisseuse.

SUZETTE, sa fille, coiffeuse.

M^{me} LAIGUILLE, tante de Suzette, couturière.

M. THÉRIAQUE, apothicaire.

M. FOULON, chapelier.

M^{me} FOULON.

FOULONET, leur fils, amant de Suzette.

LA PLUME, écrivain des Charniers.

M^{me} ROBINON, gergotière.

GILLES, valet de madame Savon.

UN NOTAIRE.

UN GARÇON ROTISSEUR.

UN SAVOYARD.

La scène est à Paris chez madame Savon, dans un faubourg.

A BON CHAT BON RAT,

PROVERBE.

Le Théâtre représente une grande chambre, avec une table dressée dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

GILLES, seul, mettant les couverts.

Voyons t'un peu si je n'oublions rien. V'là ici la place de m'ame Savon, là au beau mitan, entre le marié et la mariée; ici, c'est M. Thériaque, le compère, et pis en face, vis-à-vis de lui, la commère m'amie Lafguille; à l'autre bout, le père et la mère du futur, et pis moi.... Oh! moi, f'rons et je viendrons... Oui-da, v'là qu'est beh symétriqué comme ça. I' né manque que le fricot. Ah! Gilles, mon ami, comme tu vas t'en donner! Je crains tant seulement d'attraper une indigestion; quand z'on est pas stylé à manger tout son soûl, y a du risque. Ah! morguene! aussi pourquoi qu'un jour de nocce ne revient pas trois fois par semaine?

SCÈNE II.

M. LA PLUME, GILLES.

LA PLUME.

Bonjour, Gilles, te voilà bien occupé !

GILLES.

Et vous, morgué ! vous v'là ben arrivé !
Jarnigouï ! qu'ous avez le nez fin !

LA PLUME.

Je viens souhaiter la bonne année à ma
voisine et à mam'selle sa fille.

GILLES.

Ah ! sainte Opportune ! queue défaite ! Et
au festin de la noce, est-ce que vous ne l'i
souhaiterez rien ?

LA PLUME.

C'est donc aujourd'hui le grand jour pour
Suzette ?

GILLES.

Ah ! dame, oui, j' n'y a pus à barguigner ;
c'est aujourd'hui qu'il faut en découdre.

LA PLUME.

Es-tu bien sûr de ça, Gilles, que ça soit
aujourd'hui ?

GILLES.

Plus sûr que de mon père, voyez-vous

Eh ! jarni ! regardez donc c'te table. Crayez vous que m'ame Savon se mette en dépense pour rien ? I' gn'y a , morgué ! pas de saint dans l'année qui la mette en ribote comme ça, n'était c'ti-là du mariage.

LA PLUME.

Si bien donc, mon cher Gilles, que tu es sûr que main'selle Suzette se marie aujourd'hui ?

GILLES.

Ah ! jarniguoï ! vous me feriez tourner la tête, avec vos croyances du oui ou du non. Je vous disons encore un coup que Mam'selle, pisque Mam'selle y a, sera Madame ce soir, à moins que le diable ne s'en mêle.

LA PLUME, ricannant.

Eh bien ! il s'en mêlera ! ah ! ah ! ah ! ah !

GILLES.

Comment, ventreguenne ! y s'en mêlera !

LA PLUME.

Oui, mon ami, i ! i ! i ! i !

GILLES.

Ah ! ça, ne badinez pas, M. de la Plume ; est-ce que vous auriez queuque tripotage ensemble, queuque?...

LA PLUME, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !

GILLES.

Ah ! palsangué ! me vlà ben savant avec vos risées !

LA PLUME.

Ah ! ah ! ah ! ah ! Rira bien qui rira le dernier.

GILLES.

Eh ! morguè ! contez-moi donc ça. J'aime-riens autant qu'on ne nous disit rien , que ne nous rien apprendre.

LA PLUME.

Écoute-moi. Gilles , et promets-moi le secret , je te dirai tout ; aussi-bien j'aurais besoin de toi pour glisser queuque mot à mam'selle Suzette.

GILLES.

Dites toujours ; je vous promets de garder le secret à bouche que vous-tu.

LA PLUME.

Je t'ai déjà fait confidence que j'aimais mam'selle Suzette ; mais tu m'as dit qu'elle était promise à Foulonet , et ce mariage a été si précipité , que je n'ai pas eu le tems de trouver les moyens de l'empêcher...

GILLES.

Eh ben ! i' se fera donc , comme ça ?

LA PLUME.

Écoute-moi donc , tu vas voir.

AM. 19712. 19712

Subsequent to the receipt of the
file from the [unclear] [unclear]
file of [unclear] [unclear] [unclear]
[unclear] [unclear] [unclear] [unclear]
[unclear] [unclear] [unclear] [unclear]
No [unclear] [unclear] [unclear] [unclear]
[unclear] [unclear] [unclear] [unclear]
[unclear] [unclear] [unclear] [unclear]

At [unclear] [unclear] [unclear] [unclear]
[unclear] [unclear] [unclear] [unclear]

This is [unclear] [unclear] [unclear] [unclear]
file of [unclear] [unclear] [unclear] [unclear]
[unclear] [unclear] [unclear] [unclear]

SECRET

IT IS [unclear] [unclear] [unclear] [unclear]
[unclear] [unclear] [unclear] [unclear]

ALL INFORMATION CONTAINED
HEREIN IS UNCLASSIFIED
EXCEPT WHERE SHOWN
OTHERWISE

LA PLUME.

Madame Savon, je vous présente bien mes petits respects. En qualité de voisin, je viens vous la souhaiter bonne et heureuse, ainsi qu'à mam'selle Suzette, accompagnées de plusieurs autres, et de la santé par-dessus tout.

M^{me} SAVON.

Ben obligée, Monsieur. Dame ! Suzette, v'là qu'est tourné. On voit ben que Monsieur za la plume en main.

SUZETTE.

Vraiment, ma mère c'est que Monsieur est versé dans l'écriture.

LA PLUME.

Ah ! Mademoiselle, quand on voit des personnes comme vous et Madame votre mère, il est ben facile d'être versé dans la politesse.

M^{me} SAVON.

Tredame, ma fille ; v'là qui nous surpasse.

GILLES.

Pardine ! oui, c'est le proverbe : Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu fréquentes.

LA PLUME.

Madame Savon veut-elle bien recevoir ces deux fines oranges, et permettre qu'on l'embrasse ?

M^{ME} SAVON.

Ah ! Monsieur, de tout mon cœur... Gilles, portez ces oranges-là dans l'autre chambre : vous les mettrez dessus la cheminée.

LA PLUME.

En voici deux autres pour mam'selle Suzette ; veut-elle bien permettre aussi..

(Il l'embrasse.)

SUZETTE.

Comment donc , M. de la Plume , vous vous êtes mis en dépense ! Tiens , Gilles.

(Elle lui donne les oranges.)

GILLES.

Fouillez-vous donc , M. de la Plume ; est-ce qu'il n'y en a pas pour moi aussi ?

M^{ME} SAVON.

M. de la Plume , je ne savons comment vous remercier de vot' politesse ; mais t'nez, c'est aujourd'hui le mariage de Suzette , j'allons faire la noce ici , faites-nous l'amiquié d'y rester. Vous êtes entendu , vous serez le garçon d'honneur ; pas vrai , Suzette ?

LA PLUME.

Madame , c'est bien de l'honneur pour moi.

SUZETTE.

Oh ! Monsieur , l'honneur sera pour nous.

60 A BON CHAT BON RAT.

THÉRIAQUE.

Et puis on danse aujourd'hui, il faut bien faire la fine jambe et le fin bas blanc.

M^{me} SAVON.

Vantez-vous-en. J'espère bien que je danserons ensemble, compère.

THÉRIAQUE.

Mais ça se doit. J'ouvrirons le bal.

M^{me} LAIGVILLE.

A propos de ça, tiens, Suzette, v'là un petit présent de noce que je t'apporte.

SUZETTE.

Ben obligée, ma tante... (*Elle défait le papier.*) Ah! ma mère, c'est des rubans à l'anglaise.

M^{me} SAVON les prenant.

Avec des devises, dà! c'est du galant! feu mon homme m'en donnait comme ça de couleur de rose, avec les fontanges pareilles: ça m'allait, dame! fallait voir! Aussi le garçon d'honneur quand il prit la jarretière de la mariée... A propos, je t'avertis de ça, Suzette; faut te laisser faire.

THÉRIAQUE.

Ah! dame! oui! Mam'selle. Ne vous inquiétez pas, je me charge de l'opération.

M^{me} SAVON.

Eh ben ! mais, M. de la Plume, vous ne dites rien. Vous êtes là comme une silence !

LA PLUME.

J'écoute, Madame, j'écoute.

M^{me} LAIGUILLE.

Je crois me remettre d'avoir vu Monsieur queuque part.

LA PLUME.

Madame, c'est bien de l'honneur pour moi.

M^{me} SAVON.

Pardine ! c'est M. de la Plume, qui a son bureau sous les Charniers, à trois pas de la boutique où c' qu'est ma fille.

THÉBIAQUE.

Ah ! Monsieur est un homme de lettres !

LA PLUME.

A votre service, Monsieur.

SUZETTE.

Ah ! dame ! oui, Monsieur, un savant.

M^{me} SAVON, lui présentant les jarretières.

Eh ben ! dites-nous donc un peu, M. de la Plume, queu qu' ça veut dire c'te devise-là ?

M^{me} LAIGUILLE.

Pardi ! c'est un cœur qui s'envole, et un chien qui court après.

M^{me} SAVON.

Je le voyons ben ; mais l'énigme de ça ?

LA PLUME.

Madame, on appelle ça un anglême ; ça signifie la fidélité et la persévérance.

THÉRIAQUE.

Oui, ma foi, c'est bien trouvé.

M^{me} SAVON

Ah ! dame, oui, v'là ce que c'est que l'esprit. Vois-tu, ma fille, c'est zune sentence.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, GILLES, UN SAVOYARD,
portant une serviette en paquet.

GILLES, annonçant.

De la part de M. Foulonet, Madame,

M^{me} SAVON.

Ah ! c'est le valet de mon gendre. Entrez, mon ami.

LE SAVOYARD.

Madame, je viens de la part de mon maître, qui dit comme ça qu'il vous souhaite une bonne année, ainsi qu'à Mam'selle, et comme par lequel il vous envoie ces oranges-là pour vos étrennes, en attendant qu'il

vienne lui-même vous apporter le présent de
noce.

M^{me} SAVON.

C'est fort bien, mon enfant ; dites à vot'
maître que je l'attendons tretous avec impa-
tience.. Gilles, emmène-lé avec toi au cabaret
du coin, où c' qu'on fait le repas, et fais-l'i
boire un coup à not' santé.

LE SAVOYARD.

Grand merci, Madame ; pour qu'all' soit
meilleure, j'en boirons ben deux.

M^{me} SAVON.

Gilles, ne t'éloigne pas, j'allons t'avoir
besoin de toi.

GILLES.

Eh ! morgué ! je n'ons garde. Je ne sorti-
rons pas du cabaret.

LE SAVOYARD, revenant.

Ah ! tenez, Mam'selle, v'là zune lettre que
mon maître m'a chargé de vous remettre.

(Il s'en va.)

SUZETTE.

Écoutez donc, faut-il zune réponse ?

LE SAVOYARD, revenant.

Une réponse ?...

GILLES, bas.

Eh ! jarnigot ! si t'attends la réponse, i'
n'y aura pus de quoi boire ; viens toujours.

LE SAVOYARD.

Eh ben ! je la prendrons en sortant du cabaret ; vous n'avez qu'à la tenir prête.

(Il s'en va avec Gilles.)

SCÈNE VI.

M. THÉRIAQUE, M^{me} SAVON, M^{me} LAIGUILLE, SUZETTE, LA PLUME.

SUZETTE, lisant.

Ah ! Ciel ! ma mère !...

M^{me} SAVON.

Qué que t'as donc, mon enfant ? Te v'là toute comme une surprise !

SUZETTE.

Ah ! l'indigne ! Est-il possible !

M^{me} LAIGUILLE.

De de quoi que c'est donc ?

M^{me} SAVON, lui arrachant la lettre.

Queu qu' ça dit donc, ce chiffon-là ? Voyons un peu, M. de la Plume, débrouillez-nous ça.

LA PLUME lit.

« Mademoiselle, je profite de l'occasion
 » de la nouvelle année, pour vous la sou-
 » haiter bonne et heureuse ; mais je suis trop
 » honnête homme pour vous laisser ignorer
 » ce qui se passe...

M^{me} SAVON, interrompant.

Eh ben ! qui donc qui se passe ?

LA PLUME lit.

Je vous avertis que j'ai une inclination
ailleurs...

M^{me} SAVON, interrompant.

Ah ! le scélérat ! que ne noirceur !

LA PLUME lit.

Je vous ai promis mariage, je ne suis
plus en pouvoir de vous tenir parole...

M^{me} LAIGUILLE.

Tredame ! on peut ben l'y forcer.

M^{me} SAVON.

Ah ! vantez-vous-en que le chien n'en s'ra
pas quitte pour se dédire... Allez, M. de la
Plume, continuez.

LA PLUME lit.

Pour vous dédommager de la perte de
mon cœur, je vous prie d'accepter cette
douzaine d'oranges que je vous envoie...

M^{me} SAVON.

Ah ! qu'elles t'étranglent tes chiennes d'o-
ranges, elles mettraient la peste dans la mai-
son... Lisez toujours, M. de la Plume.

LA PLUME lit.

Au reste, quoique vous soyez ben aime-

64 A BON CHAT BON RAT.

« ble, vous n'étiez pas de compétence faite
pour épouser le fils d'un chapelier Votre
serviteur, FOULONET. »

SUZETTE.

Ah! ma mère!

M^{me} LAIGUILLE.

Ah! Ciel! queu blasphème!

M^{me} SAVON.

Le fils d'un chapelier! Tre dame! v'la-t-il
pas zune famille ben relevée donc! parce que
son père étale des chapeaux retournés sous le
petit Châtelet.

M^{me} LAIGUILLE.

Eh pardine! si son père fait des chapeaux,
ma nièce est coiffeuse, ça va de pair.

THÉRIAQUE.

Pour ça, oui. Madame valait ben Monsieur.

SUZETTE.

Ah! ma tante! me faire un affront comme
ça! à une fille d'honneur!

M^{me} SAVON.

Apparemment, c'est que t'en as trop pour
lui. Jour de Dieu! qu'il ne se montre pas
devant moi, car je l'étranglerais mort ou vif.

M^{me} LAIGUILLE.

Console-toi; va, ma nièce, si tu ne coiffes
pas c'ti-là, t'en coifferas queuque autre.

M^{me} SAVON.

Pardine ! oui, que je te voie pleurer pour un gueux comme ça ! As-tu peur d'en manquer ?

THÉRIAQUE.

Mam'selle n'est pas faite pour ça.

LA PLUME.

Assurément, et si Mam'selle voulait, y a ici des personnes qui aimeraient ben mieux payer les violons pour leur compte que de voir danser les autres.

M^{me} SAVON.

Tiens, v'là-t-il zune proposition qu'on te propose déjà ! Ah ! va, va, pour un de perdu, cent de retrouvés.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, M. ET M^{me} FOULON.

M. FOULON.

Eh ! bonjour, madame Savon.

(Il vient pour l'embrasser.)

M^{me} FOULON, à Suzette.

Bonjour, mon enfant.

M^{me} SAVON, repoussant M. Foulon.

Eh ! mon Dieu ! ne vous blessez donc pas.

Vous êtes ben complimenteux dans la famille !

SUZETTE, repoussant madame Foulon.

Laissez-moi, Madame.

(Elle s'en va.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté SUZETTE.

M^{me} FOULON.

Où va donc la petite ?

M^{me} SAVON.

All' fait ben. All' sent qu'all' n'est pas faite pour le fils d'un chapelier.

M. FOULON.

Mais qu'avez-vous donc, madame Savon ?

M^{me} LAIGUILLE.

Faut être ben traître pour venir encorè embrasser les gens.

THÉRIAQUE.

Fi ! cela n'est guère honnête !

M^{me} FOULON.

Comment ! Mais que voulez-vous donc dire ?

M^{me} SAVON, lui mettant les oranges dans son tablier.

Demandez-le à votre fils. En attendant,

SCÈNE IX.

69

portez-l'i ses oranges, et recommandez l'i ben de ne pas regarder ma porte en face, ou sinon je vous le repasserai, moi, votre fils de chapelier.

SCÈNE IX.

DES PRÉCÉDENS, DES GARÇONS ROTISSEURS, apportant des plats.

UN GARÇON.

C'EST-I' pas ici cheux madame Savon?

M^{ME} SAVON.

Eh ben! quoi que c'est?

LE GARÇON.

C'est le repas de nocé. Tout est prêt.

M^{ME} SAVON.

Tu te trompes, mon ami. Quiens, porte-les cheux ce beau Monsieur-là. Vois-tu sous le petit Châtelet, à gauche, à l'enseigne du Ben-Retapé? C'est la nocé de monsieur son fils.

M. FOULON.

Mais, madame Savon, perdez-vous la tête?

M^{ME} SAVON.

Allez donc, Monsieur, trop d'honneur; vous avez oublié queuque chose chez vous, Voi' fils vous dira l' mot du guet.

70 A BON CHAT BON RAT.

M^{me} FOULON.
Ah ! mon ami, vous ne voyez pas qu'on
vous insulte. Allons-nous-en, ou je vas me
trouver mal ici.

M^{me} SAVON.
Mais, vraiment, je ne vous y trouvons déjà
pas beau. Allez, vous serez mieux dehors.

LE GARÇON.
Mais, Madame, où mettrai-je-ti' ces plats ?

M^{me} SAVON.
Eh ! va-t'en au diable avec tes plats, cui-
sinier de malheur.

(Elle le prend par un bras, le pousse et fait tomber
plat; un gigot roule à terre.)

M^{me} SAVON, la retenant.
Doucement, commère. (Au Garçon.)
A'en, mon ami; tu vois bien qu'on n'en
pas.

LE GARÇON, jetant le reste à terre.
Ma foi, le v'là toujours. Je m'en va
ça à madame Rognon; vous vous arrê-
tez avec elle.

M^{me} SAVON.
Attends, attends-moi; je te vas c
(Les garçons s'en v

SCÈNE XI.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, excepté LES GARÇONS.

M^{me} SAVON, à Foulon et à sa femme.

En ben! vous autres, est-ce que vous plantez là l'piquet? Allez, allez retourner vos vieux chapeaux.

M. FOULON.

Ah! madame Savon, voilà qui est trop fort; vous vous souviendrez de celle-là. Allons-nous-en, ma femme, allons-nous-en.
(Ils sortent.)

M^{me} SAVON.

Bon voyage. Écoutez donc, si vous voulez contre les violons, faites-vous jouer la conduite de Grenoble, ça vous égayera sur le chemin.

SCÈNE XI.

M^{me} SAVON, M^{me} LAIGUILLE, THÉRIAQUE, LA PLUME.

THÉRIAQUE.

Ma foi, madame Savon, c'est à faire à vous. Vous leux avez ben donné la monnaie de leur pièce.

M^{me} ROGNON.

Non-da. (*A son garçon.*) Écoute un peu, François; je n'ons pas le tems de disputer; va-t'en me chercher un commissaire. La gueule du juge en pétera.

THÉRIAQUE.

Mais écoutez donc, madame Rognon, faut être raisonnable, faut vivre avec les vivans, D'abord qu'on ne le mange pas, vous pourriez le reprendre, moyennant queuque bénéfice.

M^{me} ROGNON.

Quiens! M. Jocrisse! Eh! queu bénéfice voulez-vous que j'y fasse? Est-ce que ça aura de la vente, ça? (*Elle ramasse le gigot qui est par terre.*) Tenez, v'là-t-il pas un gigot qui a bonne mine!

LA PLUME.

Ah! si madame Savon voulait, il y aurait bien une manière d'arranger tout cela; il ne faudrait renvoyer ni le repas ni les violons.

M^{me} SAVON.

Eh ben! mais, voyons; quen qu'il faudrait pour ça?

LA PLUME.

Il ne faudrait dire qu'un mot.

THÉRIAQUE.

Qu'un mot! Ça n'est pas la mer à boire.

A BON CHAT BON RAT.

M^{me} LAIGVILLE.

Expliquez-vous donc, M. de la Plume.

LA PLUME.

Tenez, madame Savon, l'occasion, comme on dit, fait le larron. J'aime main'selle votre fille depuis long-tems, et je pourrais faire un bon parti pour elle. Le contrat, la noce et les violons sont commandés; si vous voulez me la donner en mariage, il n'y a que faire de rien renvoyer, je paierai tout.

M^{me} ROGNON.

Ah! dame, oui, v'là qu'est ben comode.

M^{me} SAVON.

M. de la Plume, v'là qui demande réflexion.

M^{me} ROGNON.

Bon, réflexion! Et le repas qui est tout chaud.

M^{me} LAIGVILLE.

Ma foi, commère, si j'étais que de vous, je ne barguignerais pas. Je prendrais M. de la Plume au mot; ça vengerait vot' fille, et ce gueux de Foulonet en creverait de dépit.

M^{me} SAVON.

Qu'en pensez-vous, M. Thériaque?

THÉRIAQUE.

Moi, je suis assez de c't avis-là. En fait de

SCÈNE XIII.

75

mariage, il ne faut jamais faire venir l'eau à la bouche d'une fille pour rien.

M^{me} SAVON.

Eh bien ! M. de la Plume, v'là qu'est conclu ; je vous prends pour mon gendre. Vous, commère, allez un peu disposer Suzette à c'te petite vengeance-là.

M^{me} LAIGUILLE.

Oui, oui, laissez-moi faire ; je vais la sonder sur c't article-là.

(Elle s'en va dans l'autre chambre.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté M^{me} LAIGUILLE.

LA PLUME.

AM ! Madame, que je suis heureux d'être au monde !... Combien vous faut-il pour le repas, madame Rognon ?

M^{me} ROGNON.

Tenez, à cause de l'occasion, je vous ferai bon marché.

THÉRIAQUE.

Dame ! oui, c'est du hasard ; il ne faut pas vendre ça comme du neuf.

M^{me} ROGNON.

Écoutez : parce que c'est vous, donnez-

76

A BON CHAT BON RAT.
moi dix écus, et j'allons vous repasser ce gigot-là dans la sauce.

LA PLUME.

Tenez, v'là toujours quinze francs à-compte.
Faites-nous tenir les plats bien chauds. Il n'y a qu'un pas d'ici chez nous; je m'en vas vous chercher votre reste.

M^{me} BOGROK.

Je suis t'a vos ordres. Vol' servante, Messieurs et Dames.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

M^{me} SAVON, THÉRIAQUE, LA PLUME.

LA PLUME.

Et moi, madame Savon, en chemin faisant, je m'en vais passer chez le notaire, et lui dire d'apporter le contrat.

M^{me} SAVON.

Allez, M. de la Plume; pendant c' t là j'allons couler ça zen douceur à Su et quand vous reviendrez, all' sera prêt suez-vous-en, M. Thériaque.

(La Plume sort; madame Savon et Thériaque dans l'autre chambre.)

SCÈNE XV.

GILLES.

Quoi que ça signifie donc tout ça ? J'avons vu les garçons remporter le festin. Ah ! morgué ! queu crève-cœur ! Je nous verrions passer devant le nez un gueuleton comme c'i-là, et je n'en aurions que la fumée !... Non, jarnigui ! ça ne se passera pas comme ça... C'est c'te chienne de lettre, tenez. Au diable soit M. de la Plume avec son invention, qui fait jeûner les gens. Je l'i avons promis le secret ; mais, morgué ! je n'en savions pas la conséquence. Encore s'il donnait pour boire, là, queuque dédommagement ; mais il ne sonne mot, et l'on remporte les plats.. Ah ! jarnonbille ! j'allons tout découvrir à madame Savon.

SCÈNE XVI.

FOULONET, GILLES.

FOULONET.

AH ! mon ami Gilles, que je te trouve à propos sous ma main. Dis-moi, queu qu' madame Savon veut donc dire ? elle a chanté pouille à mon père, elle a dit des sottises à ma mère, et elle veut m'étrangler, moi.

GILLES, à part.

Je l'avions bien dit; c'est la lettre de M. de la Plume.

FOULONET.

Réponds-moi, mon ami, et tire-moi de l'embarras, de l'inquiétude où le silence de ton obstination est capable de me plonger.

GILLES.

Écoutes, il ne tient qu'à moi de vous tirer tout ça au clair.

FOULONET.

Ah! mon cher Gilles, achève. Tiens, prends ma bourse, prends ma fortune; prends, mon ami. V'là le profit de ma dernière semaine. Prends, Gilles, et donne-moi quelque consolation dans la douleur de mon affliction.

GILLES, prenant l'argent.

Ah! M. Foulonet, vot' argent a les manières trop nobles; on n'y peut pas tenir vous n'êtes pas fait pour être susplanté un vilain griffonneur de papier... Mais mademoiselle Suzette; je vas vous expliquer tout ça devant elle.

SCÈNE XVII.

FOULONET, SUZETTE, GILLES.

SUZETTE, sortant de l'autre chambre.

Non, c'est é futile; je ne veux pas entendre parler de mariage.

FOULONET.

Ah! ma chère Suzette!

SUZETTE, le repoussant.

Comment, Monsieur, vous avez la hardiesse d'avoir l'impudence...

GILLES.

Doucement, Mam'selle, doucement... un peu de sang-froid. Y a ici du quiproquo, et je venais pour vous débrouiller tout ça... Vous, Monsieur, n'avez-vous pas t'écrit ce matin des lettres?

FOULONET.

Oui-da, Gilles; mais comme il m'est survenu un mal d'aventure au ponce, j'ai prié M. de la Plume de me les écrire.

GILLES.

Eh ben! Monsieur, il vous a joué un godan pour faire rompre votre mariage.

FOULONET.

Oh! Ciel! est-il possible que ça se puisse!

SUZETTE.

Tenez, Monsieur, la v'là vot' belle lettre. Lisez-la; vous y avez peut-être oublié quelque chose.

FOULONET, lisant.

Ah! queue trahison! il a changé l'adresse. C'te lettre n'était pas pour vous; c'est z'un congé que je donnais tà une autre personne pour me conserver tout entier tà ma chère Suzette.

SUZETTE.

Zhélas! puis-je croire ce que vous me dites?

FOULONET.

Que la foudre!... que les éclairs!... qu'un tremblement!... que cinq cent mille diables!...

GILLES.

Eh! ne jurez pas, je réponds de tout... Ce la Plume m'est venu conter ça tout chaud... Mais! mais! queulle invention diabolique! Il faut, morgué! qu'il ait l'esprit pus noir que sa bouteille à l'encre.

FOULONET.

Queu scélérat! sa vie ne tient plus qu'à un fil!

(Il tire l'épée.)

SUZETTE.

Arrêtez, cher zamant!... Ne vous empor-

SCÈNE XVIII.

81

tez pas à des violences qui ne serviraient à rien. Venez-vous-en plutôt faire entendre raison à ma ch' mère et à toute ma famille qui est dans une colère de chien contre vous.

FOULONET.

Vous avez raison, ma chère Suzette, j'aurai toujours le tems de lui couper le nez et les oreilles; mais, comme dit le proverbe, charité bien ordonnée commence par soi-même.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, M^{me} SAVON, M^{me} LAIGUILLE, THÉRIAQUE,

M^{me} SAVON, entrant en colère.

N'AI-JE pas tentendu la voix de c't indigne renégat?

FOULONET.

Ah! Madame, je viens aux pieds de vot' compassion...

M^{me} SAVON.

Ote-toi de devant mes yeux, affronteur, enragé, suborneur! Retenez-moi, compère; car, tenez, pour un rien, je déferais un scélérat comme ça.

82

ABON CHAT BON RA.
THÉRIACQUE.

Allons, m'ame Savon, allons, remettez-
vous dans vot' tranquille.

M^{me} LAIGUILLE, à Foulonnet.
Fi! c'est indigne. Vous devriez rougir.

SUZETTE.
Ah! ma tante.

FOULONNET.
Ah! Madame, écoutez-moi seulement sans
parolé.

M^{me} SAVON.
Quen qu' tu diras, langue de serpent?
quesu qu' tu diras? N'en as-tu pas tas-
sez t'écrit?... Et toi, Suzette, faut que t'aies
bien peu de cœur, après sa lettre.

SUZETTE.
Ah! ma mère, c'est zune trahison.

FOULONNET.
Hélas! oui, Madame, rien n'est pus sav
Pas vrai, Gilles, tu sais la vérité de ça.

GILLES.
Eh! ventreguenne! oui, noi' maître
c'est sun startagème de M. de la Plume,
que vous avez donné dedans comme
bête.

FOULONNET.
Oui, Madame. Ce matin je l'ai pr

crire une lettre pour ma chère Suzette, et une aut' pour une fille qui voulait m'épouser, mais que je n'ai tant seulement pas regardée depuis que je connais ma chère Suzette. Je lui déclarais qu'elle ne devait pas songer zà moi, et ce coquin de La Plume a mis texprès l'adresse de l'une sur l'aut', et voilà ce qui a fait vot' colère, mais dont je suis tinnocent, et dont je vous en demande mille pardons, à la tendresse de l'amour que j'ai pour vot' chère fille, pour vous, Madame, et pour toute vot' chère et aimable famille.

SUZETTE.

Ah ! ma mère, vous voyez, ça n'est pas sa faute.

M^{me} LAIGUILLE.

Allons, commère, faut l'i pardonner. Moi, ça m'attendrit, que j'en avons la larme à l'œil.

THÉRIACQUE.

Allons, commère, allons, laissez-vous aller.

CILLES.

Eh ben ! not' maitresse, irons-je-ti chercher les violons ?

M^{me} SAVON.

Ah ! queu scélérat que ce La Plume ! l' me la paiera, ou je ne serons pas madame Savon ; voyez-vous le seriment que je fais...

Monsieur, puisque vous aimez toujours ma fille, i' gn'y a rien de gâté. Gilles, va-t'en ben vite chercher M. et madame Foulon, ramène-les dans un fiacre, et dis-leux ben que c'est un malentendu; mais que dans tout ça i' gn'y a pas de quoi fouetter zun chat.

FOULONET.

Ah! Madame, vous mettez le comble au bonheur de ma satisfaction.

GILLES, qui était parti, revient.

Eh! voilà M. de la Plume qui monte.

FOULONET.

Ah! l'indigne! je vas le mettre à feu et à sang.

SUZETTE.

Ah! Ciel, mon cher zamant, ne vous exposez pas à la trahison d'un traître.

FOULONET.

Ne craignez rien, ma chère Suzette; vous jure, par l'épée que je porte, que vas l'i enfoncer la garde au travers du cor

M^{me} SAVON.

Il a raison, ça ne mérite pas de vivr

THÉRIAQUE.

Sans doute, mais il est plus prudent de prendre les voies de la prudence.

M^{me} LAIGUILLE.

C'est ben dit. Écoutez, mon cher enfant ; c'est un vilain ladre ; il vaut mieux le prendre par son avarice ; ça l'i sera plus sensuel. Cachez-vous, j'allons l'i faire payer tous les frais de la noce, et quand i' sera tenu, vous montrerez.

THÉRIAQUE.

Oui, morbleu ! A bon chat bon rat ! Il a voulu vous attraper, il faut qu'il le soit lui-même.

M^{me} SAVON.

Oui, cachez-vous, mon gendre, et laissez-nous mener tout ça.

FOULONET.

Eh bien ! Mesdames, je remets entre vos mains mon amour et ma vengeance.

(Il se cache.)

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, LA PLUME entre avec le Notaire et deux Joueurs de violon.

LA PLUME, à M^{me} Savon.

Tout est arrangé, Madame. J'ai payé le repas, et voilà le Notaire et la musique que je vous amène.

M^{me} SAVON.

Peste ! c'est affaire à vous, M. de la Plume.

M^{me} LAIGUILLE.

Monsieur a l'air d'un vivant qui ne s'endort pas sur le rôti.

THÉRIAQUE.

Il a raison; faut battre le fer tandis qu'il est chaud.

LA PLUME, à Suzette.

Voilà, mam'selle Suzette, une petite paire de bracelets faits des propres cheveux de ma perruque, avec mon chiffre; c'est un petit présent de noce que je vous prie d'accepter.

SUZETTE, avec embarras.

Monsieur...

M^{me} SAVON.

Prends, prends, ma fille... Monsieur est trop honnête, on ne peut rien l'i refuser.

LE NOTAIRE.

Madame, le contrat était tout fait dès tantôt, il n'y avait plus que les noms à remplir; si vous voulez me les dicter...

M^{me} SAVON.

Avec plaisir; venez ici, Monsieur... Ma commère, faites compagnie à M. de la Plume, en attendant.

M^{me} LAIGUILLE.

Oui, oui, commère; faites toujours... vérité, Suzette, faut convenir que t'es

coiffée, d'avoir trouvé comme ça un époux
à point nommé.

LA PLUME.

C'est moi, Madame, qui suis trop heureux
que l'occasion m'ait été si favorable. Aussi
je me suis empressé de la prendre au vol,
comme l'on dit.

THÉRIAQUE.

Au vol! oui, ma foi, c'est bien trouvé!
parbleu! M. de la Plume, vous en savez
long!...

M^{me} SAVON, avançant à eux.

Allons, mes enfans, voilà qui est fait:
n'y a plus qu'à signer. A vous, M. de la
Plume.

LA PLUME, signant.

Ah! Madame, y a ben long-tems que j'ai
tenu la plume pour la première fois; mais je
n'ai jamais rien écrit qui m'ait fait tant de
plaisir!

M^{me} LAIGUILLE.

A merveille, M. de la Plume! V'là qu'est
pis qu'un compliment... A toi, Suzette... A
vous, compère, et pis moi... Allons, mor-
guenne! i' n'y a pus à s'en dédire. Êtes-vous
payé, M. Bonnefoi?

LE NOTAIRE.

Oui, Madame.

TRÉRI AQUE.

Sans doute. Et si c'te cérémonie-là vous fait mal au cœur, je vous donnerai encore une petite médecine par-dessus le marché. Dame ! tout ça fait ben l'intérêt de vot' argent.

LA PLUME, à part.

Morbleu ! je mérite ça. (*Haut.*) Grand merci, Messieurs et Dames, et vot' serviteur... c'est à toi que j'ai l'obligation de ça, mon ami Gilles !

GILLES.

Eh ben ! not' maître, payez-nous pendant que vous êtes en train.

LA PLUME, se fouillant.

Je n'ai pas d'argent sur moi ; mais si jamais je te rencontre, maraud, je te promets vingt coups de bâton. •

(Il s'en va.)

GILLES.

Eh ! morgué ! je ne sommes pas intéressé. Prenez que je vous ayons servi gratis.

M^{me} SAVON.

Allons, mes enfans, divertissons-nous, et que M. de la Plume nous apprenne que la tricherie en revient toujours à son maître.

ÇA N'EN EST PAS,

OU

TOUT CE QUI RELUIT N'EST PAS OR,

PROVERBE DRAMATIQUE,

PAR CARMONTELLE.

PERSONNAGES.

JANOT.
DODINET.
M. RAGOT.
M^{me} RAGOT.
SIMON.
SUZON.
PERRETTE.
UN CLERC DE COMMISSAIRE.
UN PHILOSOPHE.
UN ORFÈVRE.
UN CLERC DE NOTAINE.
UN CABARETIER.

La scène se passe dans la rue.

ÇA N'EN EST PAS,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

JANOT, DODINET.

JANOT.

Oui, mon ami, fais-moi compliment, que je te dis, de ça, parce que c'est pas de ces choses qui arrivent deux fois dans la vie d'un homme, da ! de faire sa fortune tout d'un coup.

DODINET.

Oh ! oui. T'as raison. T'es ben là ; faut t'y tenir.

JANOT.

Comment, que tu dis donc, toi ? je suis ben là ! Où ça ? dans c'te rue qu'i' faut que jo me tienne ?

DODINET.

Eh ! non ; chez c'te comtesse, où ce que te v'là habillé comme un Monsieur.

JANOT.

Bah ! c'est rien que tout ça. Si tu me voyais donc avec c'te belle robe qu'all' m'a donnée pour ma veste, de c't' attrape de mam'selle

Suzon , chez le dégraisseur , c'est ben aut' chose ! va !

DODINET.

Oh ! je crais ben que c'est une bonne condition ; avec les grandes dames y a toujours quéque chose à gagner , mêmement c'est ben par le canal d'une comme ça que je me suis tobtenu l'emploi que j'ai.

JANOT.

Ah ! dame , c'est que t'es remuant , toi ! V'là ce qu'i' faut , et c'est ce qui fait que ton chemin est fait. Pour moi , tout ce que j'en veux faire est fait , en fait de service.

DODINET.

Comment donc ça ?

JANOT.

Eh ben ! dame , tu n'entends pas ce que je te dis , de m'en faire un , au sujet du bonheur que j'ai , qui soit ben tourné , de compliment.

DODINET.

Queu bonheur donc qui t'arrive ?

JANOT.

I' m'arrive , mon ami , que je vas mettre la comtesse sus le pavé.

DODINET.

Sus le pavé !

JANOT.

Oui. J'y vas rendre sa condition , et l'y dire qu'elle en cherche un autre.

DODINET.

Et quéque tu vas devenir après , toi ?

JANOT.

Moi ! je me ferai grand seigneur.

DODINET.

Oh ! tu ne serais pas le premier qu'on aurait vu faire ce chemin-là aussi vite. Mais encore i' faut des fonds pour ça.

JANOT.

Des fonds ! Est-ce que je n'en ai pas donc , dis-moi , aussi ben qu'un autre , des fonds ?

DODINET.

Dame ! faut savoir.

JANOT.

Oh ! c'est tout su , va. Et toi , je ne veux pas que tu sois là un rat... comme tu m'as dit ; de quoi donc ?

DODINET.

De cave.

JANOT.

De cave ! ouï , rat de cave. Je te fais mon intendant ; je ne te donnerai pas de gages , mais ce que tu prendras sera pour toi.

DODINET.

Oh ben ! laisse faire , va , je ne serai pas le plus mal partagé.

JANOT.

Oui-da ! mais à condition que quand tu m'auras ruiné, tu me prendras pour intendant à ton tour.

DODINET.

Ah ! c'est juste. Je te donnerai ta revanche...

JANOT.

Et moi je reprendrai le tout.

DODINET.

Mais dis-moi donc un peu, Janot, est-ce que t'es devenu fou depuis que que tems ?

JANOT.

Non pardine pas ; au contraire, va.

DODINET.

As-tu été heureux à queuque jeu ?

JANOT.

Non ; je ne sais jouer qu'à la bête , et comme je la mettais toujours , ça m'en a dégoûté.

DODINET.

Mais il y a des jeux d'adresse.

JANOT.

Oh ! non. Je n'y suis pas heureux à ceux là.

SCÈNE I.

DODINET.

97

Tu as donc gagné à la loterie ?

JANOT.

A la loterie ! Et tu sais ben que je n'y mets pas ; et M. Ragot dit qu'on n'y peut pas gagner sans ça...

DODINET.

Il faut donc que tu aies volé tes maîtres, car voilà à peu près tous les moyens de s'enrichir, que je connaisse, moi.

JANOT.

Bon ! Y en a pourtant d'autres.

DODINET.

Lesquels donc ?... Tu ne connais pas d'aut' fille que mam'selle Suzon, toi. Ce n'est pas par là que tu...

JANOT.

Oh ! non. N'y a pas de ça dans mon affaire. C'est bon jeu, bon argent.

DODINET.

Explique-moi donc ça, mon ami ; car je n'y comprends rien.

JANOT.

Écoute, Dodinet ; ne va pas conter ça à tout le monde, da.

DODINET.

Oh ! n'aie pas peur.

F. Proverbes, 3.

JANOT.

C'est un secret au moins , et fort encore.

DODINET.

Pardine ! je le crois ben. Dis-le donc ?

JANOT.

Imagine-toi , Dodinet , j'ai trouvé.... Je crains qu'i' n'y ait zici quéqu'un qui nous écoute.

DODINET.

Non , non. I' n'y a personne. Dis ben vite. T'as trouvé?...

JANOT.

J'ai trouvé un morceau... comment qu'on appelle ça?... d'or... un magot... un nigaud.. Dodinet , dis donc.

DODINET.

Nigaud toi-même , bêta. C'est un lingot que tu veux dire.

JANOT.

Oui , un lingot , gros comme mon poing, d'or...

DODINET.

Massif ?

JANOT.

Eh! oui, je te dis, dans une carrière , massif, auprès de Vaugirard.

DODINET.

Ah ! mon cher ami , mais c'est une fortune immense que ça.

JANOT.

Pardine ! je te le disais ben.

DODINET.

Mais , où ce que tu l'as mis , montre-le-moi donc ?

JANOT.

Pas si bête que de porter ça sur moi. C'est lourd comme tout ; et pis j'aurais qu'à le perdre. Je l'ai caché dans ma paillasse.

DODINET.

C'est un trésor que ça , Janot. Mais dis donc , es-tu ben sûr que c'en est de l'or ?

JANOT.

Si c'en est ! ah ! vraiment , je m'y connais p't-êt'. Crais-tu que j'ai été élevé comme toi dans une boîte ! et pis tu ne sais donc pas ? depuis que j'demeure cheux c'te comtesse , j'en magne et remagne tous les jours. C'est pas comme cheux M. Ragot , qu'on n'y magne que de la mitraille : je me salissais les doigts avec ses pièces grises.... Ah ! ça , dis donc , Dodinet , je veux faire une fin , queu qu' tu me conseilles ?

DODINET.

Écoute. T'as de l'instinct , faut te pousser dans le monde ?

JANOT.

Eh ben ! oui. Mais faut savoir par quelle porte que j'y entrerai !

DODINET.

Mais faut te marier , mon ami , c'est là la grand'porte , c'est celle-là qui mène à tout. A présent que t'as du bien , tout le monde te jettera ses filles à la tête.

JANOT.

Oui , pourvu que ça ne m'y fasse pas mal.

DODINET.

Ah ! dame , ça se pourrait ben ; mais on n'y regarde pas de si près ; et pis y a du remède à tout. Dis-moi , as-tu encore de l'inclination pour mam'selle Suzon ?

JANOT.

Mam'selle Suzon ? Non. C'est une affronteuse qui m'a mis dedans , vois-tu. Je ne l'i pardonnerai jamais , et pis c'est la fille d'un savequier. Je ne suis pas fier , mais ça ne m'irait pas.

DODINET.

T'as raison. Te v'là à même de choisir , faut en profiter. Aimerais-tu pas unieus la fille de boutique du dégraisseur.

JANOT.

Ah ! c'te fille que j'y avais parlé pour ses

SCÈNE I.

101

mailles, que je devais l'i en reprendre par le moyen de ma sœur dont que je l'i ai toffert son service en fait de couture.

DODINET.

Oui, celle-là.

JANOT.

Ah ! c'est encore d'un méquier beu bas, qu'en dis-tu ? ben sale, Dodinet ? l' me faut pus haut que ça.

DODINET.

Dame ! qui donc veux-tu prendre au bout de tout ?

JANOT.

Veux-tu que je te le dise ?

DODINET.

Eh ! pardine ! je te le demande exprès.

JANOT.

Eh ben ! quiens, c'est mam'selle Courtois, la femme de chambre de la comtesse.

DODINET.

Oh ! diable, t'es ambitionneux.

JANOT.

Ah ! dame ! moi, v'là comme je suis, vois-tu ! C'est comme dit c't aut', quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre.

DODINET.

C'est fort ben pris à toi. Mais c'te femme

de chambre voudra-t-elle te le laisser prendre au galon ?

JANOT.

Pardine ! si elle le voudra ! ah ! que oui , va ; que de reste encore. Je l'i fais tous les jours , sans que ça paraisse , des petits plaisirs , qu'all' eu est ben aise comme tout , que je l'i galoppe pour des commissions depuis le matin jusqu'au soir , qu'all' me donne ! Tu crois que ça ne la tentera pas , sous ma pailasse , en or fin ?...

DODINET.

Ah ! oui , t'as raison. Je n'y pensais pas , moi. Ça prévient ben les gens à prendre du goût ça.

JANOT.

Oh ! oui. Je te dis qu'all' m'aimera p'têt' que trop. Mais quoique ça , je veux ben faire les choses. Charge-toi de ça , toi , Dodinet , tu seras mon garçon d'honneur... Faut que je propose à mam'selle Courtois , ma future , un grand repas , pour signer au cabaret le contrat de mariage , au coin de la rue que tu conuais , où que je nous rassemblerons tous , pas vrai ?

DODINET.

Je veux ben , moi. Quoi que tu veux que je fasse ?

JANOT.

Pendant que je vas aller l'y reporter *

habit, à la comtesse, de Jokei, et pis que j'inviterai mam'selle Courtois à çall' fin de l'i conter ca en douceur, faut que t'aïlles, toi, au cabaret commander le repas.

DODINET.

Pourquoi que tu n'y vas pas toi-même?

JANOT.

Oh! non, toi, ça vaut mieux, parce que t'es pus connu que moi. Et pis avec ton épée, ça en impose.

DODINET.

Eh ben! allons. J'y vas.


JANOT.

Écoute donc, Dodinet, me conseilles-tu d'inviter M. Ragot et sa femme? ça les s'ra brisquer de me voir heureux. Qu'en dis-tu?

DODINET.

Oui, c'est ben imaginé. J'en rirons.

JANOT.

Eh ben! c'est dit, tu les iras chercher de ma part, et pis mam'selle Suzon avec son père, et pis la fille de boutique du degrais-seur. Quand on est en train, ça ne coûte pas davantage, pas vrai donc? Mais je va inviter mam'selle Courtois, et pas mande ce verraï toutes les trois, et aussi pour savoir que je de de...


va et ça vient, on ne sait jamais à quoi s'en tenir.

DODINET.

Écoute, Janot, j'ai un de mes amis qui est un clerc de notaire que je connais, je l'inviterai aussi pour qu'il se trouve au repas et qu'il te dresse le contrat tout prêt ; entends-tu ?

JANOT.

C'est bon. Va toujours commander le repas, v'là qu'est dit. Le rendez-vous est au cabaret. Les premiers venus y attendront les autres.

(Dodinet entre au cabaret.)

SCÈNE II.

JANOT.

Ah ! v'là pourtant que le bonheur commence à m'en vouloir un p'tit peu. Ah ! dame ! aussi, comme on dit, on n'est pas né coiffé pour rien. Mais pour en revenir là-dessus, en parlant de mariage ; c'est-i' un bonheur que d'être né coiffé ? Oh ! pardine sûrement. Une fois que la coiffure est faite, n'y a pus de danger... mais pendant que je rêve là, moi, m'est avis que c'est M. Ragot qui détourne la rue là-bas, avec sa redingote et sa perruque. Oui, ma sîne, je le reconnais à ses tableaux, qu'i' vient de quéque inven-

taire. Faut que je fasse mon fier, voir un peu si i' me reconnaîtra, moi, sous c't habit-là.

SCÈNE III.

JANOT, RAGOT le heurte en passant.

JANOT.

Eh ben ! quoi que c'est donc ! Vous pouvez pas prendre garde sur qui que vous marchez.

RAGOT.

Ah ! Monsieur, pardon. C'est pas ma faute.

JANOT.

Si fait, c'est vot' faute. Quand on marche dans les rues faut avoir les yeux partout.

RAGOT.

Eh ben ! Monsieur, je ne l'ai pas fait ex-près, là.

JANOT.

C'est bon. I' ne me reconnaît pas. Ce que c'est que de nous ! Comme un habit change le monde ! Eh ! dites donc, bonhomme, est-ce que vous seriez peintre ?

RAGOT.

Non, Monsieur.

JANOT.

Ah ! vous êtes barbouilleur en cul-de-sac ?

ÇA N'EN EST PAS.

RAGOT.

nsieur, ni l'un ni l'autre.

JANOT.

l'autre ? Et pourquoi donc
ez ces tableaux ?

RAGOT.

, c'est que je viens de les acheter.

JANOT.

s y connaissez donc ?

RAGOT.

me ça ? pas trop.

JANOT.

quoi donc que vous les achetez, si
us y connaissez pas ?

RAGOT.

ur les revendre à d'autres qui s'y
encore moins que moi.

JANOT.

vous ben, des chalands ?

RAGOT.

cei j' n'en manque pas.

JANOT.

ça, c'est un bon commerce que le

RAGOT.

des tems que ça n'laisse pas qu'

JANOT.

Oui, suivant les dupes, pas vrai ?

RAGOT.

Oh ! Monsieur, faut qu'il y en ait des uns et des autres.

JANOT.

Eh ben ! voyons. Combien me vendrez-vous l'original de c'te copie-là ?

RAGOT.

Copie ! oh ! je ne l'ai pas encore payé pour ça. Mais à propos de copie, vous m'avez ben l'air vous d'être la copie d'un certain original que j'ai connu, i' n'y a pas ben long-tems.

JANOT.

Oh ! de ça, par exeimpe, vous vous trompez ; je suis ben original moi-même, et pas sûr que vot' tableau encore.

RAGOT.

Comment se pourrait-i' faire que...

JANOT.

Faut ben que ça se puisse, pisque ça est ; et c'est pas un meuble d'inventaire, non-da, fait pour vot' boutique, au moins.

RAGOT.

Ah ! ventrebleu ! nous y v'là, c't habit-là me troupait ; mais je te reconnais à ton paroli.

JANOT.

Eh ben! oui, chacun a son parler.
Après, de quoi que vous en voulez dire!

RAGOT.

Dire! mais qu'on voit ben que c'est
toujours les honnêtes gens qu'avons le
de bonheur, pisqu'un p'tit gueux comm
a trouvé des ressources.

JANOT.

Petit gueux! ah! çà, mais, M. Ragot, ei
que vous croyez encore être du tems q
vous allais chercher au four votre soupe
deux sous, donc? dame! c'est que c'est
changé du d'pis, au moins.

RAGOT.

Oui, c'est ce qui me parait. Qué que
fais dono à présent?

JANOT.

Oh! dame! ce que je fais? Je fais fort
v'là ce que je fais.

RAGOT.

Diab! c'est un bon métier ça.

JANOT.

Pas vrai! Eh ben! sans rancune. Je
marie aujourd'hui, ou ben à peu près
jours. Si je n'allons pas jusqu'à défini
finale, j'irons ben jusqu'aux accordailles.

fesons un festin pour ça, et je viens vous inviter du gueulton, si le cœur vous en dit, pour en être le témoin.

RAGOT.

Ben volonquiers, mon enfant. J'ai toujours eu de l'amitié pour toi. Je suis chariné de ton bonheur. Où que ça s' fera ?

JANOT.

Pardine ! ici près. Tenez, là, au cabaret du coin, où ce que tout est déjà commandé. Allez-vous-y-en tout de suite : vous boirez un verre de vin en attendant la compagnie, que j'avons fait mettre au frais, à quinze sous, là, aux barreaux verts.

RAGOT.

C'est bon, mon ami, je m'y en vas. Mais dis donc, ne va pas me laisser long-tems là en affront, au moins : car i' n'y a rien qui ennuie plus et qui soule plus vite que de boire tout seul.

JANOT.

Oh ! vous aurez bentôt compagnie ; et pis Dodinet, doncl que vous allez trouver là... et pis, que ne faites-vous une cho-é ? Allez chercher madame Ragot ; faut ben qu'all' s'en ressentent aussi. Pardine ! dans une fête, comme on dit, pus y a de monde et pus y a de personnes.

BASOT.

C'est ben dit, M. Janot. J'allons chercher not' ménagère, et je ne tarderai pas à vous faire honneur. Justement all' m'attendait pour déjeuner, ça l'y viendra comme mars en septembre.

JANOT.

Écoutez : faut l'i faire une trime. Né l'y parlez pas de moi. Faut dire que c'est un Monsieur qui la demande, pour qu'il prenne all' prendra la chose.

BASOT.

Oh! elle a bon cœur. Elle prendra tout bien.

JANOT.

Tant mieux! All' ne m'en veut pus, donc?

BASOT.

Ah! par di! oui. Vous ne serez pas sitôt à table ensemble, qu'all' ne songera pus qu'à boire et à manger.

JANOT.

Ah! je le crais. Y a des familles comme ça. La not' était ben tranquille aussi, sinon que quéuque fois mon père et ma mère vouliant s'étrangler, et pis mon frère et mes sœurs s'arrachaient les yeux; moi, quand je voyais ça, j'allais chercher la soupe. Les v'ls tous d'un coup qui tombaient sur l'équille, d'un silence, que vous auriez entendu grailles

SCÈNE IV.

111

une souris, avec deux cuillères, qui n'en perdissent pas une goutte.

RAGOT.

Ah ! ben, va, ma femme est ben comme ça, avant qu'all' boude contre son ventre... et pis d'ailleurs avec les honnêtes gens, la rancune est bentôt passée. Sans adieu, M. Janot, avant peu, j'allons boire à vot' santé.

(Il sort.)

JANOT.

De tout mon cœur, et grand bien vous fasse et à moi aussi.

SCÈNE IV.

JANOT.

Bon ! i' fait semblant, à cause du vin qu'i' va boire, de faire semblant de rien, mais, dans le fond, i' fume, je le vois ben, moi. Tant mieux ! ça fait toujours plaisir de faire envie aux autres. Mordine ! quand ça n'est seruit pas vrai que ça serait véritable d'avoir trouvé ce que j'ai trouvé, j'en ferais toujours le semblant pas exprès pour leur faire la nargue. Il m'a paru qu'il en avait le nez pus long, M. Ragot, qu'à l'ordinaire, d'un pied. Pendant que je suis en train, faut encore que j'en fasse un, pour voir un peu comment que ça fera. Me v'là devant la boutique de père de main'selle Suson, faut que je l'invite

quasi à ce repas, afin d'y donner un créve-
cœur. C'est ben pensé. Je suis sûr que ça va
le faire enrager. Voyons ça. Approchons.

SCÈNE V.

JANOT, SIMON.

JANOT.

Ant'le v'là qui travaille. Faut que je le re-
bute un peu. Parlez donc, l'homme, est-ce
pas ici qu'il demeure un sayetier... un mal-
heureux ?

SIMON.

Monsieur...

JANOT.

Un ivrogne... un drôle ?

SIMON.

Monsieur...

JANOT.

Hein ? Qué que tu dis ?

SIMON.

Rien, Monsieur. Je demande ce que Mon-
sieur demande.

JANOT.

Oh ben ! la demande que Monsieur de-
mande, c'est pour te demander si tu n'es
pas sayetier.

SIMON.

Eh ! pardine, vous le voyez ben.

JANOT.

Comment ! je le vois ben. Est-ce que je suis fait pour me connaître à un métier aussi bas, aussi vilain, aussi dégoûtant, aussi mal-propre...

SIMON, à chaque sottise.

Monsieur ! Monsieur ! Monsieur !...

JANOT.

Allons, allons, pas de réplique. T'es savetier, v'là qu'est fini. Je viens te commander de l'ouvrage pour te faire gagner ta vie, parce qu'il faut que tout le monde vive.

SIMON.

Ah ! Monsieur, je vous remercie de tout mon cœur. De queu part que c'est-i', s'il vous plaît ?

JANOT.

C'est de la part d'une comtesse, tel que tu me vois.

SIMON.

D'une comtesse ! Ça n'est pas vous par hasard ?...

JANOT.

Moi, la comtesse !

SIMON.

Non ; pour qui i' faut travailler ?

JANOT.

Non, non: C'est une démonstration qu'il faut faire à son postillon, pour ses bottes, qu'all' attend après.

SIMON.

Eh ben ! les avez-vous le ?

JANOT.

Non. Je ne les ai pas dessus moi ; mais c'est tout d' même ; vous n'avez qu'à les venir prendre, ou ben emporter votre boutique pour les raccommoier à l'hôtel.

SIMON.

Comment ! que j'emporte ma boutique ? Mais, Monsieur, pardon, excuse ; sur vot' respect, révérence parler, le nom n'est pas une offense ; mais ne seriez-vous pas un petit coquin que j'ai tou l'honneur de rosser y à quelque teins pour des vitres qu'i m'avaient cassées.

JANOT.

Ah ! au sujet de quelque chose qu'on lui avait jeté, pas vrai ?

SIMON.

Tout juste.

JANOT.

Comment ! est-ce que vous avez encore ça sur l' cœur, vous ?

SIMON.

Moi, non. Je n'y pense plus ; sinon que ça

m'en rappelle. Mais, au bout de tout, c'est donc vous-même ?

JANOT.

Oui-da, c'est moi. Mais je suis bèn nettoyé du d'pis c' tems-là, va.

SIMON.

Eh ! jarni ! il y parait ; vous v'la propre comme un sou. Qu'est-ce qui vous arrange d'ôb si-ben à présent ?

JANOT.

Oh ! c'est chez une comtesse. Comme je t'ai dit, y a là un homme qu'a soin de moi, que j'ai sa protection.

SIMON.

Qu'est-ce que c'est què c' l'homme-là ?

JANOT.

Oh ! un homme d'importance ; c'est lui qui mène toute la maison.

SIMON.

L'intendant ?

JANOT.

Non, c'est le cocher.

SIMON.

La peste ! Il faut bèn le ménager.

JANOT.

Bon ! Je me passerai bèn de lui à présent ;

c'est moi qui vas protéger les autres de ce coup-ci.

SIMON.

Comment donc ça?

JANOT.

Oh! dame, c'est une histoire qu'est un peu longue.

SIMON.

Eh ben! écoutez : v'là que j'allons à l'hôtel chercher les bottes, vous me conterez ça en chemin.

JANOT.

Ah! le nigaud! qui a donné là-dedans.

SIMON.

Dans de quoi donc?

JANOT.

Parline! dans le godan de c't hôtel de la contesse que je te conte.

SIMON.

Comment! est-ce que ça n'est pas vrai?

JANOT.

Pas du tout. Tu t'es laissé li attraper à propos de botte.

SIMON.

Que le diable vous emporte donc de venir me faire perdre mon temps. J'ai e's aut' chose à faire que de vous parler, moi.

JANOT.

Eh ! là, là, ne te fâche pas. Tu n'es pas au milieu ; c'est la fin qui raccommodera tout ça.

SIMON.

Eh ben ! quoi que gn'y a donc encore ?

JANOT.

Y a que je viens te prier de prier mam'selle Suzon, ta fille ; et toi, de venir assister en propres personnes au repas du festin de mes accordailles, dans un cabaret, avec une jolie demoiselle, que je donne là au coin de la rue.

SIMON.

Ah ! vraiment, M. Janot, si ce n'est que ça, je ne manquerons pas de répondre à l'honneur que vous nous faites, en nous y trouvant le verre à la main, comme quoi que je vas faire ma toilette tout de suite.

JANOT.

Oui, et mam'selle ta fille aussi.

SIMON.

Oh ! elle aura bientôt fait de se faire brave ; c'est tout juste aujourd'hui un lendemain de fête, all' n'est pas encore ben décoiffée d'hier, c'est zune avance.

JANOT.

Bon, bon, sans cérémonie ; qu'all' viennent

IL N'EST PAS.

... ça sera toujours autant

SIMON.

... je n'ai qu'une peur à l'heure

JANOT.

... d'une ?

SIMON.

... c'est p'tite fille, qui malgré vent et
... a toujours seu une poignée d'inclina-
... pour vous, quand ça va vous voir en
... avec une autre, ça va l'y retourner tout
... lui.

JANOT.

... M. Simon, consolez-la, c't' en-
... je ne vous dis rien; mais je n'ai pas en-
... dit mon dernier mot. On ne sait pas
... ment que la chance tournera; qu'all-
... toujours; p't-êt' que quand jé la ver-
... là, qu'est-cé qui suit? La future n'est pas
... si future, qué... Enfin, vous m'entendez
... lui.

SIMON.

Oui, oui; diab'! n'y a rien de plus clair;
... vous entends.

JANOT.

Si vous n'étiez pas un bavard, jé vous di-
... ben queuque chose de plus clair encore;
... mais c'est ma...

SIMON.

Moi, bavard! Ah! pardi! oui, je ne dis jamais que ce que je sais, et pis quelquefois ce que je ne sais pas; mais du reste on ne me ferait pas desserrer les dents.

JANOT.

Eh! v'là comme faut être. Écoutez, j'ai trouvé un trésor.

SIMON.

Miséricorde! un trésor!

JANOT.

Oui, mon ami, un trésor, fin encore; et je me marie tout de suite avec tant qu'il durera. Et... allez-moi bien vite chercher mam'selle Suzon, et amenez-la au cabaret, où ce que je dirai le reste... Et moi, je vas chercher le trésor.

SIMON.

J'y cours, mon cher ami. Un trésor! Embrassons-nous, mon cher Janot. Un trésor! fin, ah! queu bonheur! Embrassons-nous encore; je vous en fais mon compliment... Encore... Ah! comme Suzon va être contente; c'te pauvre enfant! Un trésor! ça va la faire pâmer, M. Janot, ça va la faire pâmer. Holà! Suzon, holà!

(Il rentre.)

SCÈNE VI.

JANOT.

Quiens ! pâmer ! sembe-t-i' pas qu'ils le tiennent déjà. Ventreguenne ! comme ça vous affriande ! Diable ! c'est dangereux d'être si riche. V'là déjà qu'i' m'a presque étranglé, lui, à force de caresses. Eh ben ! Dodinet... qu'est-ce que t'as fait ?

SCÈNE VII.

DODINET, JANOT.

DODINET.

Mou ami, tout est en bon train ; les viandes sont à la broche, le couvert est mis, le vin est sur la table ; et je viens de chercher le clerc de notaire, qui est déjà au cabaret à griffonner et à boire en nous attendant.

JANOT.

C'est bon. Moi, j'ai ben avancé la besogne aussi, va. J'ai déjà invité M. et madame Rago, avec mam'selle Suzon, et son ch' père, dans sa boutique, que je leux ai fait tourner la tête à tous.

DODINET.

Comme ça, je n'ai donc pus à prier, moi,

SCÈNE VII.

121

que la fille de boutique du dégraisseur ? Comment que tu dis qu'elle s'appelle ?

JANOT.

Mam'selle Perrette , une petite blonde , où ce que tu lui verras des yeux dans la tête , avec un petit nez , qu'all' rit toujours , où ce que tu la reconnaitras ben , va.

DODINET.

C'est bon , c'est bon ; je trouverai ben ; ne t'inquiète pas.

JANOT.

Tu l'amèneras avec toi ; et pendant c' tems-là , je vas chercher mam'selle Courtois et mon lingot , et pis rendre l'habit à la Comtesse , et pis je reviendrai vous trouver tout de suite. Vous n'avez toujours qu'à boire et manger , tout le monde.

DODINET.

Oui , oui.

(Ils s'en vont , l'un d'un côté , l'autre de l'autre.)

SCÈNE VIII.

RAGOT , M^{me} RAGOT.

M^{me} RAGOT.

Qu'est-ce que tu me ragotes là , toi , depuis une heure , avec ton diner au cabaret , pour une noce ? Et de qui est c'te noce ? Voyons , de not' chat ?

F. Proverbes. 3.

11

RAGOT.

Eh ! non, ma femme ; je vous dis, c'est d'un quéq'zun que...

M^{me} RAGOT.

Eh ben ! après ? Est-ce qu'il n'a pas de nom ce quéq'zun que...

RAGOT.

Si fait, si fait, madame Ragot ; mais c'est que i' m'a dit qu'i'...

M^{me} RAGOT.

Le peste t'étrangle avec tes cachatteries : un quéq'zun que... qui m'a dit qu'i'... qui m'a dit quoi?... Eh ! qué que tu lui lui as répondu, toi ?

RAGOT.

J'y ai répondu que vous y viendriez, comme de raison.

M^{me} RAGOT.

Eh ben ! par où que c'est qu'i' faut donc passer ? Ce cabaret, c'est-i' encore un mystère ?

SCÈNE IX

SIMON et SUZON sortent de chez eux,
RAGOT, M^{me} RAGOT.

SIMON.

ALLONS, ma siffle, redresse-toi. Te v'la pas mal comme ça. Quiens, prends - moi par le bras ; ça t'e donnera du maintien. Ah ! c'est M. et madame Ragot. Pardon, mon voisin, si je nous rencontrons à vous barrer une porte. Vous alliez, pour entrer, je crois ?

RAGOT.

Et vous-même, M. Simon, vous alliez faire un petit écot, pas vrai ?

SIMON.

Je sommes de noce.

RAGOT.

Ah ! queûe rencontre ! Je venons aussi pour une noce d'accordailles. Poussez donc.

SIMON.

Après vous, M. Ragot.

RAGOT.

Allez-vous faire des complimens ?

SIMON.

Je ne passerons pas avant madame Ragot.
(ils font entrer les femmes.)

ÇA N'EN EST PAS.

RAGOT, à Simon, en entrant.

Mon voisin, vous permettez?

SIMON.

Comment donc ! trop d'honneur.

SCÈNE X.

DODINET, revenant avec PERRETTE.

PERRETTE.

COMMENT ! c'est de la part de ce Monsieur qui m'avait tant promis de choses, au sujet de mes mailles, quand j'en aurais.

DODINET.

Oui. Vous voyez qu'il est de parole. En avez-vous à reprendre à c't' heure ci ?

PERRETTE.

Non, pas encore; je ne crois pas, du moins.

DODINET.

Diable ! vous conservez ben vos affaires. Depuis le tems, y en a d'aucunes qui auraient été déjà ravaudées pus de quatre fois.

PERRETTE.

Eh ! c'est-i' ben loin que nous allons ?

DODINET.

Non. Je nous y v'là devant la porte... Et

avez-vous songé à lui depuis que vous ne l'avez pas revu ?

FERRETTE.

Ma fine , j'avons été assez grondée par rapport à lui , pour m'en souvenir , qu'il m'a pensé faire mettre à la porte.

DODINET.

Mais ne vous avait-i' pas promis quéque chose dans c'tems-là ?

FERRETTE.

Bon ! les promesses que les garçons font aux filles , i' n'y a pas de fiata à y prendre. Aussi , ça nous entre par une oreille , et ça nous sort par l'autre.

DODINET.

Ah ! mais , Mademoiselle , y a garçon et garçon. Si vous vouliez , par exemple , je vous en ferais voir un , moi , que quand i' tient ce qu'i' promet , c'est qui ne manque jamais de parole , da.

FERRETTE.

Ah ! Monsieur , ils sont rares ceux-là.

DODINET.

Ah ! Mademoiselle , pas si rares que votre mérite n'en fasse ben retrouver quéque échantillon ; et quand vous voudrez.... Mais entrons toujours , on nous attend ; et tout en

devisant , je vous ferai voir que gn'y est a tencore.

FERRETTE.

Monsieur , ça n'est pas de refus. Quand i' s'en rencontre , ça fait toujours plaisir. C'est-i' là ?

DODINET.

Oui , Mademoiselle , au fond de la cour , n° 9 : A Belle-Vue.

FERRETTE.

Comment donc ! mais c'est bon signe , Monsieur ; t'fa une annonce qu'est heureuse.

DODINET.

Allez toujours ; allez , Mademoiselle , le reste s'ensuivra.

(Ils entrent)

SCÈNE XI.

JANOT revient enveloppé dans le manteau d'abbé , avec sa veste dessous.

Mx v'fa ben propre , moi ! La Comtesse qui s'est mise en colère contre moi. Elle m'a repris sa veste , et m'a dit des sottises par-dessus. Heureusement que j'avais encore ce manteau de c't abbé , mais ce n'est rien que ça. C'te mam'selle Courtois qui a fait la difficile , tenez ! quand j'y ai parlé en manière ,

là... comme pour l'i faire une déclaration d'amour. Retire-toi de là, petit vilain. Diabe ! elle est ben dégoûtée. Comme c'est trompeur dans les paroles que ça dit pourtant , ces filles ! Je croyais du d'abord , moi , qu'i' g'y avait qu'à me baisser. Eh ben ! à présent c'est tout le contraire. Mais o'est égal. Je m'en moque aussi à mon tour. J'ai toujours là mon lingot que j'ai repris en m'en allant. Avec ça , je ne serai pas embarrassé d'en trouver d'autres... Jarni ! c'est une belle invention que s't or ! ça vous console tout de suite dans vos chagrins. Y a des amis qui vous font des discours d'une aune , qui n'avancent à rien , et celui-là , sans vous rien dire , rien que de le regarder , ça vous tranquillise en un clin-d'œil. C'est ben différent.

SCÈNE XII.

DODINET, JANOT.

DODINET.

Ah ! te v'là , Janot ! Eh ben ! on t'attend là-dedans. Tout le monde est à table ! Et ta demoiselle , qué que t'en as donc fait ?

JANOT.

Ma foi, rien du tout. C'est elle qui a fait... là, comme si... t'entends bien ?

DODINET.

Diabe ! c'est malheureux ça. Tu ne lui a donc pas montré ton lingot ?

JANOT.

Si fait. C'est par là que j'ai commencé ; mais elle , pour me faire enrager , vois-tu , quand elle l'a eu ben regardé , elle m'a dit que ça n'en était pas.

DODINET

Comment ! que c'en était pas !

JANOT.

Oui , d'or. J'ai eu beau lui soutenir, moi , que c'en était , elle s'est obstinée , au point qu'elle n'a pas voulu en démordre.

DODINET.

Eh ! mais diante ! il faut vérifier ça , vois-tu. C'est sérieux au moins , Janot. Tout ce monde qui mange là-dedans , i's comptent ben que c'en est , eux.

JANOT.

Et je te dis ben que c'en est aussi , moi. T'es comme un enfant. Est-ce qu'une fille se connaît à ça , donc ?

DODINET.

Mais c'est que c'est de conséquence. Tu ne sais pas , toi , que le cabaretier est déjà venu me demander de l'argent : y a déjà six

bouteilles de bues , sans compter le manger.
Pour le tranquilliser , viens-t'en un peu lui
montrer ça.

JANOT.

Oh ! mais écoute donc : faut aller douce-
ment ici ; mon ami , faut de la prudence. Si
je vas montrer ça au premier venu , on sera
jaloux contre moi. Dès qu'on saura que c'en
est , tu verras tout le monde qui en voudra
sa part ; faut prendre garde.

DODINET.

C'est vrai , t'as raison. Y a tant d'envieux
au jour d'aujourd'hui qui cherchent à vivre
aux dépens des autres ; i' faut se défier de
tout le monde. Mais cependant , mon ami ,
ça presse. Écoute : va-t'en chez un orfèvre.
Tiens , en v'là un là-devant ; tâche de te faire
donner quéque chose à compte , ou de savoir
au juste ce qu'il en est ; et moi , je m'en vas
toujours là dedans le cabaret les retenir un
peu , qu'ils ne boivent et ne mangent pas
tout , jusqu'à la définition de ça.

JANOT.

A la bonne heure comme ça. Quoique je
suis tranquille là-dessus , moi. Je suis ben
sûr que ç'en est , va.

DODINET.

Eh ben ! si ç'en est , tant mieux. On le
verra toujours ben ; mais le pus prudent ,

c'est de prendre ses précautions. On allait servir le rôti, je m'en vas toujours le débarrasser, jusqu'à nouvel ordre.

SCÈNE XIII.

JANOT.

Diabte ! tout ça commence à me fournir martel en tête, moi. Si je montre ça à un orfèvre, il cherchera à me tricher d'abord, ou ben il' craira que jé l'ai volé quéque part. V'là l'embarras. Jarni ! je ne croyais pas que ça donnait tant de tintoin. J'aimerais mieux l'avoir trouvé en louis d'or, à présent, ça serait pus commode. Mais pour en être, je suis ben sûr que o'en est. Voyez donc comme ça brille ! Je m'en vas toujours chez l'orfèvre. Holà ! M. le maître marchand orfèvre !

SCÈNE XIV.

RAGOT, JANOT, L'ORFÈVRE.

RAGOT, seul.

En ben donc ! mon cher ami Janot, qu'est-ce que c'est donc qu'on dit de o' trésor que t'as trouvé ?

L'ORFÈVRE.

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, Monsieur ?

JANOT, à Ragot.

Je vas vous conter ça tout à l'heure. (*A l'Orfèvre.*) Monsieur, faites-moi un plaisir de me dire un peu, s'il vous plaît, combien que ça vaut d'argent ce morceau d'or-là.

RAGOT.

Diabe ! il est beau.

L'ORFÈVRE.

D'or ! Ça n'en est pas.

JANOT.

Hein ! quoi que vous avez donc dit, Monsieur ?

L'ORFÈVRE.

Je vous dis que ça n'en est pas.

JANOT.

Eh ben ! comment que vous avez entendu vous, M. Ragot ?

RAGOT.

J'ai entendu que ça n'en est pas.

JANOT.

Comment ! jarnonbille, ça n'en serait pas !

L'ORFÈVRE.

Vous n'avez qu'à entrer dans ma boutique, je vais vous le toucher sur ma pierre, vous en serez plus sûr.

JANOT.

Oh ben ! j'allons voir ça. Restez là, vous,

M. Ragot. J'en aurons bientôt le cœur net, allez.

(Il entre avec l'Orfèvre.)

SCÈNE XV.

RAGOT.

Et nous aussi, je crains. Heureusement que j'avons déjà pris un bon à-compte sur le repas; car il me semble que le dessert ne vaudra pas les entrées. Holà, Mesdames, venez-vous-en donc ici prendre un peu l'air. Est-ce qu'on boit comme ça les uns sans les autres? attendez donc la future.

SCÈNE XVI.

DODINET, RAGOT.

DODINET.

En ben! où ce que nous en sommes?

RAGOT.

Ah! ventregué! je crois que j'en sommes au dessert.

DODINET.

Au dessert?

RAGOT.

Oui. Il a montré son lingot à l'orfèvre; mais il l'a dit que ça n'en était pas.

DODINET.

Comment ! ça se pourrait que ça n'en soit pas ? Ah ! ventrebleu ! qu'est-ce qui paiera le dîner , à présent ?

(Il montre le cabaret.)

RAGOT.

Ma foi , qui ça voudra. Ça ne me regarde pas ; mais je crois que si on attend après le liugot pour souper , on aura les dents longues. Eh ben ! eh ben ! queu tocsin qui sonne donc là-dedans ? Queu remue-ménage !

M^{me} RAGOT , en dedans.

Parle donc , hé ! M. Nicodème ; est-ce que tu te moques de nous donc ?

SCÈNE XVII.

LES TROIS FEMMES arrivent sur le théâtre,
RAGOT.

M^{me} RAGOT.

Qu'est-ce que c'est donc que c't' affronte-rie-là de nous venir retirer les morceaux du bec ?

RAGOT.

Qu'est-ce que vous avez donc , madame Ragot ?

PÉRRETTE.

C'est des impertinens qui nous enlèvent not' mangeaille de dessus nos assiettes.

SUSON. 1

Oui; mais j'avons fait main basse, et mettrons c'te bouteille-là à fin, s'i' plait Dieu.

M^{ME} RAGOT.

Pardine! c'est ben juste; pisqu'on nous a invités à la noce, faut ben que j' vivions p't-êt'. Mais où c' qu'est donc la mariée dans tout ça, et l'épouseur? Eh! le v'là qui sort de chez l'orfèvre; comme il a l'orsille basse! ah! v'là un mauvais signe pour la noce.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, JANOT, sortant de chez l'orfèvre.

PERRETTE.

Eh! bonjour donc, M. Janot; vous êtes rare comme les beaux jours; on ne vous voit plus.

M^{ME} RAGOT.

Pardi, oui, v'là qu'est bien retourné; c'est ben de ça qui s'agit. Parlez donc, beau mignon, quoi que c'est donc qu'on dit que vous avez qui en est ou qui n'en est pas? Est-ce-t-i' donc pour affronter le monde qu' vous nous avez invités? Parlez donc.

JANOT.

Hélas! Mesdames, je vous demande ben

pardon , que ça n'est pas de ma faute , où ce que si vous l'aviez vu vous-mêmes , j'en avais un beau morceau qui vous aurait fait envie , que vous vous y seriez trompées comme moi , jaune comme un coin , et brillant comme une lanterne allumée.

SUZON.

Le pauvre garçon ! comme te v'la pénaud ! C'est-i' ben vrai ce que vous nous dites là , M. Janot.

JANOT.

Hélas ! mam'selle Suzon , preuve en main tenez , regardez par vous-même.

SUZON.

Ah ! ce diamant ! comme ça tarluit ; c'est ben dommage. Examinez donc ça , Madame.

M^{me} RACOT.

Dame , oui , c'était ben tentant ; c'était appurement là-dessus que vous vouliez trouver une femme.

FERRETTE.

Une femme ! Était-ce-t-i' moi , M. Janot , que vous auriez choisie ?

SUZON.

Mon p'tit Janot était-ce-t-i' pour moi vot' lingot ?

JANOT.

Allez-vous-en au diable ; c'est vous qui m'avez porté malheur.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, SIMON, sortant du cabaret

BAGOT.

Now, ça ne nous regarde pas ; arrangez-vous avec Monsieur.

SIMON.

Eh ! par la ventrebieu ! est-ce qu'on invite les gens pour les faire payer donc ? Ça ne serait pas juste. Ah ! vous v'la, l'ami Janot. Arrangez donc un peu ça, vous, avec ce trésor en question.

JANOT.

Laisse-moi tranquille, toi.

BAGOT.

Ah ! M. Janot, vous v'la bien maussade pour un jour de noce. Qu'est-ce que vous avez donc dans la tête, Mesdemoiselles ? Est-ce vous qui chagrinez ce jeune homme ?

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, LE CABARETIER, LE CLERC DE NOTAIRE, DODINET.

DODINET.

Messieurs, laissez-moi aller, encore un

coup, je vous dis que ce n'est pas pour moi la carte.

LE CABARETIER.

Tenez-le ben, mes amis. Oh! tu paieras, chien d'escroc; c'est toi qui as commandé le repas.

DODINET.

Mais, Messieurs, je n'ai pas d'argent assez dessus moi.

LE CABARETIER.

Eh ben! tu as des effets; tu viendras les chercher.

DODINET, en dedans.

A mon secours, Janot. Eh! Janot.

LE NOTAIRE.

M. Janot, le contrat servira pour une autre fois; mais à c't'heure on a besoin de vous là-dedans pour régler les comptes.

RACOT.

Oui, oui, ne vous gênez pas, mon ami; nous ne vous retenons pas.

M^{me} RACOT.

Oui; si je n'avons pas mieux diné, ça n'est pas de votre faute. Nous vous sommes toujours ben obligés de la bonne volonté,

SUZON.

Adieu, M. Janot. Je souhaite que le jour

de la noce vous réussisse mieux que celui d'accordailles.

SIMON. /

Si vous voulez venir collationner avec nous, mam'selle Perrette, je vous remettrons chez vous après.

PERRETTE.

Ça n'est pas de refus, Monsieur; car M. Janot m'a mis en appétit; mais je ne lui en veux pas, ça se passera sus aut' chose.

(Elle s'en va avec les autres.)

SCÈNE XXI.

JANOT.

Ah! jarnigoui! me v'là ben; ja n'ai pus qu'à porter ça à la monnaie. Si ma Comtesse voulait me reprendre encore, ça ne serait que demi-mal.

SCÈNE XXII.

JANOT, DODINET, revenant sans chapeau, ni épée, ni boucles à ses souliers; il apporte la carte à Janot.

DODINET.

Ah! te v'là, Janot. Tiens, mon ami; je sus ben aise de te trouver.

JANOT.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

DODINET.

C'est la carte du cabaret. Vite, donne-moi de l'argent, que j'aie à payer.

JANOT.

Est-ce que tu n'as pas payé déjà ?

DODINET.

Eh ! pardine ! avec quoi ? Quiens, on m'a pris mon chapeau, mon épée et mes bouques en gage.

JANOT.

Eh ben ! mon ami, nous v'là tranquilles comme ça. I' n' leur faut pus d'argent.

DODINET.

Non-da ; mais i' me faut mes effets, à moi.

JANOT.

Eh ben ! dame, mon ami, arrange-toi ; v'là le lingot. L'orfèvre dit comme ça que ça n'en est pas du bon or.

DODINET.

Me v'là bien avancé, moi, à présent. Que le diable t'emporte, va, avec ton maudit lingot. Je te l'avais-t-i' pas répété cent fois tantôt que ça n'en était pas ?

JANOT.

Je t'en demande pardon, mon ami. J'y

perds pus que toi à ça ; - mais dame aussi, on ne sait jamais à quoi s'en tenir. L'aut' jour, j'ai été dupe, moi, parce que c'en était ; aujourd'hui, t'es trompé, toi, parce que ça n'en est pas ; ça prouve que chacun a son tour, et que tout ce qui reluit n'est pas or. Quiou, Dodinet, i' n' faut pas encore se désespérer ; l'orfèvre s'est p't-êt' trompé. V'là un homme que je vois là, qui sort d'un collège ; ça a l'air d'un savant, avec sa grande robe ; y nous dira tout de suite de quoi i' retourne ben mieux que l'orfèvre, lui. Appelons-le.

SCÈNE XXIII.

LE PHILOSOPHE, JANOT, DODINET.

JANOT.

MONSIEUR, si c'était un effet de vot' complaisance, je voudrais ben vous demander, pour savoir...

LE PHILOSOPHE.

Savoir ? Ah ! je crois bien, mon ami, que vous voudriez savoir. Vous n'êtes pas le seul qui voudriez savoir ; mais voilà justement le difficile, c'est de savoir. Tout le monde croit savoir, et personne ne sait. Pour moi, tout mon savoir ne m'a appris qu'à savoir que je ne sais rien.

JANOT.

Je le crois ben, Mousieur; mais c'est que je vous demande...

LE PHILOSOPHE.

Oh! demande! Une demande est bientôt faite; mais il y a demande et demande : une demande se divise en juste et en injuste. Une demande juste, c'est une demande par laquelle on demande...

JANOT.

Eh! ventrebleu! que de demandes! Je viens seulement pour que vous me disiez, sur une chose, que j'ai, d'or, là, massif, fin, si c'en est, ou ben si ça n'en est pas.

LE PHILOSOPHE.

Si cela en est? Ah! mon ami, que de gens sont trompés à ce mot! combien qui, dupes de l'apparence, prennent le mot pour la chose, l'ombre pour la lumière et l'illusion pour la réalité. Doutez-vous de tout, mon enfant. Soyez en garde contre tout le monde. Celui-ci vient avec de beaux compliments, affichant un extérieur zélé et chaud pour vous servir, vous prenez cela pour de l'amitié, eh bien! ça n'en est pas.

JANOT.

Mais il n'est pas question de ça.

LE PHILOSOPHE.

Celui-là, bavard outré, qui vous fait de

grandes phrases et vous débitez de grands mots, qui pille *ab hoc* et *ab hac* tout ce qu'il dit et tout ce qu'il écrit, et vous étourdit avec ses lieux communs ; simples que vous êtes ; vous prenez cela pour de l'esprit, eh bien ! ça n'en est pas.

JANOT.

Eh ! qu'est-ce qui vous parle d'esprit ?

LE PHILOSOPHE.

Cette jeune fille que vous voyez si parée avec ces cheveux postiches et ces dents artificielles, ce teint fait au pastel et tous ces appas empruntés ; pauvres nigauds, vous prenez cela pour de la beauté, eh bien ! ça n'en est pas.

JANOT.

Peste soit de la beauté ! Écoutez-moi.

LE PHILOSOPHE.

Cette femme, qui ne parle que de son mari, qui ne peut faire un pas sans lui, qui se trouve mal quand il sort, et se jette à son cou quand il revient ; bonne dupe ! vous prenez cela pour de l'amour ! eh bien ! ça n'en est pas.

JANOT.

Le diable vous emporte avec votre amour. C'est de l'or...

LE PHILOSOPHE.

De l'or ? Eh ! où cela ? Sur l'habit d'un

gascon ? ça n'en est pas. Dans la bourse d'un joueur ? ça n'en est pas ; dans le creuset d'un alchimiste ? ça n'en est pas ; dans le coffre-fort d'un poète ? ça n'en est pas ; d'un peintre ? ça n'en est pas ; d'un musicien ? ça n'en est pas.

JANOT.

Ah ! maudit bavard ! que n'étais-tu donc là l'autre jour, de c't' histoire dessus ma veste, t'aurais ben dit que c'en était de ce coup-là.

LE PHILOSOPHE.

Que voulez-vous donc dire ? Expliquez-vous.

JANOT.

Ah ! si j'étais le plus fort, que je te rosserais de bon courage !

LE PHILOSOPHE.

Du courage ! qui ! ce sansaron qui parlait si haut, et qui faisait blanc de son épée ? Vous prenez cela pour du courage ! eh ben ! ça n'en était pas.

JANOT.

Ah ! miséricorde, i' ne finira pas, et le cabaretier qui m'attend.

LE PHILOSOPHE.

Le cabaretier ! ah ! si le breuvage contrefait qu'il vous vend est du vin pur. Eh bien ! ça n'en est pas.

146. ÇA N'EN EST PAS. SCÈNE XXIII.

JANOT.

Ah! le misérable, il a juré de me faire perdre patience. Veux-tu décamper d'ici avec ton diable de ça n'en est pas.

LE PHILOSOPHE.

Oh! vous vous sâchez, et vous me demandez si c'est là de la raison? Eh bien! ça n'en est pas.

JANOT, le repoussant.

Encore! chien de rabâcheur.

LE PHILOSOPHE.

De la modération? ça n'en est pas.

JANOT.

C'est le diable qui te puisse emporter.

LE PHILOSOPHE.

De la prudence, du bon sens, du jugement? Ça n'en est pas, ça n'en peut pas être, et ça n'en sera jamais.

(Il s'en va.)

JANOT.

Eh ben! Messieurs ça n'en est donc pas. Que de brillantes espérances on voit tous les jours s'évanouir! Que de gens rêvent avoir trouvé un trésor et que le réveil désabuse. Pour nous, le seul que nous ambitionnons, c'est le bonheur de vous plaire.

FIN DE ÇA N'EN EST PAS.

JANOT
CHEZ LE DÉGRAISSEUR,
PROVERBE DRAMATIQUE,
PAR CARMONTELLE.

PERSONNAGES.

JANOT.

SIMON, maître dégraisseur.

M^{me} SIMON.

LA COMTESSE.

M^{lle} COURTOIS, femme de chambre.

L'ABBÉ.

UN SUISSE.

LE CLERC DU COMMISSAIRE.

PERRETTE, fille de boutique de Simon.

La scène est dans la boutique de Simon.

JANOT

CHEZ LE DÉGRAISSEUR,

PROVERBE.

Le théâtre représente la boutique d'un dégraisseur.

SCÈNE PREMIÈRE,

JANOT, PERRETTE.

JANOT.

Comment que c'est que vous dites dans ça, Mam'selle? Est-ce que vous n'voyez-t-i' pas ben que c'est moi.

PERRETTE.

Oh! ma fine, ça s' peut bien que ça soit vous; mais j' n'avons pas un brin de souvenance de vot' figure.

JANOT.

C'est pourtant ben la même avec quoi que je suis venu pour une veste, l'autre jour qui faisait nuit, que vous étiez toute seule, où ce qu'i' n'y avait tout plein de... de cambouis dessus.

148 JANOT CHEZ LE DÉGRAISSEUR.

PERRETTE.

Ah! je nous rappelons un tantinet; où ce que j'avions idée inémeement que c'était de...

JANOT.

Tout juste. Pas vrai que vous y êtes à présent?

PERRETTE.

Oui, oui. Oh ben! mais je l'avons fourrée là avec les autres. L' bourgeois est sorti; mais quand i' rentrera, i' commencera par les pus pressés, et la vôtre passera à son tour.

JANOT.

Ah! jarni! l' pus pressé c'est moi, qu'i' faut que j' rende celle-là ce soir, qu' c'est sa veste des dimanches, à Dodinet, qu'i' m'a prêtée.

PERRETTE.

Eh ben! i' ne faut pas encore crier. P't-êt' qu'elle sera faite aujourd'hui. Acoutez, je v'nons justement d'acheter du savon; quand l' bourgeois viendra, j' l'i recommandrons qu'i' s' mette après tout de suite.

JANOT.

Ah! Mam'selle, je vous remercierai ben, allez. Et si vous avez queuque fois, qu'est-ce qui sait? queuque maille d'échappée, vous n'avez qu'à venir à moi

PERRETTE.

Vous êtes ben honnête. Est-ce que vous savez les reprendre ?

JANOT.

Oh ! pas par moi-même. Mais c'est que j'ai une cousine, sous vot' respect, au coin de la rue là, contre c'te fontaine, qu'est ravaudeuse. Ça fait que, pour ce qui est d'une maille, voyez-vous, ou ben d'un point d'aiguille, ça n' m'embarrasse pas.

PERRETTE.

Tredame ! quand on a comme ça des talens dans une famille, c'est bien agréable.

JANOT.

Pas vrai, Mam'selle ? Eh ben ! ne vous en faites pas de faute, allez, d'aiguilles, y en aura toujours cheux nous à votre service, d'acier, ce qu' y aura de plus fin encore !

PERRETTE.

Ça n'est pas de refus. Aussi quand vous aurez queuque tache, si vous y êtes sujet, je vous demanderons la préférence.

JANOT.

Oh ! sujet comme ça. Je suis assez prope dessus moi. Mais ça vient queuqu' fois d'une fenêtre où ce qu'on passe, et puis on attrape ça ; vous sentez ben... Ça dépend d'un garu l'eau ! d' pus ou d' moins.

150 JANOY CHEZ LE DÉGRAISSEUR.

PERPETTE.

Comment ! d'un gars l'eau, et vous disiez que c'était du cambouis.

JANOY.

Oh ! cambouis, si vous voulez. C'est ben en façon de cambouis, sinon que... Oh ! le bourgeois aura ben reconnu tout de suite ce que c'était.

PERPETTE.

Pardine ! sûrement. Ces gens-là sont en fait ; Ah ! ça, mais ne m'amusez pas plus longtemps ; moi ! maîtresse attend après le serin ; j'allons l'i recommander votre veste.

JANOY.

C'est bon, Mam'selle. Moi, je vais faire un toug chez Dodinet, pour voir si i' m'a trouvé une condition comme i' m'a promis, dans quelque boutique. Et pis je repasserai pour ma veste dans une heure, où ce que, si c'est prêt, vous savez ben ce que je vous ai dit pour vos mailles... ne vous inquiétez pas, allez... Et pis vous verrez... Sans adieu, Mam'selle.

(Il s'en va.)

SCÈNE II.

PERRETTE, M^{me} SIMON, venant de la chambre

M^{me} SIMON.

En ben donc, lambine! arrives-tu avec ce savon?

PERRETTE.

Le v'là, Madame

M^{me} SIMON.

Allons, va-t'en ben vite là-dedans me savonner c'te robe qu'est à tremper depuis l'matin... Moi, je vas finir de nettoyer le manteau de l'abbé, qu'on doit venir chercher tantôt.

PERRETTE.

Madame, y a aussi une veste d'un pauvre diable qu'est bien pressé.

M^{me} SIMON.

Ah ben! oui, pressé! qu'il attende, quittez donc tout ben vite. Pardi, pardi, chacun son tour. Allons, allons, allons, fais ce qu'on te dit, et donne-moi ce manteau. Je l'ai promis pour ce matin. Il n'y a pus qu'à le repasser; chauffe-moi le fet.

PERRETTE.

En v'là un sus l' réchaud.

52 JANOT CHEZ LE DÉGRAISSEUR.

M^{me} SIMON.

C'est bon, va savonner.

PERRETTE.

J'y vas, Madame. (*A part, en s'en allant.*)
Je parlerons au bourgeois quand i' rentrera.

SCÈNE III.

M^{me} SIMON.

Que diable de goût que ça sent donc, ce manteau ? Ça porte à la tête. Ces farluquets d'abbés, ça a toujours un tas d'odeurs dans leurs poches. Ça approche des femmes, ça va aux toilettes. C'est quequ' essence. La chaleur fait sortir ça. C'est fort comme tout.

SCÈNE IV.

M^{me} SIMON, SIMON rentre avec un paquet.

SIMON, à lui-même.

MAIS, jarniguoy ! ce n'est-f pas un sort donc ça !

M^{me} SIMON.

Qu'est-ce que t'as donc à gronder, M. Simon ? Est-ce qu'on ne t'a pas donné d'argent ?

SIMON.

De l'argent ? Non, mais en place on m'a dit des sottises.

M^{me} SIMON.

Des sottises ! et pourquoi donc ça ?

SIMON.

Je te dis que ça m' passe, moi ; faut qu' il gn'y ait queuque chose là-dessous que je ne conçois pas. Vois-tu c' t habit que je rap-
porte ?

M^{me} SIMON.

Eh bien ! après ?

SIMON.

Sens-le.

M^{me} SIMON.

Ah ! c'est singulier.. quiens, vois-tu ce
manteau ?

SIMON.

Eh bien ?

M^{me} SIMON.

Flaire.

SIMON.

Ah ! sarpédiel

M^{me} SIMON.

C'est la même chose.

SIMON.

Mais, dis-moi donc un peu, toi, d'où dia-
ble est-ce que ça vient-i' ?

154 JANOT CHEZ LE DÉGRAISSEUR.

M^{me} SIMON.

Je n'y comprend rien : ça se serait pas du musc, queuquefois, échauffé?

SIMON.

Bah ! du musc ! sûrement non, ni de l'ambe non plus, va ; et pis ce Monsieur dit que q' goût-là n'était pas dans son habit avant.

M^{me} SIMON.

C'est peut-être aussi dans les drogues que t'emploies. Faudrait y prendre garde, au moins.

SIMON.

Queu que tu me chantes dans mes drogues ? quiens, depuis le tems que je travailles, tu vas m'apprendre... Y a queuque chose là-dedans qui n'est pas naturel, je te dis... Qu'est-ce qu'est venu ici pendant que j'étais dehors ?

M^{me} SIMON.

Il est venu d'abord c'te petite couturière qui a apporté son déshabillé d'indienne qu'all' s'est roulée dans l'herbe avec, au Pré-Saint-Gervais ; il est tout taché.

SIMON.

Oh ! ben ! ben ! je l'i savonnerons, avec une petite lessive, i' n'y paraîtra pas après.

M^{me} SIMON.

Y a encore là l'habit d'un milord qui était

à parler d'affaires avec une danseuse sur le théâtre; il y a tombé un lampion dessus.

SIMON.

Aussi, pourquoi va-t-il se fourrer là? On dit que ça y a rien de si tachaht que ces coulisses!

M^{me} SIMON.

La petite voisine de là-devant a aussi apporté sa robe de noce.

SIMON.

Bah! est-ce qu'elle est déjà tachée?

M^{me} SIMON.

All' a été au bal avec, à ce qu'all' dit, on l'y a fait prendre des confitures, des glaces... si ben qu'all' a tout poissé sa garniture.

SIMON.

Ah! dame! v'là le danger qu'i' y a à être sur sa bouche. C'est pas la première qui s'y est attrapée, va. Eh! dis donc? la besogne que je t'avais laissée est-elle faite? m'as-tu dégraissé le dos de c't avocat?

M^{me} SIMON.

Oui, on l'i a reporté ce matin.

SIMON.

M'as-tu savonné le côté gauche de ce fa-
raud qui fait toujours chapeau sous le bras?

156 JANOT CHEZ LE DÉGRAISSEUR.

M^{me} SIMON.

Y'a beau temps. J'ai dégrasé aussi le froc de ce Gascon.

SIMON.

C'est une bonne pratique que celui-là ! N'est-ce pas déjà sa cinquième lessive ?

M^{me} SIMON.

Oui, ma foi. S'il le rapporte encore, j'ai ben peur qu'il ne reste tout entier dans la chaudière.

SIMON.

Ma foi, c'est son affaire... A propos, l'habit de ce procureur, il fallait le ben soigner celui-là. Tu sais qu'il est difficile comme tout à servir.

M^{me} SIMON.

Ah ! c'est que ces messieurs-là, vois-tu, se connaissent en dégraissage.

SIMON.

Allons, mets-moi tout ça à part, pour quand on le viendra chercher que ça soit prêt. Je vais travailler là-dedans.

SCÈNE V.

M^{me} SIMON, M^{lle} COURTOIS, UN SUISSE,
entrant un peu après.

M^{lle} COURTOIS.

VOTRE servante, madame Simon, je viens
chercher la robe de Madame.

M^{me} SIMON.

Ah! la v'là, Mam'selle; j'allais vous la
reporter.

LE SUISSE.

Dire ein peu, vous, Matame ou Matemoi-
selle, l'y être ici la dégraisseur?

M^{me} SIMON.

Oui; voulez-vous lui parler?

LE SUISSE.

Non; ché fouloir que lui parle pour moi.

M^{me} SIMON.

Eh ben! i' va venir. Qu'est-ce qu'i' vous
faut?

LE SUISSE.

Auparavant faire moi la plaisir prendre
fous ein prise tabac.

M^{me} SIMON, prenant du tabac.

Après, voyons?

F. Proverbes. 3.

14

158 JANOT CHEZ LE DÉGRAISSEUR.

LE SUISSE.

Ein petite moment. Matemoiselle, encore
faire moi l'honneur prendre ausst.

M^{lle} COURTOIS.

Je le veux bien, Monsieur, et je vous re-
mercie.

LE SUISSE.

Pon, afaie, fort. (*Madams Simon eternus.*)
Ah! gouth! à présent faire la plaisir pour
moucher ein peu.

M^{lle} COURTOIS.

Il est divertissant; mouchons-nous pour
voir.

M^{me} SIMON.

Mais, où ce que tout ça nous monera,
enfin?

LE SUISSE.

Faire toujours; nous rire ben après.

M^{me} SIMON.

Allons, voyons ébnt.

(Elles se mouchent à diverses reprises aux coin-
demés du Suisse.)

LE SUISSE.

Fort... encore... assez...

M^{lle} COURTOIS.

Eh bien! que faut-il faire à présent?

LE SUISSE.

A c't' heure, recarte-vous ici.

(Il montre une culotte.)

M^{me} SIMON.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

LE SUISSE.

Fous connaitre pas ?

M^{me} SIMON.

Pardine ! c'est...

LE SUISSE.

Justement : vot' mari rendre pour moi hier, faire la plaisir toutes les teux pour sentir là-tétans.

M^{me} SIMON, à part.

Ah ! je me doute de ce que c'est.

LE SUISSE, à mademoiselle Courtois.

A fous, Matemoiselle.

M^{lle} COURTOIS, le repoussant.

Laissez donc ; cela sent mauvais.

M^{me} SIMON.

Pardine ! c'est assez naturel.

LE SUISSE.

Non, Matame, l'y être pas naturel là-tétans. J'afre taché ça à l'exercice avec ein cartouche. L'odeir la poudre à canon l'y être

100 JANOT CHEZ LE DÉGRAISSEUR.

ein pon l'odeir, l'y être la parfum pour les braves soldats... mais celui-ci l'y être l'odeir pour l'ennemi quand il afre peir.

M^{lle} COURTOIS, qui a développé sa robe, dit au Suisse.

Éloignez-vous donc, ça se communique... on dirait que ma robe sent de même.

M^{me} SIMON.

Ah! nous voilà perdus.

M^{lle} COURTOIS.

Mais, effectivement; je ne sais si je me trompe. (*Au Suisse.*) Voyez donc vous-même.

LE SUISSE, flairant la robe.

Ja, l'y est aussi.

M^{lle} COURTOIS.

Madame Simon, qu'est-ce que cela veut donc dire?

M^{me} SIMON.

Ma foi, Mademoiselle, je n'en sais rien.

M^{lle} COURTOIS.

Ah! bon Dieu! voilà une robe abîmée! Je ne la reprendrai pas comme cela, madame Simon.

M^{me} SIMON.

Mais, ma chère demoiselle, comment voulez-vous donc que je fasse?

SCÈNE VI.

161

M^{lle} COURTOIS.

Tout ce que vous voudrez, mais je ne l'emporterai pas. Je vais avertir ma maîtresse, elle la prendra si cela lui convient.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

M^{me} SIMON, LE SUISSE, SIMON.

SIMON.

AH! bonjour, camarade. (*A sa femme.*)
Qu'est-ce qui s'en va là?

M^{me} SIMON.

Ah! y a ben autre chose, va. C'est mademoiselle Courtois, pour la robe de c'te Comtesse, qu'est gâtée; et pis v'là Monsieur qui n'est pas content non pus.

LE SUISSE.

Non, cherny! je l'y être pas content.

SIMON.

Bon, bon, camarade, faut passer par là-dessus; pour un peu d'odeur, un soldat n'est pas si délicat.

LE SUISSE.

Comment fentretiable! délicat!... Apprendre fous qu'ein l'odeur comme celui-là, il déshonore l'uniforme.

164 JANOT CHEZ LE DÉGRAISSEUR.

SIMON.

Voyons, donne. Ah! sarpedié! v'là le tuyautem. (*A Perrette.*) Comment, miérab', t'es assez diote pour me mettre une vilaine comme ça à travers mes habits, que v'là tout qu'est empoisonné à c't' heure-ci?

PERRETTE.

Dame! Monsieur, j'avais cru ben faire.

M^{me} SIMON.

Mais, grosse bête que vous êtes, est-ce que vous ne sentiez rien donc, quand vous avez pris c'te veste?

PERRETTE.

Pardon, excuse, Madame. Je sentons assez d'habitude, mais j'équions enchiferuée ce soir-là.

SIMON.

Ah! la malheureuse! Quiens, ôte-toi de devant moi, car je t'étranglerais, vois-tu? (*A sa femme.*) Gu'y a pas à dire non, je sommes dans not' tort; j'avons gâté les habits de tout ce monde.

M^{me} SIMON.

C'est c'te chienne de veste qu'est cause de tout ça, tenez.

SIMON.

Ote-la d'ici, ta maudite veste, et que le diable la puisse emporter. (*Madame Simon*

ici; et quand il n'a pas faire moi chustice, ché parle après pour toi. Atieu, camarate; tout à l'heure je reviendrai dégraisser ton poutique.

(Il s'en va.)

SCÈNE VIII.

SIMON, M^{me} SIMON, PÉRRETTE.

SIMON.

Mais d'ou ça peut-i' donc provenir? Faut que je dérangiions la boutique pour voir un peu ce qui occasionne ça. Perrette, tu n'aurais pas idée de queuqu' chose, toi.

PÉRRETTE.

Ah! ma fine non... à moins que ça ne soit queuquefois d'une veste qu'on a apportée l'aut' soir, que j'avons oublié de vous en parler.

SIMON.

Une veste! Et où que c'est que tu l'as fourré?

PÉRRETTE.

Par là, dans c' tas d'hardes qu'était dans le coin.

M^{me} SIMON.

Voyons donc un peu pour que je voie à voir ça. (*Ils dérangent toutes les hardes.*) Ah! quiens, not' homme, c'est p'l-êt' ça?

(Elle lui montre une veste.)

166 JANOT CHEZ LE DÉGRAISSEUR.

JANOT.

Bon ! de quelle part ? Et pardieu de la mienne. Est-ce qu'on ne vous a pas parlé de ça, c'te demoiselle, avec son savon de tantôt, que j'y ai donné l'autre soir ma veste ?

SIMON.

Ah ! ah ! un petit instant. Quoi que vous me dites donc là ? Vous venez pour eune veste ?

JANOT.

Eh ! sûrement, où ce qu'il y a teu un petit accident, dont ce que je viens la rechercher.

SIMON.

Dites-moi donc un peu, pays, quoi qu'il gn'y avait donc sus vot' veste ?

JANOT.

Eh ben ! est-ce qu'on vous l'a pas dit ? C'est des taches, comme j'ai expliqué à vot' fille... de cambouis.

SIMON.

De cambouis !... Ne vous trompez-vous pas ?

JANOT.

Quiens, regarde donc comme il fait là le malin, comme s'il n'avait pas ben vu par lui-même ce que c'était.

SIMON.

Ah ! je commence à me douter de quelque chose.

JANOT.

Pardine ! le grès sorcier ! c'est ben difficile,

SIMON.

C'est c'te vilaine veste que...

JANOT.

Vilaine ! Oh ! mais i' ne faut pas la mépriser da, parce que c'était un présent qu'i' m'avait apporté au jour de l'an, mon parrain, pour mes étrennes, de quatre lieues, dans un pôt-de-chambre, où ce qu'il était venu tout exprès.

SIMON.

Mais je dis, c'est c'te veste qui sentait si fort ?

JANOT.

Oh ! oui, pour ça, par exemple, on peut ben dire que je n'avais pas été manqué, pas vrai, de ce coup-là ?

SIMON.

Ah ! je nous y [v]là donc. Comment ! vilain indigne que vous êtes, c'est donc vous qui apportez des vestes comme ça pour dégraisser ?

JANOT.

Eh ! pardi ! oui, c'est moi-même. Fallait-il pas la garder comme ça ?

SIMON.

Comment ! vous n'avez pas de honte ?

168 JANOT CHEZ LE DÉGRAISSEUR.

JANOT.

Quiens, de la honte pour faire enlever une tache ?

SIMON.

Une tache ! une tache ! On ne se tache pas avec ces choses-là.

JANOT.

Queu chien de conte ! quand on vaudra se faire tacher, faudra-t-i' pas vous venir demander avec quoi ?

SIMON.

Eh ! ventrebleu ! i' gn'y a que des cochons et des malpropres qui s'arrangent comme ça.

JANOT.

Malpropre toi-même. Voyez donc un peu comme il est difficile ; et c'est ça qui te fait vivre, les malpropres.

SIMON.

Malpropre tant qu'on vaudra ; mais encore on ne se tache pas avec de certaines choses que...

JANOT.

Et je veux me tacher avec ça, moi, là. Chacun a son goût p't-êt'... Vous n'êtes pas dégraisseur pour rien, au bout du compte.

SIMON.

Eh ben ! tache-toi avec le diab' si tu veux ; va te promeuer.

JANOT.

Promener ! Oui , je viens exprès la chercher pour y aller , ma veste , à la promenade ; est-elle prête ?

SIMON.

Ta veste ? Oh ! ma foi , elle est peut-être bien loin à l'heure qu'il est.

JANOT.

Ah ! ça , queu que ça veut donc dire c'te façon-là avec quoi que vous me parlez ? C'est-i' que vous vous en moquez , dites donc un peu , Monsieur , de moi ou de ma veste ?

SIMON.

Je te dis qu'elle est loin ta veste , si elle court toujours.

JANOT.

Comment ! si all' court ? Mais , jarni ! je crois ben qu'all' ne doit pas courir , entendez-vous ben ça , qu'avec mes pieds , ou ben c'est que.... je vous la ferai payer , moi , la course qu'elle fera.

SIMON.

Toi ?

JANOT.

Oni-da , moi . Oh ! c'est que je ne suis pas si bête , non , à présent , depis que je fréquente Dodinet , comme j'étais les autres fois.

176 JANOT CHEZ LE DÉGRAISSEUR.

SIMON.

Oh! ça, écoute-moi. Jé n'ai pas dégraisé ta veste, mais si tu ne l'en vas bientôt, je te vas dégraisser les épaules, entends-tu ben ça?

JANOT.

Oui-dà! c'est pas de ton métier ça; mais pisque tu le prends par là, j'allons voir ça. Commence toujours par me rendre ma veste, ou simon...

SIMON.

Qu'est-ce que t'as fait?

JANOT.

Qu'est-ce que je ferai? t'as le verras.

SIMON.

Eh ben! voyons donc. Ma femme l'a jetée par la fenêtré, ta veste, et le diable l'a emportée depuis.

JANOT.

Ah! Sainte Béthanie! tu l'as jetée par la fenêtré! une veste de Saint-Germain, que mon parrain m'avait donnée au bout de six mois, de son onque, qui ne l'avait portée que deux ans, qu'elle était toute flambante neuve.

SIMON.

Va, va, console-toi; alle se nettoyera dans quelque ruisseau.

SCÈNE X.

174

JANOT.

Dans queuque ruisseau ! Ah ! jarni ! ça me tourne tout mon sang... mais, ne crais pas que j'en serai la dupe, non. Je te rendrai celle-là, quand tu me rendras la mienne.

(Il s'empare d'un paquet.)

SIMON, se jetant sur lui.

Ah ! coquin, tu ma voles !

JANOT.

C'est toi qui me voles ; moi, je reprends mon bien.

(Ils se battent.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, M^{me} SIMON.

M^{me} SIMON,

En ben ! queu train que c'est donc là ?

SIMON.

Quiens, femme, v'la l'homme à la veste.

M^{me} SIMON.

Qui, c'est vous qui...

JANOT.

Sans doute ! c'est moi. Allez-vous pas fourrer vot' nez là aussi, vous ?

M^{me} SIMON.

Oh ben ! vous ne risquez rien... Com-

172 JANOT CHEZ LE DÉGRAISSEUR.

ment ! c'est vous qui vous accommodez
comme ça ?

JANOT.

Quéens, m'ame Propet ! Passez donc un
peu sous une fenê't pour voir, et pis que
tout d'un coup un queuq'zun sans rien dire
sus vote robe, comme à moi, pan, vous
auriez le nez cassé après... J'emporte ça tou-
jours.

SIMON.

Arrête-le. Ferme la porte, ma femme.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE SUISSE.

LE SUISSE.

CH'APPORTE la commissaire, nous voir à
c't' heure.

JANOT.

Le commissaire ! Ah ! jarni ! je me sauve.

LE SUISSE.

Où ce que toi allir ? Qu'est-ce que l'i
être là ?

JANOT.

Monsieur, c'est un coquin qui ne veut pas
me rendre ma veste.

LE SUISSE.

Pon. L'i être un fripon encore avec moi.

Reste là aussi, toi. Tout à l'heure faire ton plainte.

JAKOT.

Oh ! non pas , Monsieur , je sais trop bien ce qu'en vaut l'aune des plaintes , à présent.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS , LE CLERC DU COMMISSAIRE.

LE CLERC.

En bien ! Madame , qu'est-ce que c'est donc que cela ? Voilà plusieurs personnes qui se plaignent de vous. On dit que vous employez de mauvaises drogues , et que vous mécontentez toutes vos pratiques. Si cela continue , on sera obligé de faire fermer votre boutique.

LE SUISSE.

La fermer son boutique ; mais auparavant il payir mon culotte.

JAKOT , au Suisse.

Oui , et ma veste aussi , Monsieur.

M^{me} SIMON.

Ah ! M. le Commissaire , ce sont de mauvaises langues...

174 JANOT CHEF LE DÉGRAISSEUR.

LE CLERC

Madame, il n'est pas question de nier, il faut répondre sur les faits.

SIMON.

Oui, oui, Monsieur. Tais-toi, femme, laisse-moi parler. Voilà la vérité de tout, Monsieur; mes drogues sont bonnes, mais tout ça est venu par un équiproquo, que c'est ce petit drôle-là qu'en est cause.

LE CLERC, à Janot

Terteille, toi! t'as été mon culotte?

JANOT.

Moi, Monsieur, ça n'est pas vrai.

LE CLERC, le reconnaissant.

Ah! c'est toi. Que fais-tu donc là?

JANOT.

Ah! Monsieur, vous êtes ben bon de me reconnaître! c'est que, sous vot' respect, vous savez ben le conseil d'un écu que vous m'avez donné l'aut' fois, de six francs, pour c't' aventure que vous m'avez dit, va te pe-toyer.

LE CLERC.

J'entends. Tu as apporté ta veste ici?

JANOT.

Oui, Monsieur. Que c'est Dodinet qui me l'a indiqué; à présent j' me dit qu'on l'a jetée dans le ruisseau, sa femme!

LE CLERC.

Comment ! comment m'arranges-tu cela ?

SIMON.

Écoutez-moi, Monsieur, v'là justement l'affaire. C'te maudite veste était toute...

JANOT.

Il n'y a pas besoin de mettre les i sur les points. M. le commissaire sait ben.

LE CLERC.

Oui, oui. Achez.

M^{me} SIMON.

Eh ben ! Monsieur, c'te chienne de veste s'est trouvée fourrée parmi les hardes qui étions là, et elle a tout équipé, que les pratiques s'en plaignent à présent.

LE CLERC.

Ah ! dame, c'est votre faute. C'était à vous à avoir soin de ne pas mettre cette veste avec les autres effets. Vous avez tort.

LE SWISSE.

Assurément. Mon culotte n'afre point affaire avec son veste.

JANOT.

Et par vengeance contre ma veste, il dit à présent qu'il l'a jetée dans la rue.

LE CLERC.

C'est encore un autre tort que vous avez.

176 JANOT CHEZ LE DÉGRAISSEUR.

SIMON.

Ah ! ventrebleu ! y'là eune belle journée que j'avons fait là. Queux ressources y a-t-i' donc à ça ?

LE CLERC.

Il n'y en a pas d'autre que de réparer votre étourderie. Donnez une veste à ce garçon en place de la sienne, et si l'odeur des effets endommagés ne passe pas, vous serez obligé de les payer.

LE SUISSE.

L'i' être ein pon chuchnent. Grand merci. Monsir. (*A Simon.*) Sans atieu, camarate ; che cours encore pour l'exercice, et je laisse ici le paquet. Temain nous finir entemplement. Atieu, monsir la Commissaire.

(Il s'en va.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, hors le SUISSE.

JANOT, au Clerc.

MONSIEUR se ressouviendra ben que ce n'est pas moi qui ai entamé la plainte c'te fois-ci.

LE CLERC.

Oui, oui ; c'est par ricochet. Il ne t'en coûtera rien ; au contraire. Allons, M. Simon,

mettez-vous à la raison, et promettez à ce garçon de le dédommager.

SIMON.

Eh ben ! puisqu'il le faut.

JANOT.

Ah ! ce n'est pas la peine qu'il me promette. Je le tiendrai bien quitte, pourvu qu'i' me donne...

M^{me} SIMON.

M. le commissaire, je ne demandons pas mieux que de nous exécuter. Mais c'est ben malheureux pour nous, toujours.

LE CLERC.

Toutes ces réflexions-là viennent trop tard, il fallait les faire auparavant. Croyez-moi, finissez, et que cela vous serve d'avis pour une autre fois.

SIMON.

Eh ben ! j'ai là-dedans un petit habit tout neuf d'un faraud qui m'emporte encore de l'argent. Venez-vous-en l'essayer. Si i' vous va, je vous le donnerai ; je ne peux pas mieux dire.

JANOT.

Ah ben ! comme ça, je s'rions bientôt d'accord. Je n'ai pas pus de fiel, moi, au sujet de ma veste, qu'un pigeon, pourvu que j'en aye une meyeure, c'est tout d'même.

178 JANOT CHEZ LE DÉGRAISSEUR.

LE CLERC.

Allez, allez vous arranger, et une autre fois, M. Simon, faites en sorte qu'on n'entende plus rien dire contre vous.

SIMON.

Oh ! j'y prendrai garde, allez ; ça me vaut une bonne leçon.

JANOT.

Et moi, M. le Commissaire, dès que j'en aurai d'autres à faire, des plaintes, je vous promets bien que je n'irai pas à d'autres qu'à vous.

LE CLERC.

Je vous suis obligé de la préférence.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, hors le CLERC.

SIMON, brusquement à Janot.

Allez ! marche là-dedans,

JANOT.

Oh ! mais ne brutalise pas, ça : car il n'est pas encore loin. Je te ferai donner une reddingote pour les intérêts, moi.

(Ils entrent au fond.)

SCÈNE XV.

M^{me} SIMON, L'ABBÉ donnant le bras à LA
COMTESSE.

LA COMTESSE.

Est-ce vous qui êtes madame Simon ?

M^{me} SIMON.

Pour vous obéir, Madame.

LA COMTESSE.

Què veut être unè femme de chambre,
d'une robe qu'elle a apportée ici, et què vous
avez gâtée ?

M^{me} SIMON.

Hélas ! Madame, c'est un grand mal-
heur où ce que n'y a pas de not' faute, que
v'là déjà ben d' l'argent que je perdons par
rapport à ça, et que je sommes ruinés, si
vous n'avez pas pitié de nous.

L'ABBÉ.

Mais qu'est-ce que c'est donc que cet évé-
nement ? Qu'est-ce qui vous arrive ?

M^{me} SIMON.

C'est par la faute d'une malheureuse fille
de boutique qui a mêlé des effets où ce que
ça s'est corrompu l'un par l'autre.

180 JANOT CHEZ LE DÉGRAISSEUR.

L'ABBÉ.

Comment donc! Mais c'est une aventure que tout cela. Je vois d'ici, madame la Comtesse, que vous en serez pour votre robe. Mais, à propos de cela, dites-moi donc, la bonne, vous avez un manteau ici à moi?

M^{me} SIMON.

Hélas! M. l'Abbé, votre manteau...

L'ABBÉ.

Comment donc?

LA COMTESSE.

Ah! l'Abbé, voilà un hélas de mauvais augure, et je crois que la fatalité n'aura pas épargné votre manteau.

L'ABBÉ.

Expliquez-vous donc, madame Simon. Est-ce qu'il est aussi perdu, ce manteau?

M^{me} SIMON.

Perdu? oh! non, Monsieur; sinon que vous y trouverez un peu d'odeur.

L'ABBÉ.

Oh! pour de l'odeur, si elle n'est pas trop forte... (*A la Comtesse.*) Madame, on est accoutumé aux odeurs à présent... Voyons donc?

M^{me} SIMON.

Le v'là, Monsieur.

L'ABBÉ.

Ah ! si donc ! quelle horreur ! Vous appelez cela de l'odeur, madame Simon ?

M^{me} SIMON.

Dame ! mon cher Monsieur, je vous dis que c'est un sort qu'on nous a jeté.

L'ABBÉ.

Non, parbleu ! ce n'est point un sort ; c'est bien de... En vérité, madame la Comtesse, ce sont des effets perdus entièrement, abîmés sans ressource.

LA COMTESSE, d'un ton dur.

Vous êtes une femme bien maladroite, madame Simon, c'est une mauvaise plaisanterie que vous nous faites là.

M^{me} SIMON.

Ah ! ma chère Dame, ne vous fâchez pas contre moi. La tête m'en tourne, du chagrin que j'en ai. M. l'Abbé, intercédez pour nous, je vous en supplions. Je ne sommes pas à notre aise. Mon mari et moi, je ne faisons que de nous établir. J'avons déjà un enfant en nourrice, et pis un autre qui s'avance.

104 JANOT CHEZ LE DÉGRAISSEUR.

SCÈNE XVI.
LES PRÉCÉDENS, SIMON, JANOT, en habit de jockey.

SIMON, à Janot.

LA, vous v'là ben soume ça !

M^{me} SIMON.
Ah ! mon homme, viens-t'en m'aider à m'habiller c'te bonne dame; quiché, c'est à elle la robe.

SIMON.
Hélas ! Madame, je n'savons comment réparer ça. Je sommes un malheureux, vous êtes ben la maîtress de faire vendre ma boutique, et encore ça ne nous acquittera pas... V'là c'ti-là qu'est cause de ça, tenez, et je viens encore de l'i rendre un habit en plus de sa veste qui a empoisonné tous vos effets.

LA COMTESSE.
Comment ! mais je crois que c'est Janot,

JANOT.
Oui, sûrement, Madame, c'est ben moi, ben à vol' service encore.

LA COMTESSE.
Mais voyez donc, l'Abbé, comme il es bien dans cet habillement-là !

L'ABBÉ.

Oui, il est tout-à-fait intéressant.

JANOT.

Ah! Monsieur, c'est une marque de votre part.

L'ABBÉ.

Mais, Madame, si, comme ils le disent cela provient de l'histoire de M. Janot, ces pauvres gens sont plus malheureux que coupables...

M^{me} SIMON.

Ah! M. l'Abbé, je vous en prie... M^{me} chère Dame, c'est lui...

(Elle se jette aux pieds de la Comtesse.)

JANOT.

Moi! Madame! mais je suis-t-il cause moi, si ça se rencontre avec mon histoire de l'aut' jour? Vous sentez ben, M. l'Abbé?

L'ABBÉ.

Oui, oui, je sens très-bien.

LA COMTESSE.

Ah! l'aventure est trop drôle, j'en ris mal gré moi. Rassure-toi, Janot; fevez-vous bonne femme, et ne parlons plus de cela mais une autre fois faites un peu plus d'attention.

284 JANOT CHEZ LE DEGRAISSEUR.

SIMON.

Ah ! Madame, queue générosité ! Ah !
M. l'Abbé !

L'ABBÉ.

Voill  qui est fini ; et pour n'avoir plus
occasion d'y penser, M. Janot me fera l'amitié
d'accepter ce manteau ?

JANOT.

Ah ! M. l'Abbé, que le ciel vous le rende.

LA COMTESSE.

Monsieur, les bons exemples doivent être
suivis, et je vous imite.  coute, Janot, si tu
veux faire ta paix avec mademoiselle Suzon,
donne-lui ma robe ; je t'en fais présent.

JANOT, transport  de joie.

Ah ! ma chère dame ! Est-ce-t-i' possible
que tout  al... Comment ! la robe de c'te belle
dame !... Je n'en reviens pas, moi... mais
pour mam'selle Suzon... je n'ai pas de rancune,
puisque ça m'a valu tout ça de la sottise
qu'elle m'a faite. Mais elle n'en t tera
que d'une dent, toujours.

LA COMTESSE.

Eh bien !  coute, Janot, puisque tu re-
nonces   mademoiselle Suzon, j'ai une autre
proposition   te faire.

JANOT.

De quoi que ça pourrait être, Madame ?

LA COMTESSE.

Tu viens de faire ma conquête avec cet habit-là. J'ai cédé mon jockey à une de mes amies, et si tu veux rester avec moi en cette qualité, tu n'as qu'à monter derrière mon carrosse, tes gages courront dès ce moment.

JANOT.

Ah ! jarni ! pas si bête que de manquer ça, moi. Madame, je vous prends au mot.

LA COMTESSE.

Venez avec moi, l'Abbé ; je vais vous reconduire.

SCÈNE XVII.

SIMON, M^{me} SIMON, JANOT, émerveillé.

SIMON.

En ben ! suis-la donc, imbécile.

JANOT.

Ah ! mordine ! m'est avis que je rêve. Ce que c'est que de nous, pourtant. Au moment qu'on s'y attend le moins... et comme ça m'est venu encore !... Des coups, l'histoire de la fenêtre... mis à la porte... et pis v'là des présens... des conditions .. des comtesses !... ça prouve ben qu'on a raison de dire : *A quelque chose malheur est bon.*

• 84 JANOT CHEZ LE DÉGRAISSEUR. SCÈNE XVII.

Au Public.

Messieurs,

Pour que Janot se trouve tout-à-fait content, il faut qu'il vous voie prendre autant de part au bonheur qui lui arrive, comme vous lui avez témoigné d'intérêt quand il a payé l'amende.

FIN DE JANOT CHEZ LE DÉGRAISSEUR.

LE SOURD,
PROVERBE DRAMATIQUE,
PAR CARMONTELLE.

PERSONNAGES.

M. DE L'ORME, sourd.

M^{lle} DE L'ORME, fille de M. de l'Orme.

M. DE MIRVILLE.

M. DUMONT.

HENRIETTE, femme de chambre de M^{lle} de l'Orme.

M. RONSIN, notaire.

UN LAQUAIS.

La scène est chez M. de l'Orme.

LE SOURD,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE L'ORME, M^{lle} DE L'ORME.

M. DE L'ORME.

Ah ! ça , ma fille , je n'ai point voulu vous parler de mariage jusqu'à présent : mais vous verrez arriver aujourd'hui le fils de M. Dumont , qui est un garçon sage , aimable , que je vous destine. Il vient ici par le carrosse de Tours : préparez-vous à le bien recevoir...

M^{lle} DE L'ORME.

Mais , mon père , je ne veux point me séparer de vous , et je n'ai point envie de me marier.

M. DE L'ORME.

Vous serez ravie de vous marier ! Je le crois bien. Je voudrais voir le contraire , quand c'est moi qui ai arrangé cette affaire depuis dix ans.

M^{lle} DE L'ORME.

Je ne dis pas cela , mon père ; je dis que

rien ne presse, et que je veux rester avec vous.

M. DE L'ORME.

Vous marier paraît doux, parce que c'est ma volonté apparemment ?

M^{lle} DE L'ORME.

Mais, mon père...

M. DE L'ORME.

Hein ?

M^{lle} DE L'ORME.

Je ne dis pas cela.

M. DE L'ORME.

Vous aimez cela ? Voilà ce qu'une fille ne doit pas dire, mais aujourd'hui je vous le passe. Il ne faut pourtant pas que M. Dumont le sache ; mais il faut le bien recevoir.

M^{lle} DE L'ORME.

Vous ne m'entendez pas.

M. DE L'ORME.

Que je ne m'y attende pas ?

M^{lle} DE L'ORME.

Je vous dis, mon père, que je ne veux pas me marier si tôt.

M. DE L'ORME.

Il faut vous marier au plus tôt ? Eh bien ! puisque vous êtes si pressée, je ne veux pas perdre de temps, je suis de votre avis ; je

m'en vais chez mon notaire faire dresser les articles, je ne veux pas que cela traîne. Peste ! avec cet empressement là, on ne sait pas ce qu'il peut arriver.

M^{lle} DE L'ORME.

Mais, mon père, écoutez donc mes raisons...

M. DE L'ORME.

Oh ! je le crois bien, que vous trouvez que j'ai raison. A la bonne heure ; c'est toujours bien fait de s'expliquer, on ne se querelle jamais que faute de s'entendre. Je n'ai plus que faire de vous recommander de bien recevoir M. Dumont. Adieu, adieu ; je reviendrai bientôt.

SCÈNE II.

M^{lle} DE L'ORME, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Et bien ! Mademoiselle, avez-vous parlé à M. votre père ? Est-il vrai que M. Dumont arrive aujourd'hui ?

M^{lle} DE L'ORME.

Il n'est que trop vrai.

HENRIETTE.

De quoi êtes-vous convenue avec lui ?

LE SOURD.

M^{lle} DE L'ORME.

De rien ; je n'ai jamais pu m'en faire entendre.

HENRIETTE.

Cela est quelquefois commode d'avoir un père ou un mari sourd, mais non pas dans ce moment-ci, où il n'y a pas de tems à perdre. Cependant il faut que vous sachiez une chose, c'est que votre amant du couvent est ici.

M^{lle} DE L'ORME.

Le chevalier de Mirville ? Et comment cela ?

HENRIETTE.

Il a appris à Tours que M. Dumont mariait son fils à Paris, à la fille de M. de l'Orme, il est parti sur-le-champ ; il veut vous parler ; il croit que vous le trahissez et que vous consentez à ce mariage, je l'ai vu, il va venir ici dans le moment.

M^{lle} DE L'ORME.

Ah ! qu'il s'en garde bien ! Mon père va rentrer : Henriette, va plutôt le trouver, dis-lui bien...

HENRIETTE.

Ma' foi, Mademoiselle, dites-lui vous-même ; car le voilà.

SCÈNE III.

M^{lle} DE L'ORME, M. DE MIRVILLE,
HENRIETTE.

M. DE MIRVILLE.

OUI, Mademoiselle, c'est moi qui veux savoir de vous-même si vous m'abandonnez, si vous m'avez assez peu aimé pour consentir aujourd'hui à en épouser un autre ?

M^{lle} DE L'ORME.

Ah ! Chevalier, pouvez-vous avoir cette pensée ? Mais si vous m'aimez encore, à quel m'exposez-vous par cette imprudence ? Mon père peut nous surprendre ; fuyez promptement.

M. DE MIRVILLE.

Ne craignez rien, il ne me connaît pas, et il me sera facile de le tromper : mais dites-moi donc quel est votre dessein et comment parer ce mariage odieux ? Il n'y a rien que je ne fasse pour le rompre, si vous y consentez, et si vous m'aimez encore.

M^{lle} DE L'ORME.

Ah ! Chevalier, si je vous aime !... Mais comment parvenir seulement à éloigner ce mariage ?

F. Proverbes. 3.

17

LE SOURD.

M. DE MIRVILLE.

En ayant la fermeté de refuser celui qu'on vous propose.

M^{lle} DE L'ORME.

Mais si mon père veut absolument me forcer ?

M. DE MIRVILLE.

Vous forcer ! le peut-il ? Est-il maître de vous faire signer malgré vous ? Il vous mettra dans un couvent ; mais peut-il vous faire religion du bonheur de votre vie, du mien : vous dites que vous m'aimez, et vous croyez que je souffrirai...

M^{lle} DE L'ORME.

Comment ?...

M. DE MIRVILLE.

Non, ne croyez pas que Dumont vous épouse tant que je vivrai.

HENRIETTE.

Mais, Mademoiselle, M. le Chevalier a raison ; qui peut engager M. votre père à faire ce mariage ? Connait-il seulement celui qu'on vous destine ? Connait-il un de ses anciens amis ; mais il ne l'a jamais vu. On marie ses enfans comme on vend son cheval ; on dit toujours que c'est la meilleure acquisition qu'on puisse proposer, et l'on ne cherche qu'à s'en défaire et à se tromper l'un l'autre

M. DE MIRVILLE.

Et l'on désunit deux cœurs que le Ciel
semblait avoir formés pour faire leur bon-
heur.

HENRIETTE.

J'entends quelqu'un. Ah ! c'est monsieur
votre père, Mademoiselle !

M. DE MIRVILLE.

Soyez tranquille, et laissez-moi faire.

SCÈNE IV.

M. DE L'ORME, M^{lle} DE L'ORME,
M. DE MIRVILLE, HENRIETTE.

M. DE L'ORME, embrassant M. de Mirville.

En ! le voilà, ce cher enfant ! embrasse-
moi.

M. DE MIRVILLE.

Monsieur...

HENRIETTE.

D'où connaît-il donc le Chevalier, Made-
moiselle ?

M^{lle} DE L'ORME.

Je n'en sais rien.

M. DE MIRVILLE.

Monsieur, j'arrive dans l'instant de Ver-
sailles...

M. DE L'ORME.

De Marseille ! mais tu rêves. Ton père m'a écrit que tu n'étais jamais sorti de Tours.

M. DE MIRVILLE.

Mon père ?

M. DE L'ORME.

Par terre ? ah ! c'est que tu as voyagé par la Loire apparemment ; c'est une belle rivière. Eh bien ! dis-moi donc, pourquoi ne vient-il pas aussi le bonhomme Dumont ? Est-ce qu'il est toujours aussi déterminé que de mon tems ? C'est insupportable !

HENRIETTE, à M. de Mirville.

Il vous prend pour son gendre futur ; profitez de la circonstance.

M. DE MIRVILLE.

Il engage fort à le tromper, toujours.

M. DE L'ORME.

Tu ne dis rien. Est-ce que tu n'es pas content de ma fille ? Quant à moi, je la trouverais bien dégoûtée, si elle ne t'aimait pas déjà.

M. DE MIRVILLE.

Monsieur, elle a trop d'appas...

M. DE L'ORME.

Quand nous ferons le contrat ? Ah ! voilà un empressement qui me plaît ; mais ce sera

tout à l'heure ; je viens de chez mon notaire
qui doit se rendre ici : tout est arrangé.

SCÈNE V.

M. DE L'ORME, M^{lle} DE L'ORME,
M. DE MIRVILLE, M. RONSIN,
HENRIETTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR Ronsin.

M. DE L'ORME.

Qu'est-ce que tu dis ? Approche ici.

LE LAQUAIS.

M. Ronsin , Monsieur.

M. DE L'ORME.

Ah ! le voilà ! M. Ronsin, vous ne pou-
viez pas venir plus à propos. Asseyons-nous.
Tenez, voilà mon gendre.

M. RONSIN.

Monsieur, mademoiselle votre fille doit en
être contente.

M. DE L'ORME.

Combien il a de rentes ? voilà bien comme
sont les gens d'affaires ils n'estiment un
homme que selon le revenu qu'il a ; pour
moi, celui-ci me plaît fort.

HENRIETTE, à M. de Mirville.

Cet homme-ci est incorruptible, je vous en avertis, et je ne sais pas comment vous sortirez de ceci.

M. DE MIRVILLE.

Ma foi, ni moi non plus. Nous verrons.

M. BONSIN.

Monsieur, je n'ai pas mis vos qualités, parce que je ne les savais pas. Il ne manque que cela au contrat.

M. DE MIRVILLE.

Je vous les dicterai.

M. DE L'ORME.

Qu'est-ce qu'il dit ?

M. BONSIN.

Qu'il va me dicter ses qualités.

M. DE L'ORME.

Que vous êtes entêté ? il vous connaît bien.

M. BONSIN.

Allons, Monsieur, quand il vous plaira.

M. DE MIRVILLE.

Mettez, Germain de Monfort, chevalier de Mirville.

M. BONSIN.

Mais ce n'est pas ce nom-là que M. de l'Orme m'avait dit.

SCENE V.

199

M. DE MIRVILLE.

C'est qu'il ne le savait pas.

M^{lle} DE L'ORME.

Henriette, je tremble.

M. DE L'ORME.

Qu'est-ce qu'il dit ?

M. RONSIŃ.

Qu'il s'appelle Monfort de Mirville.

M. DE L'ORME.

Mirtil, c'est un nom de berger ; tant mieux, ce sera un mari constant, ma fille. Mais pourquoi Mirtil ?

M. DE MIRVILLE.

C'est un nom de terre.

M. DE L'ORME.

C'est le nom de ton père : je ne savais pas cela, moi ; pourquoi diable a-t-il deux noms ?

M. RONSIŃ.

Vos qualités ?

M. DE MIRVILLE.

Capitaine des grenadiers au régiment de Forêt.

M. RONSIŃ.

Fort bien.

M. DE L'ORME.

Après ?

M. RONSIN.

Capitaine des grenadiers au régiment de Forêt.

M. DE L'ORME.

Maître particulier des eaux et forêts, c'est une belle charge; mais ton père ne m'avait pas mandé un mot de cette charge. A la bonne heure.

M. RONSIN.

M. de l'Orme, je ne comprends rien à cela.

M. DE L'ORME.

Vous entendez bien cela? Et moi aussi.

M. RONSIN.

Mais il n'y a pas un mot de tout ce que vous m'avez dit chez moi.

M. DE L'ORME.

Je suis servi sur les deux toits? eh! mais, je le crois bien, je ne fais que de bonnes affaires, moi; signons, signons.

M. RONSIN.

Mais auparavant, songez à ce que vous allez faire; je ne vous conseille pas de signer.

M. DE L'ORME.

Si mon gendre voudra signer?

M. DE MIREVILLE.

Ah! Monsieur, je ne demande pas mieux; rien ne peut m'arrêter.

SCÈNE VI.

201

M. DE L'ORME.

Oui, oui, vous avez raison, il est vieux et ne fait que radoter ; signons , signons.

(Ils signent tous.)

M. RON SIN.

Ma foi ! comme vous voudrez , cela ne me fait rien du tout.

M. DE MIRVILLE.

M. Ronsin , il n'y a pas de votre faute ; laissez les choses comme elles sont.

M. RON SIN.

Moi, Monsieur, quand un acte est passé et signé, je ne peux rien y changer ; si tout cela vous rend heureux, Mademoiselle et vous, j'en serai charmé. Serviteur.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

M. DE L'ORME, M^{lle} DE L'ORME,
HENRIETTE, M. DE MIRVILLE.

M. DE L'ORME.

Qu'est-ce qu'il vous a dit là ? Vous l'avez connu d'abord ; il est vrai qu'il est d'un entêtement à impatienter. Ah ! il faut que je lui dise un mot.

(Il va pour sortir et il revient.)

LESQUARD.

M. DE MIRVILLE.

Croyez-vous à présent que notre bonheur ne soit pas entièrement assuré ?

M^{lle} DE L'ORME.

Je n'ose encore m'en flatter. Mon père revient.

M. DE L'ORME.

Oh ! je lui parlerai demain. Oui, mes enfans, je ne veux pas vous quitter.

SCÈNE VII.

M. DE L'ORME, M^{lle} DE L'ORME, M. DE MIRVILLE, HENRIETTE, M. DUMONT, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur Dumont, Monsieur.

M. DE L'ORME.

Eh bien ! le voilà. Pourquoi crier si fort ? Il semble qu'il parle à un sourd. (*M. Dumont.*) Ah ! Monsieur, qu'est-ce que vous voulez ?

M^{lle} DE L'ORME.

Ah ! Chevalier !

HENRIETTE, à M. Dumont.

Vous voyez que M. de l'Orme n'aime pas qu'on crie en lui parlant.

M. DE L'ORME.

Eh bien ! parlez donc.

M. DUMONT.

Monsieur, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous ; mais vous saurez qui je suis, quand vous aurez lu la lettre de mon père.

M. DE L'ORME.

Une lettre d'affaire, nous verrons cela demain.

(Il met la lettre dans sa poche.)

M. DUMONT.

Mais, Monsieur...

M. DE L'ORME.

Vous voulez peut-être une réponse. Allons, allons. Mon gendre, vous voulez bien ?

M. DUMONT.

Son gendre !

M. DE L'ORME. Il lit.

Hum, hum, hum.... Ah ! le pauvre bonhomme ! hum, hum... Fort bien, fort bien. C'est une lettre de votre père : mais pourquoi ne me l'avez-vous pas remise ? Ah ! c'est que vous l'aviez oubliée, et vous l'avez envoyé chercher. (*A M. Dumont.*) Allons, c'est bon, laissez-nous.

M. DUMONT.

Comment, Monsieur, auriez-vous pris mon nom pour?...

M. DE MIRVILLE.

Non, Monsieur, et vous pouvez voir le contrat qui vient d'être signé; j'aimais Mademoiselle, et son père vient de me l'accorder.

M. DUMONT.

J'entends, Monsieur, je serais fâché de troubler votre bonheur; mais M. de l'Orme a tort de venir me faire essuyer un affront; oui, M. de l'Orme.

M. DE L'ORME.

Qu'est-ce qu'il a donc?

M. DUMONT, criant.

Monsieur, je me nomme Dumont.

M. DE L'ORME.

Vous?

M. DUMONT, criant.

Oui, Monsieur, et il n'est pas honnête à vous de me faire venir ici pour me manquer de parole.

M. DE L'ORME.

Comment?

M. DUMONT, criant.

Vous venez d'accorder Mademoiselle votre fille à Monsieur.

M. DE L'ORME.

Sans doute : est-ce que vous êtes son frère?

M. DUMONT, criant.

Non, Monsieur, mais il ne se nomme pas Dumont.

M. DE L'ORME.

Je le sais bien.

M. DUMONT, criant.

Et c'est moi qui venais pour l'épouser.

M. DE L'ORME.

Et pour me quereller. Allons, allons, laissez-nous. Va, j'écrirai à ton père. Ah ! parle ! j'aurais eu là un joli gendre, moi qui aime la paix.

M^le DE L'ORME.

Monsieur, je ne savais pas que mon père vous choisirait quand j'ai aimé M. le Chevalier, et lui-même n'a rien fait dont vous puissiez vous plaindre.

M. DUMONT.

Je le crois, Mademoiselle, j'ai l'honneur de le connaître ; et en vous voyant, je sens tout ce que je perds ; mais rien ne me fera troubler une si belle union : je suis seulement fâché que vous ayez pu le craindre un instant, et je me retire.

SCÈNE VIII.

M. DE L'ORME, M^{lle} DE L'ORME, M. DE
MIRVILLE, HENBIETTE.

M. DE L'ORME.

MAIS voyez un peu ce petit monsieur-là ,
qui arrive de Tours pour me quereller. Est-ce
ma faute, à moi ? Que n'arrivait-il plus tôt ?

M^{lle} DE L'ORME.

Ah ! mon père !

M. MIRVILLE.

Ah ! Monsieur !

M. DE L'ORME.

Demain nous éclaircirons tout cela.

M. DE MIRVILLE.

J'espère que vous serez content.

M. DE L'ORME.

C'est attendre long-tems ? Vous êtes impa-
tient ; mais je vous le pardonne, parce que
vous m'avez débarrassé de ce petit Dumont
qui ne me convenait point du tout ; mais lais-
sons tout cela, et allons-nous-en souper.

FIN DU SOURD.

LE
VALET DE CHAMBRE
ET LE PAYSAN,
PROVERBE DRAMATIQUE,
PAR CARMONTELLE.

PERSONNAGES.

M^{me} DUBREUIL,
CONSTANCE, sœur } femmes de chambre.
de M^{me} Dubreuil, }
DUBREUIL, mari de madame Dubreuil, va-
let de chambre.
GUILLAUME, paysan, ami de Dubreuil.
LA BROCHE, garçon de cuisine.
PLUSIEURS LAQUAIS.

La scène est dans la chambre de madame Dubreuil.

LE
VALET DE CHAMBRE
ET LE PAYSAN,
PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBREUIL, GUILLAUME.

DUBREUIL.

Ah! te voilà enfin, mon ami Guillaume; embrassons-nous.

GUILLAUME.

De tout mon cœur.

DUBREUIL.

Dis-moi donc pourquoi tu as tant tardé à venir me voir?

GUILLAUME.

Que veux-tu, mon ami? je travaille toute la semaine; les dimanches je m'occupe de mon amour; ainsi il ne me reste pas un jour de libre.

DUBREUIL.

Mon ami, si je t'ai engagé à venir à Pa-

210 LE VALET DE CHAMERE ET LE PAYSAN.

ris, c'est pour te donner une preuve signalée de mon amitié.

GUILLAUME.

Je n'en ai jamais douté.

DUBREUIL.

Je veux te faire jouir d'un bonheur égal au mien.

GUILLAUME.

Ma foi ! mon cher Dubreuil, je suis assez content de ma situation.

DUBREUIL.

Et comment peux-tu l'être ?

GUILLAUME.

Quand on vit libre et de son travail, que peut-on désirer de mieux ?

DUBREUIL.

Premièrement, de n'être pas écrasé tout le jour d'un travail pénible.

GUILLAUME.

Pénible, si tu le veux. D'ailleurs, j'en ai l'habitude ; il me procure de la santé et un bon sommeil ; tout cela fait que le lendemain je retourne à mon ouvrage avec plaisir.

DUBREUIL.

Eh bien ! ici, si tu le voulais, tu vivrais comme moi, sans peine, bien logé, bien

vêtu et bien nourri , presque rien à faire qu'à rire, boire, chanter et se divertir.

GUILLAUME.

Cela se peut ; mais je n'y aurais pas Babet, qui fait tout mon bonheur, et que je dois épouser après la moisson.

DUBREUIL.

Mais Babet n'est qu'une paysanne.

GUILLAUME.

Et moi donc, qu'est-ce que je suis ?

DUBREUIL.

Quand tu sauras que tu pourrais avoir une femme comme la mienne, tu oublieras bientôt ta Babet.

GUILLAUME.

Je ne crois pas cela.

DUBREUIL.

Songe donc que tu pourrais jouir facilement d'un état aussi brillant que le mien.

GUILLAUME.

Quel est donc ton état ?

DUBREUIL.

Celui de valet de chambre d'un homme très-riche ; et j'ai songé à toi pour te faire jouir d'une fortune pareille. Tu sais lire et écrire ?

212 LE VALET DE CHAMBRE ET LE PAYSAN.

GUILLAUME.

Sûrement , et très-bien ; tu sais que j'ai été six ans enfant de chœur de notre village.

DUBREUIL.

C'est à peu près tout ce qu'il faut savoir.

GUILLAUME.

Pourquoi faire ?

DUBREUIL.

Pour faire des mémoires de tout ce qu'on achète. Ces mémoires-là , on les enfle , et cela fait un excellent revenu ; ajoute de bons gages et des profits qui sont immenses.

GUILLAUME.

Et l'on est honnête homme avec tout cela ?

DUBREUIL.

Comme un autre. De plus, ma femme a une sœur charmante qu'il me serait aisé de te faire épouser.

GUILLAUME.

Et tu crois qu'elle me ferait oublier ma Babet ?

DUBREUIL.

Dès que tu la verras : c'est une grande fille fort jolie , très-bien faite , comme les demoiselles qui demeuraient à l'entrée de notre village il y a quatre ans.

GUILLAUME.

Ah! les filles de l'auberge du Chariot-d'Or?

DUBREUIL.

Point du tout, mesdemoiselles Versin.

GUILLAUME.

Ah! les filles de ce notaire de Paris.

DUBREUIL.

Oui, que tu trouvais si jolies.

GUILLAUME.

Mon ami, elle ne voudra jamais d'un paysan comme moi.

DUBREUIL.

Mais dès que je t'aurai placé, tu ne seras plus un paysan. Ai-je l'air d'un paysan, moi?

GUILLAUME.

Non sûrement. Et tu crois que je pourrai être habillé comme toi?

DUBREUIL.

Dès que tu le voudras.

GUILLAUME.

Écoute donc, cela mérite réflexion.

SCÈNE II.

M^{me} DUBREUIL, DUBREUIL, GUILLAUME.

DUBREUIL.

TIENS, voilà ma femme ; tu verras bientôt sa sœur.

GUILLAUME.

Mon ami, j'aurais embrassé ta femme, si tu étais resté un paysan comme moi.

DUBREUIL.

Bon ! bon ! elle ne doit pas te faire peur. Ma femme, voilà mon bon ami Guillaume, dont je t'ai parlé si souvent. Embrasse-le, car il n'oserait jamais sans ta permission.

M^{me} DUBREUIL.

Allons, M. Guillaume, vous êtes l'ami de mon mari, cela me suffit.

GUILLAUME.

Ah ! mon ami, que ta femme sent bon !

DUBREUIL.

Ta Babet ne sent pas comme cela ?

GUILLAUME.

Elle sent quelquefois la violette, quand je lui en ai donné un bouquet.

M^{me} DUBREUIL.

Votre maîtresse s'appelle donc Babet ?

GUILLAUME.

Oui, Madame.

M^{me} DUBREUIL.

C'est un nom bien commun.

GUILLAUME.

Point du tout ; il n'y a qu'elle dans tout le village qui porte ce nom-là.

M^{me} DUBREUIL.

A propos, Dubreuil, Monsieur te demande.

DUBREUIL.

Allons. Je reviens ; je vais dire au cuisinier de nous envoyer à dîner.

M^{me} DUBREUIL.

Je le lui ai déjà dit.

DUBREUIL.

Ah ! bien, c'est bon. Où est ta sœur ?

M^{me} DUBREUIL.

Elle est chez Madame, qui a une humeur épouvantable aujourd'hui.

DUBREUIL.

Allons, je m'en vais ; je ne serai pas longtemps.

SCÈNE III.

M^{me} DUBREUIL, GUILLAUME.

M^{me} DUBREUIL.

Eh bien ! M. Guillaume, comment trouvez-vous Paris ?

GUILLAUME.

Tenez, Madame, appelez-moi Guillaume tout court, j'y suis accoutumé, et je l'aime mieux.

M^{me} DUBREUIL.

Ce n'est pas l'usage à Paris ; d'ailleurs, en y restant, il faudra que vous preniez un autre nom. N'avez-vous que celui-là ?

GUILLAUME.

Je m'appelle Guillaume Rabot.

M^{me} DUBREUIL.

Rabot ?

GUILLAUME.

Oui, c'est le nom de mon père.

M^{me} DUBREUIL.

Eh bien ! nous arrangerons tout cela. Ah ! voilà qu'on va nous faire dîner.

SCÈNE IV.

M^{me} DUBREUIL, GUILLAUME, LABROCHE, SA SUITE.

GUILLAUME.

Ah ! je vais aider à mettre la nappe.

M^{me} DUBREUIL.

Laissez donc ; c'est l'affaire du garçon de cuisine.

GUILLAUME.

Il est donc ici pour vous servir ?

M^{me} DUBREUIL.

Sans doute. Labroche, tu nous apporteras le pâté.

LABROCHE.

Oui, Madame, vous allez l'avoir.

GUILLAUME.

Ah ! vous aurez un pâté pour votre diner ?

M^{me} DUBREUIL.

Sûrement. Il y aura bien autre chose.

GUILLAUME.

Moi, cela me suffirait.

M^{me} DUBREUIL.

Tenez, voyez ce qu'on nous apporte.

118 LE VALET DE CHAMBRE ET LE PAYSAN.

GUILLAUME.

Comment! mais c'est pis qu'à la noce de ma cousine Marie-Jeanne, où nous avions trois gigots et un dindon.

M^{me} DUBREUIL.

Cela faisait une chère bien délicate!

GUILLAUME.

Est-ce que c'est un jour de fête aujourd'hui à Paris?

M^{me} DUBREUIL.

Non, M. Rabot.

GUILLAUME.

Quoi! tous les jours il faut que vous mangiez tout cela?

M^{me} DUBREUIL.

Mais sûrement.

GUILLAUME.

Et sans qu'il vous en coûte rien?

M^{me} DUBREUIL.

Ce sont les maîtres qui paient tout; ils sont obligés de nous nourrir.

GUILLAUME.

Diantre!

M^{me} DUBREUIL.

Voyez si mon mari reviendra! Quand son maître le tient une fois, il ne finit pas.

SCÈNE V.

219

GUILLAUME.

Quoi ! il l'empêche de diner ?

M^{me} DUBREUIL.

Quelquefois.

GUILLAUME.

Ah ! le voilà.

SCÈNE V.

M^{me} DUBREUIL, DUBREUIL, GUILLAUME.

M^{me} DUBREUIL.

En bien ! Dubreuil, est-ce que ma sœur ne vient pas ?

DUBREUIL.

Je n'en sais rien. Mettons-nous toujours à table. Mets-toi à côté de ma femme ; Guillaume.

GUILLAUME.

Je ne demande pas mieux.

DUBREUIL.

Tu n'es pas accoutumé à dîner si tard ?

GUILLAUME.

Non, vraiment ; aussi j'ai bien faim.

M^{me} DUBREUIL.

Ah ! voilà ma sœur !

SCÈNE VI.

M^{me} DUBREUIL, CONSTANCE,
DUBREUIL, GUILLAUME.

DUBREUIL.

ALLONS, Constance, venez donc. Tenez,
mettez-vous à côté de moi.

CONSTANCE.

Dame ! Je n'ai pas pu quitter plus tôt. Ma
sœur, Madame demande son rouge pâle ;
elle dit que c'est vous qui l'avez.

M^{me} DUBREUIL.

Oh bien ! qu'elle attende.

CONSTANCE.

Elle est de bien mauvaise humeur aujourd'hui : elle m'a bien grondée.

M^{me} DUBREUIL.

C'est à cause de cela que je n'irai pas.

DUBREUIL.

Oui, oui ; mangeons toujours. Ma sœur,
voilà mon bon ami Guillaume.

CONSTANCE.

Ah ! c'est Monsieur ?

GUILLAUME.

Oui, Mademoiselle, c'est moi-même.

DUBREUIL.

Regardez-le bien ; c'est un gaillard de bonne santé, et qui fera un bel et bon mari.

CONSTANCE.

Ah ! Monsieur va se marier dans son village ?

DUBREUIL.

Non pas vraiment, c'est à Paris. Devinez à qui ?

CONSTANCE.

Je ne connais pas de paysanne ici.

DUBREUIL.

Mais demain il ne sera plus un paysan ; je le ferai recevoir valet-de-chambre de l'oncle de mon maître.

CONSTANCE.

Et vous croyez qu'il sera assez dégourdi pour cela ?

GUILLAUME.

Écoute donc, Dubreuil, est-ce qu'il faut être dégourdi pour être valet de chambre ?

DUBREUIL.

Bon ! c'est que ma sœur plaisante.

SCÈNE VII.

M^{me} DUBREUIL, CONSTANCE, GUIL-
LAUME, DUBREUIL, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MADAME demande madame Dubreuil tout
de suite, tout de suite.

M^{me} DUBREUIL.

J'y vais.

DUBREUIL.

Vu donc, ma femme, et ne t'expose pas à
te faire gronder.

M^{me} DUBREUIL.

Un moment.

GUILLAUME.

Comment! on gronde une dame comme
Madame?

DUBREUIL.

Quelquefois, mon ami.

GUILLAUME.

Et on ne la laisse pas dîner en repos?

DUBREUIL.

Oh! que si. Mais il y a des jours comme

SCÈNE VIII.

223

rela, et à la longue on s'y accoutume. Al-
lons, va-t-en donc.

M^{me} DUBREUIL.

Je ne serai pas long-tems.

SCÈNE VIII.

CONSTANCE, DUBREUIL, GUILLAUME,
UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur Dubreuil, Monsieur demande
ses cure-dents.

DUBREUIL.

Le diable l'emporte !

GUILLAUME.

Eh bien ! tu t'en vas aussi ?

DUBREUIL.

Il le faut bien.

SCÈNE IX.

CONSTANCE, GUILLAUME.

GUILLAUME.
DITES-MOI donc, Mademoiselle, cela arrive-t-il souvent qu'on vous envoie chercher comme cela l'un après l'autre ?

CONSTANCE.
Hélas ! que trop.

GUILLAUME.
A quoi sert-il donc d'être une belle demoiselle comme vous ?

CONSTANCE.
Ah ! Monsieur, à être souvent bien malheureuse.

GUILLAUME.
Les filles de notre village ne sont pas tourmentées comme cela.

CONSTANCE.
Je le crois.

GUILLAUME.
Et si vous étiez mariée, cela ne serait-il pas différent ?

CONSTANCE.
Vous voyez bien que non, puisqu'on a envoyé chercher ma sœur.

GUILLAUME.

Quoi ! votre mari ne pourrait pas l'empêcher ?

CONSTANCE.

Pas plus que la femme ne peut retenir son mari.

GUILLAUME.

Mais cela est fort incommode.

CONSTANCE.

Ah ! voilà mon beau-frère.

SCÈNE X.

CONSTANCE, GUILLAUME, DUBREUIL.

GUILLAUME.

En bien ! as-tu donné ton cure-dent à ton maître ?

DUBREUIL.

Les siens étaient sur sa cheminée. Il voulait me faire couper les feuillets d'un livre.

GUILLAUME.

C'était donc un vieux livre qu'il ne voulait plus lire.

DUBREUIL.

Au contraire, c'est un livre nouveau ; mais je lui ai dit que je n'avais pas diné.

LE VALET DE CHAMBRE ET LE PAYSAN.

CURTIS.

Et il a été de Paris ?

DUBREUIL.

Serment.

SCÈNE XI.

M^{lle} DUBREUIL, CONSTANCE, GUILLAUME, DUBREUIL.

M^{lle} DUBREUIL.

CONSTANCE, Madame veut mettre son chapeau neuf; allez-y tout de suite, et rappelez-moi une de ses boucles de cheveux, qui est tombée en prenant sa leçon de danse.

GUILLAUME.

Comment! elle apprend encore à danser?

M^{lle} DUBREUIL.

Pourquoi pas, M. Rabot?

GUILLAUME.

C'est qu'il n'y a que les filles qui apprennent dans notre village.

M^{lle} DUBREUIL.

Mais Paris n'est pas un village.

GUILLAUME.

Je le sais bien.

DUBREUIL.

Allons, allons, buvons un coup, Guillaume.

GUILLAUME.

Ouf, car j'ai de la peine à avaler tout cela.

DUBREUIL.

Le drôle de corps ! Va, va, tu y seras bientôt fait.

SCÈNE XIII.

M^{me} DUBREUIL, DUBREUIL, GUILLAUME, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MADAME Dubreuil, Madame demande ses soies pour broder.

M^{me} DUBREUIL.

Je vais les lui donner.

GUILLAUME.

Comment ! une grande Dame comme cela travaille ?

M^{me} DUBREUIL.

C'est pour son plaisir.

GUILLAUME.

Et combien gagne-t-elle par jour ?

228 LE VALET DE CHAMBRE ET LE PAYSAN.

M^{me} DUBREUIL.

Rien. Au contraire, cela lui coûte beaucoup d'argent.

DUBREUIL.

Eh bien ! je ne comprends pas encore celui-là.

SCENE XIII.

DUBREUIL, GUILLAUME, LABROCHE.

LABROCHE.

M. DUBREUIL, Chambéry dit que Monsieur demande son frac bleu et son gilet neuf.

DUBREUIL.

Que diable ! il avait dit qu'il ne sortirait pas sitôt.

GUILLAUME.

Tu n'as donc jamais le tems de dîner ?

DUBREUIL.

Oh ! que si. Je reviens à l'instant. Après cela il me laissera peut-être en repos.

GUILLAUME.

Et y es-tu quelquefois ?

DUBREUIL.

Ouf, dès qu'il est sorti... quand il ne me donne pas de commissions.

SCÈNE XIV.

229

GUILLAUME.

Cela est-il bon des commissions ?

DUBREUIL.

Cela donne la peine de courir, et quelque-fois inutilement.

GUILLAUME.

Moi, je ne cours jamais que pour mon plaisir.

DUBREUIL.

Tu es bien heureux !

GUILLAUME.

Je le crois.

DUBREUIL.

Ma femme et sa sœur vont sûrement revenir ; je ne serai pas long-tems.

SCÈNE XIV.

GUILLAUME, LABROCHE.

GUILLAUME.

Mon ami, comment vous appelez-vous ?

LABROCHE.

Labroche, Monsieur, pour vous servir.

GUILLAUME.

Vous êtes bien honnête. Et avez-vous dîné ?

230 LE VALET DE CHAMBRE ET LE PAYSAN.

LABROCHE.

Non, Monsieur. Oh! nous, nous ne dinons que les derniers.

GUILLAUME.

Vous dînez donc bien tard?

LABROCHE.

Sûrement; mais cela ne nous fait rien.

GUILLAUME.

Vous n'êtes donc pas interrompus?

LABROCHE.

Non, Monsieur; et puis nous mangeons toute la journée.

GUILLAUME.

En ce cas-là vous êtes plus heureux que les autres.

LABROCHE.

Nous ne sommes bien, sans les coups de torchon et les coups de pied au cul qu'on nous donne souvent.

GUILLAUME.

Et qui vous les donne?

LABROCHE.

C'est M. le Chef.

GUILLAUME.

Qu'est-ce que c'est que M. le Chef?

LABROCHE.

C'est le premier cuisinier.

GUILLAUME.

Il est donc votre maître ?

LABROCHE.

Oui, Monsieur ; et je suis toujours le premier levé et le dernier couché.

GUILLAUME.

Mais ce n'est pas-là un trop bon métier.

LABROCHE.

Pas à présent ; mais par la suite on devient chef à son tour , et alors on rend les coups de torchon et les coups de pied au cul à d'autres , qui ont le même emploi que j'ai à présent.

GUILLAUME.

Oui ; mais il faut attendre long-tems pour cela.

LABROCHE.

Sûrement.

SCÈNE XV.

DUBREUIL, GUILLAUME.

DUBREUIL.

ENFIN, me voilà libre ; il est sorti. Allons, mon ami , buvons. Comment trouves-tu ce vin-là ?

232 LE VALET DE CHAMBRE ET LE PAYSAN.

GUILLAUME.

Pas si bon que le vin de cabaret de notre village.

DUBREUIL.

Tu te moques de moi ?

GUILLAUME.

Non, par ma foi, et je vais retourner tout à l'heure chez nous.

DUBREUIL.

Es-tu fou ?

GUILLAUME.

Je ne le crois pas.

DUBREUIL.

Mais songe donc à tout l'avantage que tu auras en restant ici.

GUILLAUME.

Cela est tout vu.

DUBREUIL.

Comment donc ?

GUILLAUME.

Si je mange un morceau de pain et de fromage chez nous, je les mange tranquillement et à des heures où personne n'a le droit de m'en empêcher.

DUBREUIL.

Mais, mon ami, songe donc...

GUILLAUME.

Tout est songé, arrangé et résolu.

DUBREUIL.

Quoi ! tous les avantages que je te promets...

GUILLAUME.

Ne valent pas ma liberté, que je perdrais.

DUBREUIL.

Que veux-tu dire ?

GUILLAUME.

Ta belle-sœur n'a vu en moi qu'un paysan, et ta femme a méprisé Rabot. Je veux vivre avec des gens qui m'aiment, et n'avoir point de maîtres. Adieu, mon ami, je te remercie de ta fortune, et je repars dans le moment.

DUBREUIL.

Mais attends donc.

GUILLAUME.

Non, non. Allons, embrasse-moi ; car je suis bien sûr que nous ne nous reverrons plus. Adieu, adieu, mon ami.

FIN DU VALET DE CHAMBRE ET DU PAYSAN.



THE
FEDERAL BUREAU OF INVESTIGATION
UNITED STATES DEPARTMENT OF JUSTICE
WASHINGTON, D. C. 20535

MEMORANDUM FOR THE DIRECTOR, FBI

RE: [Illegible]

DATE: [Illegible]

APPROVED AND FORWARDED:

[Illegible Signature]

LES
AMANS CHIENS,
PROVERBE DRAMATIQUE,
PAR CARMONTELLE.

PERSONNAGES.

M. DE SOURDAN.

M^{lle} DE SOURDAN, fille de M. de Sourdau.

M^{me} DE SAINT-OUEN.

M. DE SAINT-OUEN, fils de madame de Saint-Ouen.

M. DESAIRS.

AGATHE, femme de chambre de mademoiselle de Sourdau.

La scène est devant la maison de M. de Sourdau, sur le
Boulevard.

LES
AMANS CHIENS,
PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DESAIRS, AGATHE.

AGATHE.

MONSIEUR Desairs, où allez-vous donc ?

M. DESAIRS.

Ah ! bonjour, Agathe, je ne vous voyais pas.

AGATHE.

Lorsque je vous attends, vous passez tout de suite.

M. DESAIRS.

C'est que je cherche des dames qui m'ont dit qu'elles se promèneraient ce soir sur le Boulevard.

AGATHE.

En vérité, vous ne méritez guère d'être aimé comme vous l'êtes de mademoiselle de Sourdan !

M. DESAIRS.

Pourquoi donc cela ?

AGATHE.

C'est que vous êtes occupé de plaire à mille autres,

M. DESAIRS.

En vérité, c'est sans y penser.

AGATHE.

C'est ce que je dis : c'est par habitude. Vous avez la bonté de vous laisser aimer.

M. DESAIRS.

Mais, puis-je rebouter durement les femmes qui me trouvent charmant ?

AGATHE.

Monsieur, quand on est aimé d'une personne aimable comme ma maîtresse, on ne doit pas s'occuper d'autre chose.

M. DESAIRS.

Mais je n'aime que mademoiselle de Sourdan : elle le sait bien.

AGATHE.

Surement, elle ne le croit que trop ; mais au lieu de faire tout ce qui pourrait favoriser votre amour, vous vous avisez de plaisanter son père : y a-t-il rien de si mal imaginé !

M. DESAIRS.

Pourquoi est-il vieux et ridicule ?

AGATHE.

Cela fait que vous ne pouvez avoir d'accès

chez lui, et que vous ne pouvez espérer d'épouser mademoiselle de Sourdan.

M. DESAIRS.

Pourquoi donc? Elle m'a dit que dans peu elle l'y ferait consentir. Ainsi, je compte là-dessus.

AGATHE.

Sans vous en inquiéter davantage : et vous l'avez confié à tout le monde.

M. DESAIRS.

Oui, parce que personne ne se mettra sur les rangs, quand on saura notre projet.

AGATHE.

Cette conduite est fort adroite.

M. DESAIRS.

Voilà ce que je pense.

AGATHE.

Cependant, ce soir, Mademoiselle est fort triste. Elle n'a pas la même confiance que vous.

M. DESAIRS.

Voilà ce que je lui reproche toutes les fois que je puis lui parler.

AGATHE.

Et vous ne me demandez pas sérieusement ce qui peut l'inquiéter?

M. DESAIRS.

Elle me le dira.

AGATHE.

En vérité, vous ne méritez pas votre bonheur; et si je faisais bien, je ne vous remettrais pas la lettre que j'ai à vous donner de sa part.

M. DESAIRS.

Allons donc! cela serait joli de faire aussi mal ses commissions. Voyons cette lettre.

AGATHE, donnant la lettre.

La voici.

M. DESAIRS, lisant.

Ah! ah! elle veut me parler ici ce soir! Diable! cela me dérange; mais... Allons, il faut bien faire ce qu'elle veut. Je vais lui écrire un mot pour la tranquilliser. Je reviens dans l'instant, pour vous remettre ma réponse. Je vous retrouverai ici.

(Il s'en va.)

SCÈNE II.

M. DE SAINT-OUEN, AGATHE.

M. DE SAINT-OUEN.

MADemoiselle Agathe, un moment, je vous prie.

AGATHE.

Quoi ! c'est vous, M. de Saint-Ouen ? Depuis quand êtes-vous à Paris ?

M. DE SAINT-OUEN.

D'aujourd'hui. Comment se porte mademoiselle de Sourdan ?

AGATHE.

Très-bien, Monsieur.

M. DE SAINT-OUEN.

Et toujours aussi belle ?

AGATHE.

Beaucoup plus que lorsque vous êtes parti.

M. DE SAINT-OUEN.

Que je suis malheureux !

AGATHE.

Pourquoi donc ?

M. DE SAINT-OUEN.

C'est le désespoir où j'étais de ne pouvoir me flatter de toucher son cœur qui m'avait fait éloigner de Paris ; mais l'absence, loin de diminuer mon amour, n'a fait que l'augmenter.

AGATHE.

Elle l'ignorait donc ?

M. DE SAINT-OUEN.

Je l'ai assurée plusieurs fois que je ne ces-

scrais jamais de l'adorer, mais vainement ; je l'ai toujours trouvée insensible à tant d'amour.

AGATHE.

C'est que le moment n'était pas venu, sans doute.

M. DE SAINT-OUEN.

Comment, le moment ?

AGATHE.

Eh ! oui ; celui où elle aimerait.

M. DE SAINT-OUEN.

Que dites-vous ? Quelqu'un serait-il assez heureux ?...

AGATHE.

Sûrement : mais je suis bien fâchée que ce ne soit pas vous. Êtes-vous à Paris pour longtemps ?

M. DE SAINT-OUEN.

Je ne sais. Ma mère m'a fait revenir pour une affaire très-importante, à ce qu'elle me mandait ; et quand je suis arrivé, elle m'a dit qu'elle voulait me marier, qu'elle avait donné sa parole, et qu'on n'attendait que moi pour conclure. Je n'ai seulement pas voulu savoir qui elle voulait me faire épouser, et sa tendresse pour moi l'a fait consentir à retirer sa parole.

AGATHE.

Puisqu'elle est si raisonnable, rien ne doit vous engager à partir. Demeurez.

M. DE SAINT-OUEN.

Pourquoi ?

AGATHE.

Je voudrais que la comparaison que pourra faire mademoiselle de Sourdau de vous avec votre rival pût le banir de son cœur.

M. DE SAINT-OUEN.

Et quel est ce rival ?

AGATHE.

Je ne puis vous le nommer ; mais vous le saurez facilement , car il est fort indiscret.

M. DE SAINT-OUEN.

Et vous me promettez de parler en ma faveur ?

AGATHE.

Laissez-moi faire ; je désire trop de réussir, pour n'y pas faire tous mes efforts.

M. DE SAINT-OUEN.

Que d'obligations je vous aurai !

AGATHE.

Cherchez , de votre côté, les occasions de voir Mademoiselle, et de lui parler : je la disposerai à vous entendre. On vient ; je crois que c'est elle. Éloignez-vous.

M. DE SAINT-OUEN.

Allons. Puisse l'espoir que vous me donnez n'être point trahi !

SCÈNE III.

M^le DE SOURDAN, AGATHE.

M^le DE SOURDAN.

En bien ! Agathe, as-tu donné ma lettre à M. Desairs ?

AGATHE.

Oui, Mademoiselle.

M^le DE SOURDAN.

Fera-t-il ce que je lui demande ?

AGATHE.

Mais, je crois que oui.

M^le DE SOURDAN.

Comment ! tu crois ?..

AGATHE.

Que voulez-vous que je vous dise ?

M^le DE SOURDAN.

Est-ce qu'il n'a pas été fort aise ?

AGATHE.

Il a dit que cela le contrariait beaucoup ; à la fin il s'est décidé, et il est allé vous écrire. Il va me rapporter sa réponse.

M^le DE SOURDAN.

L'ingrat ! Quand je ne suis occupée que de

lui , que je veux lui parler pour concerter ensemble les moyens de faire consentir mon père à notre mariage ! Il m'aimerait si peu !

AGATHE.

C'est qu'il a beaucoup d'affaires. Il dit que toutes les femmes l'aiment. Oh ! c'est un homme d'un grand mérite ! Il a la bonté de se laisser aimer par vous ; il semble que vous devez lui avoir beaucoup d'obligation de la préférence qu'il veut bien vous donner.

M^{lle} DE SOURDAN.

Je connais l'excès de son amour-propre ; c'est son seul défaut, et j'espère que le mariage l'en corrigera.

AGATHE.

Ma foi ! Mademoiselle , je ne crois pas que le mariage corrige les hommes ; ils croient n'avoir plus besoin de plaire, et les soins qu'ils avaient étant amans diminuent promptement lorsqu'ils sont mariés.

M^{lle} DE SOURDAN.

Je me le suis dit mille fois ; mais mon amour est plus fort que toutes mes réflexions.

AGATHE.

En ce cas - là vous êtes bien faible ! Mais vous ne pouvez disconvenir que l'ingratitude rend bien malheureux.

M^{lle} DE SOURDAN.

Hélas ! que trop !

AGATHE.

Si vous êtes malheureuse, vous faites souffrir à votre tour un homme qui vous aime beaucoup.

M^{lle} DE SOURDAN.

Et qui te l'a dit ?

AGATHE.

Lui-même, car il est ici. Désespéré de ne pouvoir vous toucher, il s'était éloigné de Paris ; mais son amour n'en est devenu que plus fort.

M^{lle} DE SOURDAN.

C'est M. de Saint-Ouen ?

AGATHE.

Il est vrai.

M^{lle} DE SOURDAN.

Lorsqu'il est parti, peut-être allais-je l'aimer ; je commençais à sentir qu'il me plaisait ; mais M. Desairs s'est emparé de mon cœur, je n'ai plus aimé que lui.

AGATHE.

Sa mère l'a fait revenir pour le marier.

M^{lle} DE SOURDAN, vivement.

M. Desairs ?

AGATHE.

Eh ! non , Mademoiselle , c'est M. de Saint-Ouen dont je vous parle.

M^{lle} DE SOURDAN.

Il va se marier ?

AGATHE.

C'est-à-dire sa mère le voulait ; mais il a obtenu qu'elle retirerait sa parole.

M^{lle} DE SOURDAN.

A la bonne heure.

AGATHE.

Oui ; mais le désespoir où il est va le faire repartir.

M^{lle} DE SOURDAN.

Tu le crois ?

AGATHE.

Il vient de me le dire. Ah ! si M. Desairs vous aimait aussi vivement , je vous trouverais bien heureuse ! Mais , quand on aime véritablement , on est tendre , discret...

M^{lle} DE SOURDAN.

Je compte aussi sur sa discrétion. Il m'offenserait sensiblement s'il n'était pas discret , et je ne le reverrais de ma vie.

AGATHE.

Il s'est pourtant vanté partout que vous l'aimiez.

M^{lle} DE SOURDAN.

Lui? Cela ne se peut pas.

AGATHE.

Il vient de me le dire; et il a ajouté que c'était pour détourner tous ceux qui voudraient vous épouser. Il compte, par ce moyen, que monsieur votre père sera forcé de consentir à votre mariage avec lui.

M^{lle} SOURDAN.

Eh bien! je ne veux plus le voir; tu peux le lui dire quand il t'apportera sa réponse.

AGATHE.

Voilà ce qui s'appelle du courage.

M^{lle} DE SOURDAN.

Attends.

AGATHE.

Oh! laissez-moi faire.

M^{lle} DE SOURDAN.

Non, je veux lui parler; mais pour la dernière fois. Ne lui dis rien.

AGATHE.

Comme vous faiblissez tout de suite.

M^{lle} DE SOURDAN.

Oh! ne crains rien; son indiscretion m'affecte trop vivement, pour que je la lui pardonne jamais. J'entends quelqu'un, retirons-nous.

SCÈNE IV.

249

AGATHE.

C'est monsieur votre père.

M^{lle} DE SOURDAN.

Je suis désespérée. Allons-nous-en.

SCÈNE IV

M. DE SOURDAN, M^{lle} DE SOURDAN.

M. DE SOURDAN.

Ma fille, où allez-vous donc ?

M^{lle} DE SOURDAN.

Je rentre, papa, à cause du serein.

M. DE SOURDAN.

Voici la nuit, le serein est tombé il y a long-tems ; cela va le mieux du monde. Asseyons-nous ici.

M^{lle} DE SOURDAN.

C'est que j'ai affaire chez moi ; je ne me porte pas bien.

M. DE SOURDAN.

Allons, voilà qui va le mieux du monde. Asseyez-vous, vous dis-je. (*Ils s'asseyent.*)
Tel que vous me voyez, je m'occupe de vos affaires, quoique je ne les aime pas ; ainsi voilà qui est bien, cela va le mieux du monde. J'ai dit : ma fille est jolie, mais

cela ne suffit pas ; je ne suis pas jeune , et je dois penser à la marier.

M^{lle} DE SOURDAN.

Je vous prie , mon papa.

M. DE SOURDAN.

Laissez-moi dire. Je n'ai pas besoin que vous me priiez de vous marier , puisque j'y pense ; voilà qui va le mieux du monde.

M^{lle} DE SOURDAN.

Mais je ne veux pas me marier.

M. DE SOURDAN.

Fort bien , je vous entends ; les filles disent toujours cela ; voilà qui va le mieux du monde.

M^{lle} DE SOURDAN.

Je veux toujours rester avec vous ; ou bien , si vous me forcez à me marier , je me ferai religieuse.

M. DE SOURDAN.

Eh bien ! voilà qui va le mieux du monde. J'avais un parti excellent , un jeune homme fort riche ; mais il est mort. Voilà qui va le mieux du monde.

M^{lle} DE SOURDAN.

En ce cas-là , j'en suis bien aise , parce que je suis persuadé que les hommes , même ceux qu'on aime le plus , sont de très-mauvais maris.

M. DE SOURDAN.

Cela peut arriver quelquefois; ainsi voilà qui va le mieux du monde. Il n'est pas nécessaire d'aimer celui qu'on épouse avant le mariage, tu as raison; aussi celui que je veux te donner, à peine le connais-tu.

M^{lle} DE SOURDAN.

Et je ne veux pas le connaître, jamais, jamais.

M. DE SOURDAN.

Allons, voilà qui va le mieux du monde. Quand on se connaît trop, on se trouve mille défauts; tu penses à merveille; mais il faut au moins que tu saches son nom.

M^{lle} DE SOURDAN.

Cela est inutile.

M. DE SOURDAN.

Voilà qui va le mieux du monde. J'en ferai tout ce que tu voudras, et ce mariage-là sera fait d'ici à huit jours.

M^{lle} DE SOURDAN.

Il ne sera jamais fait: je vous l'ai déjà dit, je ne veux pas me marier, et je ne changerai point de sentiment.

(Elle s'en va.)

M. DE SOURDAN.

Allons, voilà qui va le mieux du monde.

Je suis très-embarrassé. Comment ferai-je avec madame de Saint-Ouen ? La voici justement.

SCÈNE V.

M^{me} DE SAINT-OUEN, M. DE SOURDAN.

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Ah ! M. de Sourdan, c'est vous que je cherchais ; je suis au désespoir.

M. DE SOURDAN.

Eh bien ! voilà qui va le mieux du monde. Je suis aussi très-fâché.

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Avez-vous parlé à votre fille ?

M. DE SOURDAN.

Oui, vraiment ; tout va le mieux du monde.

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Elle a accepté le mariage ?

M. DE SOURDAN.

Non ; elle dit qu'elle veut toujours rester fille ; cela va le mieux du monde ; je crois que j'en mourrai de chagrin.

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Mon fils pense de même, et je viens vous redemander ma parole.

M. DE SOURDAN.

Il faut bien vous la rendre, quelque peine que cela me fasse; voilà qui va le mieux du monde. Comment ferons-nous donc pour les marier ensemble?

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Je ne crois pas que cela se puisse. J' imagine que mon fils a une passion dans le cœur qui nous en empêche.

M. DE SOURDAN.

Eh bien! je pense que ma fille est de même; voilà qui va le mieux du monde. Tous nos projets sont dérangés, et je ne m'en consolerais jamais.

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Vous êtes bien honnête. Je crois voir mon fils; je vais le tranquilliser, à mon grand regret.

M. DE SOURDAN.

Voilà qui va le mieux du monde. Je vous donne le bonjour.

SCÈNE VI.

M^{me} DE SAINT-OUEN, M. DE SAINT-OUEN.

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Soyez content, mon fils, je viens de vous dégager.

M. DE SAINT-OUEN.

Dans l'instant ?

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Dans l'instant même.

M. DE SAINT-OUEN.

Je frissonne ! Mais vous étiez, il me semble, avec M. de Sourdan ?

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Oui. Il vient de me rendre sa parole.

M. DE SAINT-OUEN.

Quoi ! c'était sa fille que vous vouliez me faire épouser ?

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Sûrement. Qu'avez-vous donc ?

M. DE SAINT-OUEN.

Oh ! Ciel ! qu'ai-je fait ?

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Comment ! l'aimeriez-vous ?

SCÈNE VI.

355

M. DE SAINT-OUEN.

Il y a deux ans que je ne respire que pour elle.

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Pourquoi donc ne me l'avez-vous pas dit, ou plutôt pourquoi n'avez-vous pas voulu savoir le nom de celle à qui je vous destinais ?

M. DE SAINT-OUEN.

Parce que je n'osais me flatter... Mais dites-moi, je vous prie, croyez-vous qu'elle eût consenti à m'épouser ?

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Son père m'a assuré qu'elle ne voulait pas se marier.

M. DE SAINT-OUEN.

Cependant je sais qu'elle aime quelqu'un.

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Si vous voulez, je reparlerai à son père ?

M. DE SAINT-OUEN.

Ah ! son cœur est prévenu pour un autre ; elle ne consentira jamais...

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Mais quel est cet amant que vous croyez qu'elle vous préfère ?

M. DE SAINT-OUEN.

Agathe n'a jamais voulu me le nommer.

Elle m'a bien promis de parler en ma faveur à sa maîtresse ; mais je n'ose rien espérer.

M^{me} DE SAINT-OUEN.

J'entends quelqu'un. Retirez-vous ; je vais savoir si je puis parler à M. Sourdan ; nous prendrons ensemble des mesures qui pourront peut-être réussir.

M. DE SAINT-OUEN.

Je serais bien sûr d'être heureux si mon bonheur pouvait ne dépendre que de vous.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

M^{me} DE SAINT-OUEN, AGATHE.

AGATHE, parlant à elle-même.

CELA vaut bien la peine de s'impatienter !
Eh bien ! il n'est pas là, M. Desairs.

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Je crois que c'est Agathe ?

AGATHE.

Oui, Madame. Comme on ne voit plus guère clair, je ne vous avais pas reconnue.

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Je voudrais bien parler à M. de Sourdan.

AGATHE.

Cela ne se peut pas pour aujourd'hui.

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Pourquoi donc ?

AGATHE.

C'est qu'il est déshabillé et prêt à se coucher, et qu'il vous priera sûrement d'attendre jusqu'à demain.

M^{me} DE SAINT-OUEN.

J'en suis très-fâchée : j'ai quelque chose de fort intéressant à lui dire. Mon fils avait refusé d'épouser mademoiselle de Sourdan...

AGATHE.

Quoi ! c'était à elle que vous vouliez le marier ?

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Oui, vraiment, et M. de Sourdan m'avait donné sa parole.

AGATHE.

Cela n'aurait pas fait grand'chose ; mais vous ferez bien de lui parler.

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Vous le croyez ?

AGATHE.

J'ai des idées...

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Mais c'est qu'on m'a dit que votre maîtresse aimait quelqu'un.

AGATHE.

Sûrement , et qui ne vaut pas monsieur
votre fils.

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Sur quoi donc espérez-vous ?

AGATHE.

Demain je serai plus certaine de mes con-
jectures.

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Vous ne voulez pas m'en dire davantage ,
Agathe, pour tranquilliser mon fils ?

AGATHE.

Je ne le peux pas. Il passe tant de choses
par la tête d'une jeune fille qui a de l'amour,
qu'on ne peut compter sur rien ; il ne faut
qu'un moment pour détruire tous ses projets,
ou pour les fortifier.

SCÈNE VIII.

M^{me} DE SAINT-OUEN , M. DESAIRS ,
AGATHE.

M. DESAIRS, bas.

Si je ne me trompe , c'est la voix d'A-
gathe.

AGATHE.

J'entends , je crois , quelqu'un. Laissez-
moi voir.



SCÈNE VIII.

M. DESAIRS, à Agathe.

Ah ! c'est vous que je cherchais. Tenez, voilà ma lettre.

AGATHE.

Vous avez été bien long-tems à l'écrire.

M. DESAIRS.

Ah ! dame ! c'est qu'avant j'ai été voir la pantomime d'Audinot, qui a fini bien tard. J'avais donné parole à ces Dames de tantôt.

AGATHE.

Mais si Mademoiselle sçavoit cela ?

M. DESAIRS.

Oh ! elle m'aime trop pour être fâchée contre moi.

AGATHE.

Vous le croyez ?

M. DESAIRS.

Sans doute. D'ailleurs, où trouverait-elle un amant comme moi ? Je crois, sans vanité...

AGATHE.

Vous n'en avez pas, vous ?

M. DESAIRS.

Du tout. Ah ! ça, je vais me promener par ici, en attendant que je puisse lui parler.

AGATHE.

Allez, allez.

SCÈNE IX.

M^{me} DE SAINT-OUEN, AGATHE.M^{me} DE SAINT-OUEN.

A qui donc parliez-vous là ?

AGATHE.

Vous le saurez demain.

M^{me} DE SAINT-OUEN.Me promettez-vous aussi de me dire si mon
fils pourra espérer ?

AGATHE.

Oui, Madame ; qu'il compte sur moi , je
ferai de mon mieux.

SCÈNE X.

M^{lle} DE SOURDAN, dans la maison, M^{me} DE
SAINT-OUEN, AGATHE.M^{lle} DE SOURDAN, appelant.

AGATHE!

AGATHE.

Voilà ma maîtresse qui m'appelle.

M^{me} DE SAINT-OUEN.Ne la faites pas attendre. Je vais calmer
un peu mon fils, en lui disant ce que vous
me promettez.

(Elle s'en va par la gauche.)

SCÈNE XI.

M. DE SAINT-OUEN , arrivant par la droite.

Je crois avoir entendu la voix de mademoiselle de Sourdan. Si c'était elle ! si je pouvais lui parler un moment !... Ah ! je serais trop heureux, après l'avoir assurée de mon amour, de pouvoir expirer à ses pieds. (*Il écoute.*) Je n'entends rien ; mais je suis près du lieu qu'elle habite, c'est tout ce que je venais chercher ici. Éloigné de Paris, mes pensées erraient sans cesse autour de cette maison ! Quel plaisir je goûtais à me rappeler tous les lieux où je l'avais vue ! Je les parcours à présent, mais sans elle, sans l'espoir de la posséder ; mon amour ne s'accroît que pour augmenter mon tourment !

SCÈNE XII.

M. DESAIRS, M. DE SAINT-OUEN.

M. DESAIRS.

Il n'y a personne sur le rempart, cela est ennuyeux ; mais je crois que voici bientôt l'heure.

M. DE SAINT-OUEN.

Qu'est-ce que j'entends ?

262 LES AMANS CHIENS.

M. DESAIRS.

Je crois que c'est Saint-Ouen ?

M. DE SAINT-OUEN.

Oui , c'est moi-même ; que fais-tu ici ?

M. DESAIRS.

Je me promène ; et toi aussi, sans doute ?
Bonsoir.

M. DE SAINT-OUEN.

Tu t'en vas donc ?

M. DESAIRS.

Non, je reste là.

M. DE SAINT-OUEN.

Comment, tout seul ?

M. DESAIRS.

Tout seul à présent ; mais dans un moment
avec quelqu'un.

M. DE SAINT-OUEN , à part.

Que dit-il ? serait-il possible ?..

M. DESAIRS.

Allons, va-t'en !

M. DE SAINT-OUEN.

Un moment.

M. DESAIRS.

Je n'en ai pas à perdre.

M. DE SAINT-OUEN.

Je voudrais te demander...

M. DESAIRS.

Quoi ?

M. DE SAINT-OUEN.

Si ce n'est pas là la maison de M. de Sourdan ?

M. DESAIRS.

Oui, c'est elle.

M. DE SAINT-OUEN.

Tu connais mademoiselle de Sourdan ?

M. DESAIRS.

Beaucoup.

M. DE SAINT-OUEN.

On dit qu'elle va se marier ?

M. DESAIRS.

Il est vrai.

M. DE SAINT-OUEN.

Que celui qui l'épousera sera heureux !

M. DESAIRS.

Tu la trouves donc jolie ?

M. DE SAINT-OUEN.

Je ne connais rien qui puisse l'égalér.

M. DESAIRS.

En vérité ! je pense comme toi.

M. DE SAINT-OUEN.

Elle doit avoir l'ame la plus sensible l...

M. DESAIRS.

Mais , pas mal.

M. DE SAINT-OURN.

Qui te l'a dit ?

M. DESAIRS.

Celui qu'elle doit épouser.

M. DE SAINT-OURN.

Tu le connais donc ?

M. DESAIRS.

Allons , tu fais semblant de l'ignorer ; va
une belle finesse ! tu veux me faire faire
indiscrétion.

M. DE SAINT-OURN.

Tu n'en es pas capable.

M. DESAIRS.

Aussi je ne te l'ai pas dit ; mais à présent
que tu le sais, va-t'en.

M. DE SAINT-OURN.

Pourquoi ?

M. DESAIRS.

C'est que j'ai un rendez-vous avec elle.

M. DE SAINT-OURN.

Cela ne se peut pas

M. DESAIRS.

Quand je te prie de t'en aller, ce n'est
pas pour le plaisir de rester seul apparemment.

M. DE SAINT-OURN.

Et tu crois qu'elle va venir ?

M. DESAIRS.

Quand je lui aurai fait un signal.

M. DE SAINT-OUEN.

Tu lui parles donc ici souvent ?

M. DESAIRS.

Non , voilà la première fois ; mais elle a quelque chose de très-important à me dire , à ce qu'elle m'a mandé.

M. DE SAINT-OUEN.

De très-important !

M. DESAIRS.

Oui : et comme j'ai un talent... Tu ne me connais pas ce talent-là ?

M. DE SAINT-OUEN.

Non : quel est-il ?

M. DESAIRS.

Celui de contrefaire le petit chien qui aboie , à s'y tromper.

M. DE SAINT-OUEN.

C'est donc là ton signal ?

M. DESAIRS.

Oui : allons , va-t'en , voici l'heure.

M. DE SAINT-OUEN.

Je te laisse. (*A part.*) Il me vient une idée.

(Il s'approche de la maison.)

M. DESAIRS.

Il est parti. Je crains que mademoiselle de Sourdan ne se soit impatientée. (*Il contre fait le chien.*) Ouac, ouac, ouac, quac.

M. DE SAINT-OUEN, contrefaisant le gros chien.

Hou, hou, hou, hou.

M. DESAIRS.

Le diable emporte le chien !

M. DE SAINT-OUEN, le poursuivant.

Hou, hou, hou, hou.

M. DESAIRS.

Il me mordrait, sauvons-nous ! je reviendrai quand il n'y sera plus.

(Il s'enfuit.)

M. DE SAINT-OUEN, le poursuivant.

Hou, hou, hou, hou.

SCÈNE XIII.

M^{lle} DE SOURDAN, M. DE SAINT-OUEN, AGATHE.

M^{lle} DE SOURDAN.

AGATHE, où est-il donc ?

AGATHE.

Le voilà, Mademoiselle.

M. DE SAINT-OUEN.

Vous vous trompez ; je ne suis pas assez heureux pour être celui que vous venez chercher ici.

AGATHE, à M^{lle} de Sourdan.

C'est M. de Saint-Ouen.

M. DE SAINT-OUEN.

Oui, Mademoiselle, c'est moi-même. Pardonnez-moi la ruse que j'ai employée pour éloigner celui à qui je porte envie. Je l'ai défié de vous aimer autant que je vous aime ; j'ai désiré le moment de vous en assuter, il s'est offert : pardonnez-moi si j'ose en profiter.

M^{lle} DE SOURDAN.

Je ne comprends pas comment vous avez pu être instruit... Agathe ?

M. DE SAINT-OUEN.

Non, Mademoiselle ; ce n'est point d'elle que j'ai appris l'entretien que vous deviez avoir avec Desairs. Le hasard me l'a fait rencontrer ici, le mystère qu'il m'a fait m'a donné de la curiosité ; la jalousie inséparable d'un violent amour m'a fait craindre de trouver en lui un rival...

M^{lle} DE SOURDAN.

Et il vous a confié que je l'aimais ?

M. DE SAINT-OUEN.

On peut bien être vain d'un pareil bonheur ; c'est selon la façon de penser.

M^{lle} DE SOURDAN.

Poursuivez, Monsieur.

M. DE SAINT-OUEN.

Comme je me suis opiniâtre à rester ici, il m'a avoué qu'il vous y attendait; le signal en'a fait naître l'idée de l'en chasser en me servant d'un pareil moyen; je l'ai poursuivi, et la crainte d'être mordu l'a fait fuir.

AGATHE.

Je trouve qu'il est payé comme il le doit de sa confiance.

M. DE SAINT-OUEN.

Eh! que me sert de l'avoir éloigné pour un instant de Mademoiselle, s'il régné toujours dans son cœur?

M^{lle} DE SOURDAN.

Cette indiscretion...

AGATHE.

Devrait l'en bannir pour toujours.

M. DE SAINT-OUEN.

Mademoiselle...

SCÈNE XIV.

**M^{lle} DE SOURDAN, M. DE SAINT-OUEN,
AGATHE, M^{me} DE SAINT-OUEN,
M. DESAIRS, venant d'un autre côté.**

M. DESAIRS, aboyant.

Ouac, ouac, ouac, ouac.

M^{lle} DE SOURDAN.

Retirons-nous par ici.

(Ils s'éloignent dans le fond.)

M. DESAIRS.

Ouac, ouac, ouac, ouac.

M^{me} DE SAINT-OUEN, rencontrant M. Desairs.

Je vous cherchais, mon fils.

M. DE SAINT-OUEN, à M^{lle} de Sourdan.

C'est ma mère.

M. DESAIRS.

Mon fils, quel mot tendre ! pardonnez-moi, Mademoiselle, si vous ne m'avez pas trouvé d'abord ; mais c'est qu'un gros chien m'a poursuivi, et j'ai été obligé d'attendre qu'il se fût éloigné pour venir vous retrouver.

M^{me} DE SAINT-OUEN.

A qui croyez-vous donc parler ?

M. DESAIRS.

A mademoiselle de Sourdan ; vous ne m'avez pas donné rendez-vous pour que je m'y aise, vous dise rien, apparemment ?

M^{lle} DE SAINT-OÛEN.

Quoi ! mademoiselle de Sourdan vous aime ?

M. DESAIRS.

Oui, vraiment : mais n'êtes-vous pas madame de Saint-Oûen ?

M^{lle} DE SAINT-OÛEN.

Oui, Monsieur ; et je suis étonnée que vous vous vantiez ainsi d'être aimé d'une personne respectable.

M. DESAIRS.

Mais quand on doit s'épouser...

M^{lle} DE SOURDAN, avançant.

Voilà ce qui n'arrivera jamais. Vos indécisions m'éclairent ; je ne vous connaissais pas quand vous avez pu croire que je vous aimais ; je ne serai jamais qu'à qui saura me respecter.

M. DESAIRS.

Mais est-ce manquer de respect que d'aimer ?

M^{lle} DE SOURDAN.

Non ; mais se vanter d'être aimé !... Retirez-vous, Monsieur.

M. DESAIRS.

Eh bien ! supposons que j'aie tort ; il n'y a point de tort qu'on nedoive pardonner quand on aime.

M^{lle} DE SOURDAN.

Je ne vous aime point, et ne vous aimerai jamais.

M. DESAIRS.

Mais, Mademoiselle, songez donc que vous serez fâchée de m'avoir dit des choses aussi désagréables.

M^{lle} DE SOURDAN.

Vous les méritez trop pour que je puisse m'en repentir. Éloignez-vous.

M. DESAIRS.

Vous ne direz pas toujours cela. Adieu, adieu.

AGATHE, contrefaisant le chien.

Ouac, ouac, ouac, ouac.

SCÈNE XV.

M^{lle} DE SOURDAN, M^{me} DE SAINT-OUEN, M. DE SAINT-OUEN, AGATHE.

M^{lle} DE SOURDAN.

MADAME, si après une aventure faite pour me couvrir de confusion par le mauvais

choix que j'avais fait, vous consentez à me recevoir pour votre belle-fille, monsieur votre fils est le seul homme qui puisse faire mon bonheur; son silence et son respect pouvaient seuls détruire un égarement que j'espère qu'il me fera oublier.

M. DE SAINT-OUEN.

Ah! Mademoiselle... ah! ma mère!... rien n'égale mon bonheur!

M^{me} DE SAINT-OUEN.

J'avais eu le consentement de M. votre père, je compte l'obtenir encore.

SCÈNE XVI.

M^{lle} DE SOURDAN, M^{me} DE SAINT-OUEN, M. DE SOURDAN, M. DE SAINT-OUEN, AGATHE.

M. DE SOURDAN, en robe de chambre, une lanterne à la main.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ce tintamarre-là? Voilà qui va le mieux du monde, je n'ai jamais entendu aboyer tant de chiens.

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Venez, venez, M. de Sourdau!

M. DE SOURDAN.

Quoi! c'est vous, madame de Saint-Ouen? Voilà qui va le mieux du monde. Je suis très en colère; ma fille, qu'est-ce que vous faites donc ici la nuit?

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Nous venons de conclure un mariage.

M. DE SOURDAN.

Quoi! de votre fils et de ma fille, sans mon aveu? Celui-là est siogulier! voilà qui va le mieux du monde.

M^{lle} DE SOURDAN.

Mais, mon père...

M. DE SAINT-OUEN.

Monsieur...

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Songez donc, M. de Sourdau, que vous me l'aviez accordé tantôt, votre aveu.

M. DE SOURDAN.

Mais je vous avais rendu votre parole; voilà qui va le mieux du monde, je ne comptais pas là-dessus.

M^{me} DE SAINT-OUEN.

Eh bien! les mêmes raisons doivent vous déterminer.

M. DE SOURDAN.

Je sens bien cela; mais je meurs de froid ici: voilà qui va le mieux du monde. Entrez chez moi; nous allons arranger tout cela.

M^{lle} DE SOURDAN.

Mon père, que je vous embrasse.

274 LES AMANS CHIENS. SCÈNE XVI.

M. DE SAINT-OUEN.

Monsieur, permettez ..

(Il l'embrasse.)

M. DE SOURDAN.

Eh bien! voilà qui va le mieux du monde,
pour me remercier ils vont m'étouffer. Ve-
nez, venez.

AGATHE.

Voilà comme un rival est quelquefois bon
à quelque chose.

FIN DES AMANS CHIENS.

XVI.

trasc.)
ronde,
r. Ve-
s bon

LA
VEUVE RIDICULE
PROVERBE DRAMATIQUE,
PAR CARMONTELLE.

274 LES

Mons

PERSONNAGES.

Eh b
pour n
uez, v

Voil'
à quelq

M^{me} DERSON, veuve.
M. DERSON, fils de madame Derson.
M. DUROCHER, voisin de madame Derson.
LE COMMISSAIRE.
LENOIR, clerc du Commissaire.

La scène est chez le Commissaire.

LA
VEUVE RIDICULE,

PROVERBE.!

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMMISSAIRE, LENOIR.

LENOIR, écrivant.

Monsieur le Commissaire, serez-vous long-tems ?

LE COMMISSAIRE.

Long - tems ! long - tems ! Je serai le tems qu'il me faudra.

LENOIR.

C'est que madame Derson a envoyé savoir à quelle heure elle pourrait vous voir.

LE COMMISSAIRE.

Madame Derson ? Quoi ! cette vieille folle qui demeure ici près ?

LENOIR.

Oui, Monsieur, elle veut vous parler.

LE COMMISSAIRE.

Ah ! qu'elle s'aïlle promener. Vous ne la connaissez pas, vous ?

F. Proverbes. 3.

LENOIR.

Non, Monsieur.

LE COMMISSAIRE.

Elle m'a ennuyé pendant trois ans de ses amans ; elle croit que tout le monde est amoureux d'elle : enfin c'étaient tous les jours des plaintes qui m'impatientaient ; je lui ai dit que je ne l'écouterais plus , elle m'a voulu soutenir que je l'aimais , et que j'étais jaloux de tous ceux qui allaient chez elle. Si elle va recommencer , nous ne finirons pas.

LENOIR.

Et payait-elle ses plaintes ?

LE COMMISSAIRE.

Presque jamais.

LENOIR.

Laissez-moi lui parler ; je la ferai payer cher , pourvu que vous l'écoutez quelquefois.

LE COMMISSAIRE.

A la bonne heure.

LENOIR.

Ce sera toujours autant de gagné.

LE COMMISSAIRE.

A propos de gagner , finissons l'expédition de ce scellé , de cet inventaire.

LENOIR.

Vous serez content : j'ai inventé des abrégés.

SCÈNE II.

279

pour de certains articles, dont chaque mot
tient une ligne.

LE COMMISSAIRE.

Oui ; mais...

LENOIR.

Cela ne paraît pas.

LE COMMISSAIRE.

C'est fort bien : à mon retour vous me
montrerez...

LENOIR.

Vous verrez que vous serez content.

SCÈNE II.

M^{me} DERSON, LE COMMISSAIRE,
LENOIR.

LE COMMISSAIRE.

Bon, vous m'avez arrêté, et vous êtes
cause que je ne puis éviter cette diable de folle ;
c'est justement elle.

M^{me} DERSON.

Ah ! M. le Commissaire, je suis bien heu-
reuse de vous trouver.

LE COMMISSAIRE.

Moi, je suis très-fâché d'être obligé de
sortir ; mais parlez à mon clerc.

M^{me} DERSON.

A votre clerc ?

LE COMMISSAIRE.

Oui : je m'en vais.

M^{me} DERSON.

Mais votre clerc est bien jeune, M. le Commissaire, et rester comme cela en tête à tête... Je reviendrai, je reviendrai. Quand serez-vous ici ?

LE COMMISSAIRE.

Mais, Madame...

M^{me} DERSON.

Je vous dis que je reviendrai. Ah ! tenez, voilà mon fils qui vient me chercher.

SCÈNE III.

M^{me} DERSON, M. DERSON, LENOIR.

M^{me} DERSON, à M. Derson.

Tu m'as vue entrer ici, n'est-ce pas ?

M. DERSON.

Ma mère...

M^{me} DERSON.

Tu viens fort à propos ; M. le Commissaire vient de sortir.

M. DERSON.

Oui : je l'ai rencontré.

M^{me} DERSON.

Eh bien ! il faut que tu attendes qu'il soit de retour, et tu viendras m'avertir : ne va pas t'en aller.

M. DERSON.

Non, non, ma mère ; ne soyez pas inquiète.

M^{me} DERSON, à Lenoir.

Adieu, Monsieur, je vous reverrai tantôt, car ceci est sérieux, cela vous donnera de la besogne.

SCÈNE IV.

M. DERSON, LENOIR.

M. DERSON.

Est-ce que ma mère n'a pas parlé à M. le Commissaire ?

LENOIR.

Non, Monsieur, il n'avait pas le tems de l'écouter.

M. DERSON.

Je m'en vais vous dire quel est l'objet de sa plainte, et ce que je crains.

LENOIR.

Asseyez-vous donc, Monsieur.

M. DERSON.

Nous avons pour voisin M. Durocher, qui

a une fille charmante : je voudrais bien l'épouser ; mais comme elle n'est pas assez riche , ma mère n'y voudra jamais consentir , et elle pourrait me déshériter si je me passais de son consentement. Mademoiselle Durocher aime passionnément la musique , et fort souvent , avec d'excellens musiciens , je lui donne la nuit de petits concerts sous ses fenêtres. Mais ma mère , que ces concerts importent , veut s'en plaindre ; elle m'a dit qu'elle savait d'où cela venait. Je souhaite fort qu'elle se trompe ; car si elle croyait que j'eusse de l'amour pour mademoiselle Durocher , nous serions perdus , et je ne pourrais plus la voir. Cependant je ne peux ni ne veux jamais cesser de l'aimer. Ce qui m'importe le plus de savoir , c'est si ses soupçons tombent sur moi au sujet de cette musique.

LENOIR.

Mais elle n'a pas été fâchée de vous trouver ici , et il est vraisemblable que ce n'est pas contre vous qu'elle voudrait faire ici une plainte.

M. DENSON.

Il ne le paraît pas , non ; cependant elle a dit qu'elle savait qui c'était. Je voudrais savoir quelles sont ses idées là-dessus.

LENOIR.

Nous verrons la plainte qu'elle fera.

M. DERSON.

Peut-être qu'elle ne voudra pas parler devant moi.

LENOIR.

Nous vous montrerons la plainte.

M. DERSON.

Vous me la montrerez ?

LENOIR.

Oui : pas M. le Commissaire, mais moi ; en payant, s'entend.

M. DERSON.

Cela est juste ; et si vous voulez d'avance...

LENOIR.

Non, non, Monsieur : pour qui me prenez-vous ?

M. DERSON.

Je vous demande bien pardon.

LENOIR.

Au reste, ce qui est fait n'est pas à faire.

M. DERSON.

Sans doute.

(Il lui donne de l'argent.)

LENOIR.

J'entends quelqu'un.

M. DERSON.

C'est ma mère.

LENOIR.

Eh bien ! je vais lui parler ;
 porte-là.

SCÈNE V.

M^{me} DERSON, LENOIR.M^{me} DERSON.

Monsieur le Commissaire n'est
 revenu ?

LENOIR.

Non, Madame.

M^{me} DERSON.

Où est donc mon fils ?

LENOIR.

Il n'est pas loin, Madame.

M^{me} DERSON.

Mais c'est que j'ai pensé que
 vous parler devant lui, pour
 seule avec vous.

LENOIR.

Oh ! Madame, ne craignez
 part.

M^{me} DERSON.

Je me méfie toujours des
 sont des trompeurs qui cherchan

à abuser notre sexe. Allons, je veux bien me fier à vous.

LENOIR.

Vous le pouvez en assurance ; je crains l'amour autant que vous, Madame.

M^{me} DERSON.

Mais c'est que les amans me persécutent à un point... Eh ! tenez, c'est là le sujet de ma plainte.

LENOIR.

Comment donc ! les amans vous persécutent, Madame ? mais c'est affreux !

M^{me} DERSON.

Il faut que M. le Commissaire absolument me délivre de celui-ci.

LENOIR.

Exposez, s'il vous plait, vos griefs, et je vais les écrire.

(Il écrit.)

M^{me} DERSON.

Monsieur, imaginez-vous que tous les soirs on me donne des sérénades qui mettent mon ame dans un état de langueur... enfin, quand j'ai entendu cette musique-là, je ne peux pas dormir de la nuit.

LENOIR.

Mais êtes-vous bien sûre, Madame, que ce soit pour vous ?

M^{me} DERSON.

Si j'en suis sûre ! et pour qui voulez-vous
doux que ce soit ?

LENOIR.

Je ne sais pas, Madame.

M^{me} DERSON.

Qui croyez-vous qui le mérite autant que
moi ?

LENOIR.

Mais si vous trouvez que ce soit une jus-
tice, vous ne devez pas vous en plaindre.

M^{me} DERSON.

Comment ! Monsieur, on tourmentera
mon cœur toute la nuit, et ma vertu ne
cherchera pas à se venger ?

LENOIR.

Votre vertu, Madame, n'est point attaquée
par une sérénade ; c'est une galanterie tout
au plus.

M^{me} DERSON.

Mais, Monsieur, une galanterie d'un
amant, on juge toujours bien quel en est
l'objet ; le but ; et c'est assez pour que la pu-
deur s'en alarme. L'amour est toujours suivi
de désirs ; et, Monsieur, vous savez ce que
c'est que les désirs. En vérité, je ne saurais
m'empêcher de rougir en prononçant ce
mot-là.

SCÈNE V. 287

LENOIR.

Ah ! Madame, il ne faut pas vous contraindre avec moi ; c'est une plainte que vous faites.

M^{me} DERSON.

Oui, Monsieur, et bien vive assurément.

LENOIR.

Et qui soupçonnez-vous, Madame, de cet outrage fait à votre vertu ?

M^{me} DERSON.

Ah ! Monsieur, un homme qui est amoureux de moi depuis mon enfance, depuis près de trente ans.

LENOIR.

Cette constance-là mériterait bien d'être récompensée.

M^{me} DERSON.

Oui, Monsieur, si j'étais encore fille, à la bonne heure ; mais on doit respecter une veuve. Le veuvage est un terrible état, Monsieur.

LENOIR.

Je conviens que dans les premiers jours.

M^{me} DERSON.

Ah ! Monsieur, toujours, toujours ; et l'on vient tourmenter mon ame, essayer d'attendrir mon cœur : me croit-on insensible ?

28 LA VEUVE RIDICULE

LENOIR.

Eh bien ? nommez celui par qui
croyez outrage.

M^{ME} DERSON.

Quoi ! je ne vous l'ai pas nommé
ne reconnaissez pas là M. Durc
plus proche voisin ?

LENOIR.

Vous croyez que M. Durrocher ?

M^{ME} DERSON.

Oui, Monsieur.

LENOIR.

Mais c'est un homme farouche,

M^{ME} DERSON.

Et voilà ce qui vous trompe comme
monde ; mes rigueurs semblent avoir
son ame, mais c'est l'homme du monde
plus tendre.

LENOIR.

Et vous croyez que c'est lui qui vous
des concerts, des sérénades ?

M^{ME} DERSON.

Oui, Monsieur ; et je voudrais que
Commissaire lui imposât silence.

LENOIR.

Je vais envoyer chercher M. Durc
nous verrons ce qu'il dira.

(Il va donner un billet à porter.)

M^{me} DERSON.

Je veux rester, pour voir comme il se défendra.

LENOIR.

Et vous ferez bien. On dit qu'il a une fille fort jolie ?

M^{me} DERSON.

Si vous voulez ; c'est une physionomie qui ne dit rien. De mon tems on était autrement que cela, et je crois qu'en me regardant vous devez trouver bien de la différence de mademoiselle Durocher à moi.

LENOIR.

Oh ! sûrement. Ah ! voilà M. le Commissaire.

SCÈNE VI.

M^{me} DERSON, LE COMMISSAIRE,
LENOIR.

M^{me} DERSON.

Ah ! M. le Commissaire, vous voilà.

LE COMMISSAIRE.

Oui, Madame. Avez-vous parlé à mon clerc ?

M^{me} DERSON.

Oui, Monsieur ; et...

LE NOIR.

Voilà la plainte que j'ai dressée.

LE COMMISSAIRE.

Je vais la lire.

(Il lit.)

M^{me} DERSON.

Mais, M. le Commissaire, si vous vouliez m'entendre.

LE COMMISSAIRE.

Un moment, s'il vous plaît.

M^{me} DERSON.

Ce que je vous dirais vous ferait bien plus d'effet, vous sentiriez bien mieux mes raisons.

LE COMMISSAIRE.

Tout à l'heure.

M^{me} DERSON.

Vous verriez combien il est douloureux pour une femme honnête et sensible...

LE COMMISSAIRE, lisant.

Oui, oui.

M^{me} DERSON.

Vous seriez convaincu qu'il est bien douloureux pour une pauvre veuve...

LE COMMISSAIRE, lisant.

C'est bon; il faut envoyer chercher celui contre lequel vous vous plaignez.

LENOIR.

Je viens d'y envoyer.

LE COMMISSAIRE, *écrit.*

Nous verrons ce qu'il dira.

LENOIR.

Le voici, M. Durocher.

SCÈNE VII.

M. DUROCHER, M^{me} DERSON, LE
COMMISSAIRE, LENOIR.

M. DUROCHER.

En bien ! M. le Commissaire, vous m'envoyez chercher ; celui-là m'a paru fort extraordinaire. Je ne serais pas venu, si je n'avais pas eu une plainte à vous faire.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, j'aurai l'honneur de vous entendre quand vous aurez répondu aux accusations de madame Derson.

M. DUROCHER.

Madame Derson m'accuse, moi ? ah ! celui-là est plaisant. Eh ! de quoi donc, Monsieur ?

LE COMMISSAIRE.

De troubler son veuvage par l'amour que vous avez pour elle.

M. DUROCHER.

Moi, j'ai de l'amour pour vous !
Ah ! celui-ci est neuf !

M^{me} DERSON.

Il n'est plus temps de le dissimu-

M. DUROCHER.

En vérité, M. le Commissaire
folie.

M^{me} DERSON.

Comment ! une folie ? Tenez,
misaire, il y a plus de trente ans
rocher est amoureux de moi.

M. DUROCHER.

Vous voyez bien que cela est in-

M^{me} DERSON.

Impossible ! J'ai de quoi le pr-

M. DUROCHER.

Je vous en défie.

M^{me} DERSON.

Tu m'en défies, perfide ! je va-
dre. Oui, Monsieur, j'ai de quoi

LE COMMISSAIRE.

Prouvez ce que vous avancez,

M^{me} DERSON, tirant un papier de

Vous allez voir, Monsieur. Voi-
son qu'il a faite pour moi il y a pl
ans.

M. DUROCHER.

Moi ?

M^{me} DERSON.

Oui, oui. Ne m'interromps pas, séducteur.

(Elle chante.)

Éléonore

Depuis long-tems charme mon cœur ;
 Quel objet faut-il que j'adore ,
 Si je ne deviens le vainqueur
 D'Éléonore ?

Vous voyez : Depuis long-tems charme
 mon cœur.

M. DUROCHER.

Cette chanson n'est pas de moi.

M^{me} DERSON.

Ce n'est pas là ton écriture, imposteur ?

M. DUROCHER.

Cela ne prouve rien.

M^{me} DERSON.

Cela ne prouve rien ?

LE COMMISSAIRE.

Madame, dites les autres sujets de plainte
 que vous avez ; ou plutôt on va les lire.

M^{me} DERSON.

Non, non ; laissez-moi parler. Qu'est-ce

que c'est que ces concerts que tu me donnes depuis un mois toutes les nuits ?

M. DUROCHER.

Moi, vous donner des concerts ?

M^{me} DERSON.

Oui, toi ; tu cherches à attendre mon cœur, tu veux le rendre sensible ; je n'ai plus de repos ni le jour ni la nuit ; j'y pense sans cesse malgré moi : non, non, je ne veux plus t'entendre.

M. DUROCHER.

Eh bien ! Ma ame, entendez du moins ceci : je ne vous ai jamais aimée, et je ne vous aimerai jamais.

M^{me} DERSON.

Vous l'entendez, M. le Commissaire ; *il est* outré de ce que je dévoile sa passion à vos yeux.

M. DUROCHER.

Non, Madame ; mais j'ai à me plaindre réellement, moi, au sujet de ces sérénades ; je sais qui les donne.

M^{me} DERSON.

Je le crois bien, monstre.

M. DUROCHER.

Et mon honneur, celui de ma fille sont attaqués par cette imprudence. C'est de quoi je viens demander ici raison.

LE COMMISSAIRE.

Il est question d'honneur attaqué ? Ceci devient sérieux. Monsieur, parlez, je vous ferai justice.

M. DUROCHER.

Ceci n'est point une vision ; c'est le fils de Madame qui donne ces sérénades à ma fille : le public est instruit par là de son amour ; il me faut une réparation.

LE COMMISSAIRE.

Le voici : il répondra lui-même à cette accusation.

SCÈNE VIII.

M^{me} DERSON, M. DERSON, M. DUROCHER, LE COMMISSAIRE, LENOIR.

LE COMMISSAIRE.

MONSIEUR Derson, ne convenez-vous pas que c'est vous qui donnez tous les soirs des sérénades à mademoiselle Durocher ?

M^{me} DERSON.

Eh ! non, Monsieur ; c'est un conte que vous a fait Monsieur. N'est-il pas vrai, mon fils ?

M. DERSON.

Ma mère... (*Au Commissaire et à son Clerc.*)
Messieurs, soyez sûrs..

LE COMMISSAIRE.

N'appréhendez rien, Monsieur, et convenez que vous aimez mademoiselle Durocher.

M^{me} DERSON.

Quoi ! mon fils aimerait la fille de mon persécuteur ?

M. DUROCHER.

Allons, vous rêvez, Madame, avec vos persécutions.

LE COMMISSAIRE.

L'éclat est fait, il faut tout réparer.

M^{me} DERSON.

Oui : M. Durocher sera puni, voilà ce que je demande.

E. DERSON.

De quoi donc, ma mère ?

M^{me} DERSON.

Vous allez voir, vous allez voir.

LE COMMISSAIRE.

Non, Madame, au contraire, c'est monsieur votre fils qui doit être contraint à épouser mademoiselle Durocher.

M. DUROCHER.

Fort bien.

M^{me} DERSON.

Je n'y consentirai jamais.

LE COMMISSAIRE.

Vous consentirez donc à aller en prison ?

M^{me} DERSON.

Moi , en prison ? une femme comme moi ?

LE COMMISSAIRE.

Oui , Madame , et sans tarder.

M^{me} DERSON.

Perfide Commissaire ! perfide voisin ! quoi ! ce sont des gens qui m'ont aimée qui m'accusent et qui me condamnent ! voilà donc ce que produit l'amour jaloux !

LE COMMISSAIRE.

Eh ! Madame , ne pensez point à l'amour , et consentez à ce qu'on vous demande.

M. DERSON.

Ma mère...

M^{me} DERSON.

Que M. Durocher convienne au moins qu'il m'aime.

M. DUROCHER.

Moi , Madame ?

M^{me} DERSON.

Oui ; sans quoi mon fils n'épousera jamais ta fille.

M. DUROCHER.

Mais , Madame , je ne peux pas convenir d'un amour qui n'a jamais existé.

M. DERSON.

Eh ! Monsieur, que vous importe ?

M^{me} DERSON.

Eh bien ! s'il en veut faire toujours mystère, au moins qu'il consente à m'épouser.

LE COMMISSAIRE.

Pouvez-vous refuser, M. Durocher ?

M. DERSON.

Vous ferez le bonheur de mademoiselle votre fille et le mien.

LE COMMISSAIRE.

Finissez cela.

M. DUROCHER.

Je veux bien consentir à épouser madame Derson ; mais je ne consentirai jamais à dire que je l'aie jamais aimée. Si cela peut lui convenir...

M^{me} DERSON.

Il le faut bien ; va, ta bouche dément ton cœur ; mais je n'en suis pas moins contente.

LE COMMISSAIRE.

Je suis bien aise de vous voir tous d'accord.

M. DERSON, au Commissaire et à Lenoir.

Je vous reverrai, Messieurs. Je brûle de

L'AMANT MALADE,
PROVERBE DRAMATIQUE,
PAR CARMONTELLE.





L'AMANT MALADE,
PROVERBE DRAMATIQUE,
PAR CARMONTELLE.



PERSONNAGES.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU, de la Charité
LE FRÈRE JÉRÔME, chirurgien feuillant
JAVOTTE.
TOINON.
PAULIN, malade.

La scène est dans une des salles de l'hôpital de la Charité, à Paris.

L'AMANT MALADE.

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

JAVOTTE, TOINON.

TOINON.

En bien ! Javotte, je ne vois personne ici : où est-il donc, ton cher Pâulin ? L'a-t-on bien dit à l'hôpital de la Charité ?

JAVOTTE.

Sûrement, et l'on m'a dit de demander le frère Jean de Dieu.

TOINON.

Le frère Jean de Dieu ?

JAVOTTE.

Oui, et que je le trouverais dans cette salle-ci.

TOINON.

Et tu crois qu'il te dira des nouvelles de ton amant ?

JAVOTTE.

On me l'a assuré.

TOINON.

On m'a dit que c'était un homme bien brusque.

JAVOTTE.

Je ne le crois pas : serait-il à la tête d'un hôpital de malades? eux qui ont besoin d'être écoutés, soignés avec tant de patience.

TOINON.

Je souhaite que ton pauvre amant Paulin soit traité comme cela ici.

JAVOTTE.

Ne serait-ce pas le frère Jean de Dieu ?

TOINON.

Je le croirais assez à le voir.

JAVOTTE.

Je n'oserai jamais lui parler, moi, il me fait peur.

TOINON.

Eh bien ! je vais lui demander où est Paulin.

SCÈNE II.

JAVOTTE, TOINON, LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Qu'est-ce que vous me voulez, Mesde-

SCÈNE II.

305

moiselles? on m'a dit que vous me demandiez.

TOINON.

Il est vra? mon frère; c'est que Javotte voudrait bien savoir des nouvelles d'un malade nommé Paulin.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Est-il son frère?

TOINON.

Non, pas absolument.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Ah! j'entends. Il va bien.

TOINON.

Sa maladie sera-t-elle longue, mon frère?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Non, non.

JAVOTTE.

Mais est-elle dangereuse?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Il n'y a que Dieu qui sache cela.

JAVOTTE.

Les médecins espèrent-ils de le guérir?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Je ne le leur ai pas demandé.

JAVOTTE.

Ce doit être une grande satisfaction pour vous de renvoyer vos malades sains et bien portans?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Après cela, n'en revient-il pas d'autres? D'ailleurs on ne peut pas guérir tout le monde.

JAVOTTE.

Quoi! vous n'espérez pas que Paulin puisse être parfaitement guéri, et que nous vous ayons toutes deux une si grande obligation!

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

On donne ici ses soins aux malades; c'est tout ce qu'on peut faire de mieux : l'on n'a pas de tems à perdre à écouter toutes les questions de leurs parens et de leurs amis.

TOINON.

Mais au moins ne pourrions-nous pas voir Paulin?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Impossible.

JAVOTTE.

Un instant seulement?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Je vous dis que cela ne se peut pas ; votre vue lui ferait plus de mal que de bien.

JAVOTTE.

Vous pourriez croire?...

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Je vous dis, allez-vous-en. Je vais le chercher pour l'amener dans cette salle, et je ne veux pas seulement qu'il puisse vous apercevoir.

JAVOTTE.

Mais, mon frère...

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Allons, faites ce que je vous dis, et que je ne vous retrouve pas ici. Entendez-vous?

TOINON.

Oui, oui, mon frère.

SCÈNE III.

JAVOTTE, TOINON.

JAVOTTE.

Quoi! ma chère Toinon, je ne pourrai pas voir Paulin un seul instant?

TOINON.

Il ne faut pas t'y exposer. Le frère Jean de Dieu prendrait de l'humeur, si nous lui désobéissions.

JAVOTTE.

A la veille d'épouser Paulin, c'est une

chose bien malheureuse qu'il soit tombé malade à ce point-là.

TOINON.

Tes parens n'avaient pas encore tout-à-fait consenti à votre mariage ?

JAVOTTE.

Mais, depuis qu'il est ici, voyant ma douleur, ils m'ont promis de ne plus s'y opposer; voilà ce que je voulais dire à Paulin.

TOINON.

Il est vrai que...

JAVOTTE.

Il faut espérer qu'il échappera de cette maladie.

TOINON.

Il faut plus que cela, ma chère amie, il faut en être sûre. J'entends, je crois, revenir le frère Jean de Dieu. Allons, allons-nous-en.

JAVOTTE.

Ah ! Dieu ! si Paulin...

TOINON.

Allons, allons, viens.

JAVOTTE.

Si je ne le revoyais plus... ah ! j'en mourrais !

SCÈNE IV.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU; LE MALADE
en robe-de-chambre.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU, soutenant le ma-
lade qu'il amène.

ALLONS, allons, courage.

LE MALADE.

Je ne peux pas marcher, mon frère.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Nous voilà arrivés.

LE MALADE.

Mais, mon frère, pourquoi m'amenez-
vous ici ?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Parce que vous y serez mieux que dans la
salle Saint-Jean ; vous n'y aurez pas tant de
bruit.

LE MALADE.

Ah ! je n'en puis plus.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Vous allez vous reposer. Asseyez-vous
d'abord ; là, fort bien : laissez-moi faire à
présent ; attendez. (*Il le prend par les jambes ,
le couche et l'arrange dans son lit.*) Vous voilà
bien , restez un peu tranquille.

(*Il va se mettre à lire et à écrire à son bureau.*)

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Cela ne fait rien : il faut cracher.

LE MALADE.

Mon frère ?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Eh bien ?

LE MALADE.

Ma maladie sera-t-elle longue ?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Non, non.

LE MALADE.

C'est que je n'en puis plus.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Ne parlez pas.

LE MALADE.

Mon frère ?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Eh bien ?

LE MALADE.

Je voudrais boire.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Je vais vous donner de la tisane.

(Il apporte la tisane.)

LE MALADE.

Je ne m'en soucie pas.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Qu'est-ce que vous voulez donc ?

LE MALADE.

Si vous vouliez me donner un peu de vin.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Comment, du vin ! Y songez-vous ?

LE MALADE.

Oui, cela me remettrait le cœur.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Cela vous ferait tousser encore davantage.
Tenez, buvez cela.

(Il le soulève pour le faire boire.)

LE MALADE, après avoir bu.

C'est bien fade, mon frère.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

C'est la maladie qui vous fait trouver cela.
Allons, recouchez-vous là ; ne vous remuez
pas tant.

LE MALADE.

C'est que je suis fatigué d'être toujours du
même côté.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Oui ; mais en vous remuant cela vous fait
tousser.

LE MALADE.

Oh ! que non, mon frère.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Je vous dis que si.

(Il va se remettre à son bureau.)

LE MALADE:

Ah ! ah ! ah ! ah !

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Crachez.

LE MALADE.

Je ne peux pas.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Cela ne fait rien.

LE MALADE.

Jé voudrais dormir.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Eh bien ! essayez.

LE MALADE:

Je ne peux pas.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Cela ne fait rien ; dormez toujours.

SCÈNE V.

LE FRÈRE JÉRÔME, LE FRÈRE JEAN
DE DIEU, LE MALADE.

LE FRÈRE JÉRÔME, frappant doucement à la porte:

PEUT-ON entrer ?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Qui est là ?

LE FRÈRE JÉRÔME.

C'est moi , frère Jean de Dieu.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Eh ! je crois que c'est le frère Jérôme.

LE FRÈRE JÉRÔME, en entrant.

C'est moi-même.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Eh ! bonjour , mon cher frère ; comment
vous va ?

(Il l'embrasse.)

LE FRÈRE JÉRÔME.

Ah ! tout doucement. Je vas toujours.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Il faut que vous alliez encore long-temps.

LE FRÈRE JÉRÔME.

Tant qu'il plaira à Dieu.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Allons , asseyez-vous là. Il y a bien long-
temps qu'on ne vous a vu.

LE FRÈRE JÉRÔME.

C'est que j'ai eu beaucoup d'affaires.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Est-ce que les chirurgiens vous tourmen-
tent encore ?

Ils n'osent plus.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Ma foi, votre méthode réussit très-bien ici sur nos malades.

LE FRÈRE JÉRÔME.

J'en suis fort aise ; mais ce que ces messieurs-là n'inventent pas, ils le décrivent : je le leur avais bien dit : vous serez forcés d'y venir.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Mais ils se servent de votre instrument à présent, presque tous.

LE FRÈRE JÉRÔME.

Ils disent que non, qu'ils en ont inventé un autre.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Vous êtes toujours cause qu'ils ont fait des recherches là-dessus.

LE FRÈRE JÉRÔME.

Bon ! leurs recherches se sont bornées à dire que ce n'est pas le même instrument.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

C'est fort mal à eux.

LE FRÈRE JÉRÔME.

Qu'est-ce que cela me fait ? pourvu que les malades s'en trouvent bien.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Vous n'avez qu'à dire ; vous savez que toute notre maison est à vos ordres.

LE FRÈRE JÉRÔME.

C'est que j'ai une démonstration à faire sur mon nouveau système et une opération difficile, où il faut que je m'essaie avant ; et j'aurais besoin pour cela d'un très-bon corps qui fût... là... vous m'entendez bien.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Eh! pardi! tenez, j'ai là un gaillard qui ferait assez bien votre affaire.

LE FRÈRE JÉRÔME.

Qui ? ce malade-là ?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Oui, il est très-vigoureux.

LE MALADE.

Mon frère, qu'est-ce que vous dites là au frère Jérôme.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Nous parlons de vous, nous parlons de vous, mon ami; restez tranquille.

LE FRÈRE JÉRÔME.

Vous croyez qu'il me contiendrait ?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Je le crois; mais voyez-le, vous en jugerez mieux que moi.

L'AMANT MALADE

LE FRÈRE JÉRÔME.

Vous avez raison, voyons, voyons.
 (Ils s'approchent du malade ; le frère Jérôme lui
 pousse et le regarde.)

LE MALADE.

Mon frère , comment me trouvez vous

LE FRÈRE JÉRÔME.

Fort bien , fort bien.

LE MALADE.

Mon frère , croyez-vous que j'en revien

LE FRÈRE JÉRÔME.

Voyons votre langue. (*Il regarde la
 gue du malade.*) Allons , c'est bon.

LE MALADE.

Mon frère , je vous suis bien obligé.

LE FRÈRE JÉRÔME.

Il n'y a pas de quoi , mon ami.
 (Il retourne s'asseoir avec le frère Jean de Dieu)

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Est-ce là votre affaire ?

LE FRÈRE JÉRÔME.

Oui , c'est ce qu'il me faut.

LE MALADE , toussant.

Ah ! ah ! ah ! ah !

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Crachez.

LE MALADE.

Je ne peux pas.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Cela ne fait rien. (*Au frère Jérôme.*) Vous voyez que la poitrine est pleine ; ainsi...

LE FRÈRE JÉRÔME.

Oui, oui : et quand comptez-vous que vous pourrez me le donner ?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Mais je pense qu'il n'ira pas plus loin que de midi à deux heures.

LE FRÈRE JÉRÔME.

Oh ! je ne peux pas revenir avant cinq heures du soir : comment ferons-nous ?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Je n'en sais rien : quoi ! vous ne pouvez pas revenir plus tôt ? absolument ?

LE FRÈRE JÉRÔME.

Non vraiment ! est-ce que vous ne pourriez pas me le pousser jusqu'à cinq heures ?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Je n'en répondrais pas.

LE FRÈRE JÉRÔME.

Diable ! je ne voudrais pas manquer cette occasion-là.

L'AMANT MALADE

LE FRÈRE JEAN DE DIEU

Eh bien !... laissez-moi faire
pousserai jusque-là ; je vous le

LE FRÈRE JÉRÔME

Réellement , vous me feriez

LE FRÈRE JEAN DE DIEU

Vous pouvez y compter.

LE FRÈRE JÉRÔME

C'est bien honnête à vous.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU

Vous vous moquez ! Entre nous
tes bien...

LE FRÈRE JÉRÔME

Oui , oui , je sens tout ce que
Adieu , mon cher frère , à ce soir

LE FRÈRE JEAN DE DIEU

Adieu ; vous pouvez revenir
rance.

SCÈNE VI.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU , I

LE MALADE , toussant

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! mon
tête me fait de mal !

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Un moment de patience ; je m'en vais
vous donner quelque chose qui vous sou-
lagera.

(Il verse d'une liqueur dans une tasse.)

LE MALADE.

Mon frère, j'en ai grand besoin.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Tenez, prenez cela :

(Il lui donne à boire ce qu'il a versé.)

LE MALADE, après avoir bu.

Ah ! mon frère, que c'est bon !

(Il continue de boire.)

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Aussi, je sais bien pourquoi je vous le
donne.

LE MALADE.

Mon frère, cela me fait du bien ; donnez-
m'en encore.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Non ; en voilà assez. Allons, reposez-
vous.

(Il l'arrange, et il s'en retourne à son bureau.)

LE MALADE.

Mon frère, c'est bien chaud.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Oui, oui :

LE MALADE.

Mon frère, il faudra m'en donner souvent.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Allons, ne parlez pas tant.

LE MALADE.

Mon frère, il me semble que j'ai faim.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Vous vous trompez.

LE MALADE.

Mon frère, rien qu'un petit morceau de pain.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Cela ne se peut pas.

LE MALADE.

Mais, mon frère, je ne tousse plus.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Tant mieux, tant mieux.

LE MALADE.

Mon frère, j'ai envie de me tenir comme cela.

(Il se met à son séant.)

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Voulez-vous bien vous recoucher !

(Il va le faire recoucher, et il revient à son bureau.)

LE MALADE.

Mon frère ?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Eh bien ! qu'est-ce que vous voulez ?

LE MALADE.

Quand est-ce donc que je mangerai ?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Quand vous serez guéri.

LE MALADE *tousse.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Crachez.

LE MALADE.

Ah ! ah ! ah ! ah ! (*Il crache.*) Mon frère ,
je viens de cracher.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Cela ne fait rien.

LE MALADE.

Mon frère ?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Eh bien ?

LE MALADE.

Je voudrais me lever.

(Il se lève un peu.)

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Comment donc ! est-ce que vous êtes *seul* ?

F. Proverbes. 3.

(Il lui tâte le pouls, et il dit en revenant à son bureau :) C'est surprenant, il n'a plus de fièvre.

LE MALADE.

Mon frère ?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Allons, paix !

LE MALADE.

Je veux me lever absolument.

(Il fait plusieurs mouvemens, et il se recouche dès que le frère le regarde.)

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Je n'y comprends rien. Je crains de lui avoir trop donné de ce remède.

LE MALADE.

Mon frère, je vais...

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Eh bien ! où allez-vous ?

LE MALADE.

Non, non, mon frère, ce n'est rien ; c'est que je me retourne.

(Le frère le regarde un peu de tems, et puis il se met à écrire.)

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Allons, ne remuez plus.

SCÈNE VII.

327

LE MALADE, bas.

Pendant qu'il ne me voit pas, j'ai envie de m'en aller.

(Il met sa robe de chambre et ses pantoufles, et il s'enfuit.)

SCÈNE VII.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU, en écrivant, sans regarder le lit.

Vous voyez bien qu'en vous tenant tranquille vous pourrez dormir, et le remède fera mieux son effet. Il dort apparemment. J'étais bien étonné de ce qu'il paraissait aussi fort sans transport. Voyons un peu de près. *(Il est très-étonné de ne plus trouver le malade.)* Oh ! Ciel ! où est-il donc ? *(Il regarde par la fenêtre.)* C'est inconcevable, le voilà qui se promène dans la cour avec les autres. Me voilà bien avancé ; que va dire le frère Jérôme quand il reviendra ? Il sera furieux. Comment faire ? J'ai envie de lui écrire, cela lui égargnera la peine de venir, et je ne verrai point sa colère.

(Il se met à écrire.)

SCÈNE VIII.

LE FRÈRE JÉRÔME, LE FRÈRE
JEAN DE DIEU.

LE FRÈRE JÉRÔME.

FRÈRE Jean de Dieu, j'ai fini mes affaires
bien plus tôt que je ne croyais, et je n'ai pas
voulu attendre davantage.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Mon frère...

LE FRÈRE JÉRÔME.

Ah! je vous entends. (*Il regarde le lit.*)
Le Seigneur en a disposé.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Permettez-moi...

LE FRÈRE JÉRÔME.

Y a-t-il long-tems?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Nón, mon frère, je vais vous dire...

LE FRÈRE JÉRÔME.

Où l'avez-vous fait transporter?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Je vous prie, écoutez-moi.

LE FRÈRE JÉRÔME.

Comment! de quoi est-il question?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

C'est que... Ne vous fâchez pas.

LE FRÈRE JÉRÔME.

Vous l'avez donné à un autre ?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Vous saurez...

LE FRÈRE JÉRÔME.

Cela ne se fait pas.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Non...

LE FRÈRE JÉRÔME.

Il ne fallait pas me le promettre.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Mon frère...

LE FRÈRE JÉRÔME.

Non, non, Monsieur, c'est très-mal à vous, et si j'avais su cela, je me serais arrangé d'un autre côté.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Mais ce n'est pas ma faute.

LE FRÈRE JÉRÔME.

Si, Monsieur ; quand on fait tant que de donner sa parole, il faut la tenir.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Pouvais-je prévoir ce qui est arrivé ?

328

L. E.

1

330

L'AMANT MALADE.

LE FRÈRE JÉRÔME.

Mauvaises excuses; je n'entends rien.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Écoutez un moment.

LE FRÈRE JÉRÔME.

Que pouvez-vous me dire? Voyons.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Qu'il m'est arrivé un malheur.

LE FRÈRE JÉRÔME.

Je n'entends point cela.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Pardi! je le crois bien; car vous parlez toujours.

LE FRÈRE JÉRÔME.

Eh bien! voyons. qu'est-ce que c'est?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Vous m'avez dit que vous ne pouviez venir qu'à cinq heures.

LE FRÈRE JÉRÔME.

C'est vrai.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

J'ai voulu vous le pousser jusque-là, comme je vous l'avais promis.

LE FRÈRE JÉRÔME.

Après?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Je lui ai donné des gouttes d'Hoffman.

LE FRÈRE JÉRÔME.

Eh bien ?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Cela lui a fait un effet extraordinaire.

LE FRÈRE JÉRÔME.

Il est mort tout de suite ?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Non, au contraire, je lui en ai trop fait prendre apparemment, cela lui a donné la force de cracher, et il se porte à merveille.

LE FRÈRE JÉRÔME.

Vous me croyez assez borné pour ajouter foi à de pareils contes ?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Eh ! mon Dieu ! rien n'est plus vrai. Il a voulu se lever, je l'ai empêché tant que je l'ai pu ; mais, pendant que j'écrivais, il s'en est allé, et si vous voulez le voir, il est dans la cour à se promener ; tenez, là, à droite.

(Il le lui montre dans la cour par la fenêtre.)

LE FRÈRE JÉRÔME.

C'est votre faute.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Mais c'était pour le pousser jusqu'à cinq heures.

LE FRÈRE JÉRÔME.

Vous voyez bien que je suis ver

LE FRÈRE DE JEAN DIEU

Le savais - je ? Si vous aviez vot
à midi, cela ne serait pas arrivé.

LE FRÈRE JÉRÔME.

Voilà une belle excuse ! Comme
à présent ?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU

Je vous dis le vrai.

LE FRÈRE JÉRÔME.

Voilà mon opération manquée.

LE FRÈRE DE JEAN DIEU

Si j'avais pu prévoir...

LE FRÈRE JÉRÔME.

Je n'entends point tout cela ;
honnête homme a donné sa parole
tenir.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU

Mais vous vous fâchez à tort.

LE FRÈRE JÉRÔME.

Non, ce n'est pas à tort. Allo
comptera plus sur vous. Adieu, a

LE FRÈRE JEAN DE DIEU

Mais écoutez donc la raison..

LE FRÈRE JÉRÔME.

Je ne veux plus rien entendre.

SCÈNE IX.

JAVOTTE , TOINON , LE FRÈRE JEAN
DE DIEU.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Si nous n'allions plus le revoir ici , ce se-
rait pourtant ma faute.

(Sa tête tombe appuyée sur ses deux mains.)

JAVOTTE.

Ah ! ma chère Toinon , le frère Jean de
Dieu paraît accablé de douleur. Sûrement
Paulin... Ah ! je n'en saurais douter.

TOINON.

Mais informons-nous , avant de te déses-
pérer.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Non , je ne pouvais prévoir un pareil chan-
gement.

TOINON.

Mon frère ?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Eh bien ! que voulez-vous ?

TOINON.

Dites-nous si Paulin...

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Ah ! oui, votre Paulin ; il me met dans un bel embarras.

JAVOTTE.

Vous n'avez pu l'empêcher...

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Eh ! comment l'aurais-je pu ? Cet homme m'est venu ici que pour me désespérer.

JAVOTTE.

Quoi ! lorsque je me flattais de le revoir encore...

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Ici ? vous ne l'y reverrez jamais. Ah ! c'est bien ma faute, aussi.

JAVOTTE.

Quoi ! vous seriez la cause...

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

En voulant prolonger sa vie...

JAVOTTE.

Et pourquoi vous en mêliez-vous, si vous n'en saviez pas davantage ?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Voilà le reproche que l'on me fera toujours.

TOINON.

Ah ! mon Dieu ! c'est vous qui l'avez fait mourir.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Eh ! non , au contraire.

JAVOTTE.

Quoi ! il ne serait pas mort ?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Je vous dis que non.

TOINON.

De quoi êtes-vous donc fâché ?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

De me voir brouillé avec le frère Jérôme,
et de savoir que , pour un de sauvé , il en
mourra peut-être mille , et qu'il dira que j'en
suis la cause.

JAVOTTE.

Comment ! un de sauvé ?

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Eh ! oui , votre Paulin.

TOINON.

Il est sauvé !

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Voyez-le là-bas dans la cour avec les con-
valescens.

JAVOTTE.

Il serait guéri !

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Eh ! oui , sans doute.

38 L'AMANT MALADE SCÈNE IX.

JAVOTTE.

Ah! mon frère, que d'obligations je vous
aurai toute ma vie!

TOISIX.

Oui, Javotte, oui. Tiens, le voilà.

JAVOTTE.

Ah! c'est lui-même. Mon frère, la joie, le
ravissement m'empêchent de vous exprimer
toute ma reconnaissance.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Eh! laissez-moi, je vous prie, et ne m'en
parlez de la vie.

JAVOTTE.

Ah! quelle modestie! Mais n'importe, je
viendrai tous les jours vous remercier.

LE FRÈRE JEAN DE DIEU.

Je vous défends de remettre ici les pieds.

FIN DE L'AMANT MALADE.

LA
RUSE PATERNELLE,
ou
LA PETITE MAISON,
PROVERBE DRAMATIQUE,
PAR CARMONTELLE.

PERSONNAGES.

M. DORVILLE.

M. CHATELAIN.

M. BASTILLE, fils de M. et madame d'Or-

M. LAFRANÇOIS, chanteur de l'Opéra.

M. BASTILLE, mari de mademoiselle Zéphi-

M. BASTILLE, valet de la petite maison.

FIN DE LA PIÈCE.

LA
RUSE PATERNELLE,
PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{me} D'ORMONT, M. D'ORMONT, DUBOIS.

M. D'ORMONT, *bas* à Dubois.

Tu entends bien, Dubois, pour m'avertir tu siffleras un coup pour un homme, et deux pour une femme.

DUBOIS, *bas*.

Cela suffit, Monsieur; je suis au fait. Vous entendez que je sais comme on doit se conduire dans une maison comme celle-ci.

M. D'ORMONT, *bas*.

Tu laisseras entrer M. Darville, et puis mademoiselle Zéphirine, avec sa mère, madame Noiron.

DUBOIS, *bas*.

Une danseuse de l'Opéra, n'est-ce pas ?

M. D'ORMONT, *bas*.

Oui.

DUBOIS, bas.

Oh ! je sais qui c'est ; elle n'est jamais venue ici, mais c'est la cousine de cette demoiselle... là... Vous savez bien qui je veux dire ?

M. D'ORMONT.

Oui, fort bien. Allons, laissez-nous.

DUBOIS.

Si Madame veut voir les appartemens, Monsieur n'aura qu'à sonner.

M. D'ORMONT.

Oui, oui. Allons, va-t'en. Surtout garde-toi de dire mon nom à ces Dames.

SCÈNE II.

M^{me} D'ORMONT, M. D'ORMONT.

M. D'ORMONT.

Il me paraît, Madame, que vous trouvez tout cela fort joli.

M^{me} D'ORMONT.

Je vous avouerai que voilà un meuble qui me paraît charmant ; mais c'est qu'il est du meilleur goût, et arrangé à merveille !

M. D'ORMONT.

Tout ce qui est ici est de même ; mais je ne vous ferai pourtant pas tout voir.

M^{me} D'ORMONT.

Pourquoi donc cela ?

M. D'ORMONT.

Ah ! parce qu'il y a des choses dont la dé-
cence pourrait s'effaroucher.

M^{me} D'ORMONT.

Que dites-vous donc ?

M. D'ORMONT.

C'est que vous ne savez pas où vous êtes.

M^{me} D'ORMONT.

Non, vraiment.

M. D'ORMONT.

Vous avez entendu parler quelquefois d'une
petite maison ?

M^{me} D'ORMONT.

Qu'appellez-vous petite maison ? Quoi ! ce
serait ?...

M. D'ORMONT.

Précisément ; c'est la petite maison de mon
ami Roussainville.

M^{me} D'ORMONT.

Qui ne vit qu'avec des filles de l'Opéra ?

M. D'ORMONT.

Oui, Madame.

M^{me} D'ORMONT.

Il est bien étrange, Monsieur, que vous
ameniez votre femme dans un lieu pareil.

M. D'ORMONT.

Écoutez-moi.

M^{me} D'ORMONT.

Mais, Monsieur, je ne comprends pas
propos de quoi...

M. D'ORMONT.

Un moment, vous allez le savoir. Asseyons-
nous. Je ne vous amène ici que pour vous
parler de mon fils que vous aimez, et que
vous voudriez, ainsi que moi, voir marié à
votre belle-fille.

M^{me} D'ORMONT.

Parce qu'il l'aime, que je l'aime aussi, et
que je ne veux que leur bonheur à tous deux.

M. D'ORMONT.

Je pense sur ce mariage de même que
vous; mais il me semble que mon fils mar-
que moins d'empressement pour Constance
depuis quelque tems.

M^{me} D'ORMONT.

Je ne vois pas cela.

M. D'ORMONT.

Vous ne trouvez pas qu'il soupe moins
souvent avec nous?

M^{me} D'ORMONT.

Je sais bien qu'il a des amis qui le retien-
nent quelquefois; il est si aimable, que tout

Le monde veut l'avoir , et il est bien difficile à un jeune homme de résister aux instances flatteuses qu'on lui fait partout où il va.

M. D'ORMONT.

Le matin , lorsqu'il est sorti (et cela tous les jours) , vous faites retarder en vain le dîner ; il ne rentre jamais que nous ne soyons à table depuis long-tems.

M^{me} D'ORMONT.

Vous lui avez reproché la dépense que lui occasionnaient ses chevaux ; pour vous plaire, il les a vendus , et quand on sort à pied, cela prend un tems considérable.

M. D'ORMONT.

Et pourquoi sort-il autant ?

M^{me} D'ORMONT.

Parce qu'il veut s'instruire.

M. D'ORMONT.

Comment ! s'instruire ?

M^{me} D'ORMONT.

Sûrement. Il fait des cours de sciences de toutes les sortes , et dans les différens quartiers de Paris ; cela prend beaucoup de tems.

M. D'ORMONT.

Vous l'excusez toujours.

M^{me} D'ORMONT.

C'est que je l'aime avec passion , et que

M. DORMONT.

Ecrivez-moi.

M^{re} DORMONT.

Mais, Monsieur, je ne comprends pas ce que vous proposez de qu...

M. DORMONT.

Un moment, vous allez les aller chercher, mais je ne vous amène à parler de mon fils que si vous voulez, ainsi que votre bien-être.

M^{re} D^c

Parce qu'il l'aime que je ne veux que...

M.

Je pense sur ce point mais il me semble que moins d'un depuis quelque...

M^{re} D^c : ... combien ...

M. : ... des hommes !

M^{re} D^c : ... comment ... à lui faire épouser celle qu'il aime ?

M. DORMONT.

Je ne vois rien de mieux que ce soit son amour qui le désire. Il y a des délicatesses que vous ne comprenez pas.

M. DORMONT : ... n'ai jamais compris toutes ces...

Je sais bien que...

distinctions sentimentales des femmes romanesques. Mais comme je n'entends rien à tout cela, je veux employer un moyen que je crois sûr pour conclure ce mariage dès aujourd'hui, et c'est pour cela que j'attends ici Darville.

M^{me} D'ORMONT.

Pour cela? Expliquez-vous donc.

M. D'ORMONT.

C'est ce que vous saurez dans peu.

M^{me} D'ORMONT.

Je ne vous comprends pas.

M. D'ORMONT.

Il faudra vous cacher dans ce cabinet, où vous pourrez tout entendre; mais quelque singulière que vous paraisse notre conversation, gardez-vous de nous interrompre, et songez que je ne veux que parvenir à lui faire avouer qu'il ne peut plus reculer son mariage. On siffle: c'est lui qui vient; cachez-vous promptement.

(Madame d'Ormont entre dans un cabinet.)

SCÈNE III.

M. D'ORMONT, M. DARVILLE.

M. D'ORMONT.

Ah ! vous voilà, Darville, je suis bien aise que vous soyez exact au rendez-vous.

M. DARVILLE.

Je n'avais garde d'y manquer, mon père, quand ce n'aurait été que par curiosité ; car je vous avouerai que rien ne me paraît plus singulier que de nous voir réunis dans un pareil lieu.

M. D'ORMONT.

Ce que j'ai à vous dire vous paraîtra encore bien plus singulier : assieds-toi donc.

M. DARVILLE.

Voyons. Je n'imagine pas de quoi il peut être question.

M. D'ORMONT.

Écoute-moi : je t'ai fait venir ici pour que tu me donnes tes conseils sur une jeune personne que j'y attends, et dont je ne sais seulement pas le nom.

M. DARVILLE.

Celui-là est des plus singuliers.

M. D'ORMONT.

C'est mon ami Roussainville, à qui appar-

tient la maison, qui l'a déterminée à s'y rendre. Écoute-moi.

M. DARVILLE.

Je vous prête la plus grande attention.

M. D'ORMONT.

J'aime infiniment ta mère, et je sens que mes empressemens pour elle ne seraient pas fort de son goût actuellement, et que, si je les renouvelais, cela lui paraîtrait fort extraordinaire. Je ne suis plus d'âge à rechercher les femmes de la société, et l'exemple de Roussainville, autant que ses conseils, m'ont engagé à avoir une danseuse de l'Opéra, qu'il m'a dit être fort jolie. Je n'ai jamais trop connu ces demoiselles-là que de loin; vous autres jeunes gens, au moins par vos amis, vous savez quelle est leur réputation; ainsi tu pourras me dire ce que l'on pense de celle-ci, et à quoi je peux me fier.

M. DARVILLE.

Quoi! réellement! ce n'est pas une plaisanterie que vous me faites?

M. D'ORMONT.

Non sûrement. Et puis quand je la prendrais sans te le dire, tu le saurais toujours bien; et en te mettant dans ma confiance, c'est t'engager au secret auprès de ta mère, et te prouver combien je désire que tu détournes les soupçons qu'elle pourrait avoir sur

cette sorte de commerce, on fait neuf.

M. DARVILLE

Vous devez être bien sûr d

M. D'ORMONT

Voici donc ce que j'exige
moment ; c'est que tu écoute
que je vais avoir avec cette j
pour nos arrangemens.

M. DARVILLE

Sa mère vient-elle aussi ?

M. D'ORMONT

Sûrement, et elles ne save

M. DARVILLE

C'est de la mère qu'il
surtout.

M. D'ORMONT

C'est ce que l'on m'a dit :
cabinet, tu entendras tout c
rons, et tu jugeras d'après
pourrai faire. J'entends le
annonce, entre promptemen
(Darville entre dans un autre cab
mère est cachée.

SCÈNE IV.

M. D'ORMONT, M^{lle} ZÉPHIRINE,
M^{me} NOIRON.

M. D'ORMONT.

ENTREZ, entrez, Mademoiselle: je vous attendais avec impatience.

M^{lle} ZÉPHIRINE.

Vous avez bien de la bonté, Monsieur.

M. D'ORMONT.

Asseyez-vous donc, madame Noiron.

M^{lle} ZÉPHIRINE.

Ah! pour moi, je veux voir tout cela. Ah! que c'est joli! Voilà bien des glaces: comme on se voit de tous les côtés! Regardez donc, maman, par là, par là, par là.

M^{me} NOIRON.

Allons, petite folle, parlez donc à Monsieur.

M^{lle} ZÉPHIRINE.

Bonjour, Monsieur, comment vous portez-vous?

M. D'ORMONT.

Fort bien, fort bien, Mademoiselle.

M^{me} NOIRON.

Elle ne peut pas tenir un moment en place, Monsieur.

F. Proverbes. 3.

30

M. D'ORMONT.

C'est qu'elle est bien jeune et bien légère.

M^{me} NOIRON.

Elle saute toute la journée. Tenez, regardez-la, elle n'est jamais lasse : nous venons pourtant de la répétition de l'Opéra, où elle a été quatre heures sur ses jambes.

M. D'ORMONT.

Et dansez-vous seule, Mademoiselle ?

M^{lle} ZÉPHIRINE.

Pas encore ; mais ce sera bientôt, à ce qu'on m'a promis.

M^{me} NOIRON.

Aussi elle s'exerce continuellement. Allez, asseyez-vous à côté de Monsieur, et regardez-le en lui parlant.

M^{lle} ZÉPHIRINE.

Eh bien ! me voilà. Que me direz-vous ? Vous avez l'air d'un bon petit papa.

M. D'ORMONT.

Je le suis en effet.

M^{me} NOIRON.

Voilà tout ce qu'elle aime, ce sont les gens d'un certain âge.

M. D'ORMONT.

Je craignais qu'elle n'eût le cœur pris pour

un jeune homme ; il y en a tant qui recherchent ces demoiselles !

M^{me} NOIRON.

Ah ! bien , elle ne s'en soucie pas du tout.

M. D'ORMONT.

Quoi ! vous n'avez pas parmi eux un bon ami ?

M^{lle} ZÉPHIRINE.

Non. Je ne veux avoir de bon ami que vous.

M^{me} NOIRON.

Mais , Mademoiselle , est-ce que l'on dit comme cela d'abord tout ce qu'on pense à un homme , dès le premier moment qu'on le voit ?

M^{lle} ZÉPHIRINE.

Dame ! maman , ce n'est pas ma faute ; je ne peux pas m'en empêcher.

M. D'ORMONT.

J'ai bien de la peine à croire qu'elle n'aime pas les jeunes gens , madame Noiron.

M^{me} NOIRON.

Eh bien ! Monsieur , il y en a un que vous connaissez peut-être , qui s'appelle M. Darville.

M. D'ORMONT.

Je le connais : il est grand , bienfait et d'une jolie figure.

M^{me} NOIRON.

Eh bien ! Monsieur, cela ne lui fait en rien ; elle ne s'en soucie pas du tout ; et s'il ne jouait pas du violon tant qu'elle veut, elle l'aurait renvoyé il y a long-tems.

M. D'ORMONT.

Elle ne l'aime donc que parce qu'il joue du violon.

M^{lle} ZÉPHIRINE.

Oui, parce qu'il me fait répéter mes pas.

M. D'ORMONT.

Et vous aime-t-il, lui ?

M^{lle} ZÉPHIRINE.

Oh ! oui, il me dit qu'il m'aime à la folie, qu'il ne peut pas se passer de moi, qu'il m'aimera toujours, et puis encore tout plein de choses, que sais-je, moi ?

M^{me} NOIRON.

Et puis il lui fait des vers tous les jours.

M. D'ORMONT.

Et les lit-elle ?

M^{me} NOIRON.

Oui, Monsieur ; elle sait lire et écrire ; je n'ai rien ménagé pour son éducation ; et puis je l'ai menée à l'école de danse. J'ai voulu la mettre chez une marchande de modes ; mais, comme elle savait déjà figurer as-

sez bien, elle a mieux aimé entrer à l'Opéra.

M. D'ORMONT.

Mais vous devriez bien aimer M. Darville, puisqu'il fait des vers pour vous

M^{me} NOIRON.

Bon ! Monsieur, cela a pensé les brouiller tout-à-fait, parce qu'il disait dans ses vers qu'elle était un Amour.

M^{lle} ZÉPHIRINE.

Ah ! cela est vrai ; il disait cela.

M. D'ORMONT.

Mais il n'y a là rien d'offensant.

M^{me} NOIRON.

C'est qu'elle croyait qu'il voulait la comparer à une demoiselle de l'Opéra, qui chante les rôles d'Amour, et qui est grosse, courte et laide.

M^{lle} ZÉPHIRINE.

Et puis la Vénus ; maman, dites donc ?

M^{me} NOIRON.

Ah ! oui. Elle disait que les Vénus qui descendent dans les nuages sont toujours de grosses chanteuses des chœurs.

M^{lle} ZÉPHIRINE.

Cela est bien vrai ; moi, je ne voulais pas être comparée à ces demoiselles-là.

334 LA RUSE PATERNELLE.

M. D'ORMONT.

Et vous vous êtes donc raccommodée après avec lui ?

M^{me} NOIRON.

Oh ! elle n'a pas de fiel, ma fille. Il lui a fait des présens, et ils ont été les meilleurs amis du monde.

M. D'ORMONT.

Cela est fort raisonnable, et il est donc son amant ?

M^{lle} ZÉPHIRINE.

En attendant mieux.

M. D'ORMONT.

Comment ! en attendant mieux ?

M^{me} NOIRON.

Oui ; il ne lui donne que cinq cents francs par mois.

M. D'ORMONT.

Cinq cents francs !

M^{me} NOIRON.

Et puis il l'a meublée, lui a donné du linge, de la vaisselle...

M. D'ORMONT.

Mais tout cela est fort cher !

M^{me} NOIRON.

Ah ! Monsieur, pas trop pour un jeune homme dont le père est fort riche : c'est un M. d'Ormont ; mais il ne donne pas assez à son fils, de sorte qu'il est obligé d'emprunter.

M^{lle} ZÉPHIRINE.

Ah! maman, regardez donc les belles fleurs! Il faudra emporter tout cela; n'est-ce pas, Monsieur? Moi, j'aime les fleurs et les odeurs à la folie.

M^{me} NOIRON.

Mais, laissez donc, petite folle, vous ne voyez pas que je parle raison avec Monsieur.

M. DORMONT.

Ah! Darville dit que son père ne lui donne pas assez?

M^{me} NOIRON.

Il dit que si sa mère était la maîtresse, il aurait beaucoup plus d'argent. Elle lui avait donné une boîte où il y avait son portrait; il l'a donnée à ma fille, et il a fait mettre le sien à la place.

M^{lle} ZÉPHIRINE.

Ah! ma bonbonnière! elle est fort jolie. Il m'a promis qu'il la ferait garnir en diamans; mais moi j'aime mieux qu'il m'en donne une autre.

M^{me} NOIRON.

Il le fera; il est fort généreux! Il a promis à ma fille de lui assurer une pension viagère de deux mille écus, quand il sera maître de son bien.

M. D'ORMONT.

Et quand le sera-t-il ?

M^{me} NOIRON.

Quand ses parens seront morts, apparemment.

M. D'ORMONT.

Quand ils seront morts !

M^{me} NOIRON.

Ou quand il sera marié, je crois.

M. D'ORMONT.

Et, sans cela, vous ne l'aimeriez donc pas ?

M^{lle} ZÉPHIRINE.

Ah ! mon Dieu, non !

M. D'ORMONT.

Vous êtes donc une petite ingrate ?

M^{me} NOIRON.

Monsieur, il faut de la raison partout c'est moi qui gouverne ma fille ; je lui ai dit qu'il ne faut pas qu'elle ait de passion, parce que, si les gens cessent d'être riches, on est malheureux tous les deux.

M. D'ORMONT.

C'est fort bien pensé, madame Noiron. Mais ces deux mille écus de rente viagère sur quoi sont-ils assurés ? qui vous en rapportera ?

M^{me} NOIRON.

Un bien bon billet qu'il a fait à ma fille ;
je l'ai ici, Monsieur ; voulez-vous le voir ?

M. D'ORMONT.

Oui , montrez-le moi.

M^{me} NOIRON.

Tenez , le voilà.

M. D'ORMONT.

Mais cela n'a aucune valeur. Il faudrait
que ce fût un contrat.

M^{me} NOIRON.

Voilà ce que la cousine de ma fille nous
a dit.

M. D'ORMONT.

Écoutez-moi : si vous voulez me promettre
de renvoyer Darville...

M^{me} NOIRON.

Ah ! Monsieur , elle fera tout ce que vous
voudrez.

M. D'ORMONT.

Eh bien ! vous me laisserez ce billet , et je
vais vous donner les deux mille écus , et une
fois payés...

M^{me} NOIRON.

Il n'y aura plus de rente ?

M. D'ORMONT.

Non , si vous le renvoyez ; ce ne serait

qu'autant que vous le garderiez, qu'il vous
ferait la rente.

M^{me} NOIRON.

Qu'en dis-tu, ma fille ?

M^{lle} ZÉPHIRINE.

Moi, je ferai tout ce que Monsieur vou-
dra, pourvu qu'il soit toujours mon petit
papa.

M. D'ORMONT.

Tenez, voilà les deux mille écus en six
billets de mille francs chacun.

M^{me} NOIRON.

On voit bien, Monsieur, que l'argent ne
vous coûte rien.

M. D'ORMONT.

Pour faire un bon marché avec vous et
cette jolie enfant-là.

M^{me} NOIRON.

Nous serons très-aises d'avoir affaire à un
homme aussi généreux que vous.

M. D'ORMONT.

Nous verrons si vous renverrez Darville.

M^{me} NOIRON.

Ah ! Monsieur, vous y pouvez compter.

M^{lle} ZÉPHIRINE.

Nous vous verrons donc après cela, petit
papa ?

M. D'ORMONT.

Sûrement.

M^{lle} ZÉPHIRINE.

Eh bien ! maman , allons-nous-en à présent , car j'ai bien faim.

M. D'ORMONT.

Embrassez donc Monsieur , petite folle.

M^{lle} ZÉPHIRINE.

Ah ! je ne demande pas mieux. (*Elle s'embrasse.*) Et mes fleurs donc ? J'allais les oublier.

(Elle les emporte toutes.)

M^{me} NOIRON.

Monsieur , vous voyez comme elle est folle ; mais je vous réponds qu'elle vous aimera bien. Monsieur , je suis bien votre servante. Elle est déjà en bas. Voilà notre adresse.

M. D'ORMONT.

En vous remerciant , madame Noiron.

SCÈNE V.

M. D'ORMONT , M. DARVILLE.

M. D'ORMONT.

Allons , Darville , venez donc ! elles sont parties.

274 LA BUSE P.

qu'il faut que
serait la ren'

M. BERNELLÉ.

lieux où l'on a eu à

M. DARVILLE.

Qu'en

ad'j'on suis corrigé, et je l'ab-

M. D'ORMONT.

Moi
dra,
papa

b

que j'ai prévu. J'ai dit : mon fils
surprendre par un fol amour pour
personne charmante, à la vérité.
figure, les talens, les grâces enchai-
sement toujours une ame droite et neuve, qui
ne connaît pas encore le monde. Le moment
arrivé ou ses yeux ont été dessillés, où
prestige d'un amour innocent, simple et
qui s'est vu détruit par les plaisirs brillans,
pour charmer la jeunesse : au lieu de
blâmer, je partage votre triomphe. De
quelle cruauté après cela pouvez-vous m'ac-
cuser?

M. DARVILLE.

Ah ! je meurs de honte et de confusion.

M. D'ORMONT.

Vous n'avez pas de confiance en moi, vous
en avez sûrement davantage dans le cœur
de votre mère, ce refuge des enfans que leurs
pères traitent avec trop de sévérité : elle nous
jugera ; elle était ici avant vous, elle aura
tout entendu.

M. DARVILLE.

Que dites-vous ? ma mère !

M. D'ORMONT.

Venez , Madame , venez consoler

SCÈNE VI.

MONT , M. D'ORMONT
M. DARVILLE.

M. DARVILLE.

O Dieu ! où me cachés ?

M^{me} D'ORMONT.

Quoi , mon fils ! quand je vous croyais dans la meilleure compagnie , quand je vous excusais auprès de votre père de ce que vous sembliez nous fuir , ce sont des êtres méprisables auxquels vous nous avez sacrifiés ! c'est avec des âmes basses et vénales que vous passiez vos plus délicieux moments !

M. D'ORMONT.

Je vous l'aurais dit , Madame , que vous ne l'eussiez pas voulu croire. J'ai voulu que vous en pussiez juger par vous-même : je vous demande pardon ; mais il était nécessaire de vous en convaincre. Sans cela vous l'excuseriez encore , et il ne serait plus temps de le retirer de l'abîme qui s'ouvrait sous ses pas. Je me suis donné l'apparence du vice pour le ramener à la vertu ; les remontrances les plus vives n'auraient rien produit. J'ai

M. DARVILLE.

Ah ! mon père !...

M. D'ORMONT, sans regarder Darville.

Eh bien ! vous les avez entendues ? me conseillez-vous à présent de prendre cette petite Zéphirine ?

M. DARVILLE.

O Dieu !

M. D'ORMONT.

Elle est jolie : son cœur doit être encore tout neuf, puisque sa mère lui a défendu d'aimer personne.

M. DARVILLE.

Comment pouvez-vous... ?

M. D'ORMONT.

Moi, j'aime la mère Noiron, c'est une bonne femme, et cela me fera une société agréable pour aller passer mes soirées. Vous ne dites rien : c'est que vous craignez peut-être que je ne me ruine avec elle ; mais comme je ne crois pas être près de mourir, je vais, d'accord avec votre mère, faire un arrangement pour vous laisser jouir de la plus grande partie de la fortune qui vous reviendra après notre mort, pour que vous ne soyez pas obligé d'emprunter de mon vivant. Cela est trop cher !... Mais qu'avez-vous donc ?

M. DARVILLE.

Ah ! mon père , pouvez-vous m'accabler ainsi de sang-froid !

M. D'ORMONT.

Moi ! je ne veux que votre bonheur ; je veux vous mettre à portée de jouir de la vie qui vous paraîtra la plus agréable.

M. DARVILLE.

Il n'en saurait être pour moi , si vous ne me voyez plus qu'avec mépris , après les torts inexcusables que j'ai eus , et que je ne veux plus avoir.

M. D'ORMONT.

Vous êtes humilié d'avoir fait un pareil choix , d'avoir été trompé , et de savoir que l'on projette de vous abandonner ; mais , avec la fortune que vous aurez , vous pourrez mieux choisir , et vous serez sûrement heureux.

M. DARVILLE.

Avec quelle inhumanité vous continuez ce cruel persillage ! Ah ! n'êtes-vous plus mon père ?

M. D'ORMONT.

Je suis votre père , et votre ami de plus : tout ce que je veux faire ici doit assez vous le prouver ; je ne suis point un censeur sévère , comme m'en accuse votre mère. J'ai toujours pensé qu'à votre âge il est facile de

30: LA RUSE PATERNELLE.

se corriger d'une erreur où l'on a eu la faiblesse de tomber.

M. DARVILLE.

Ah ! sûrement j'en suis corrigé, et je l'abjure à jamais.

M. D'ORMONT.

Voilà ce que j'ai prévu. J'ai dit : mon fils s'est laissé surprendre par un fol amour pour une jeune personne charmante, à la vérité, dont la figure, les talens, les grâces enchaînent toujours une ame droite et neuve, qui ne connaît pas encore le monde. Le moment est arrivé où ses yeux ont été dessillés, où le prestige d'un amour innocent, simple et pur s'est vu détruit par les plaisirs brillans, faits pour charmer la jeunesse : au lieu de vous blâmer, je partage votre triomphe. De quelle cruauté après cela pouvez-vous m'accuser ?

M. DARVILLE.

Ah ! je meurs de honte et de confusion.

M. D'ORMONT.

Vous n'avez pas de confiance en moi, vous en aurez sûrement davantage dans le cœur de votre mère, ce refuge des enfans que leurs pères traitent avec trop de sévérité : elle vous jugera ; elle était ici avant vous, elle aura tout entendu.

M. DARVILLE.

Que dites-vous ? ma mère !

M. D'ORMONT.

Oui. Venez , Madame , venez consoler
votre fils.

SCÈNE VI.

M^{me} D'ORMONT , M. D'ORMONT
M. DARVILLE.

M. DARVILLE.

O Dieu ! où me cacher ?

M^{me} D'ORMONT.

Quoi , mon fils ! quand je vous croyais
dans la meilleure compagnie , quand je vous
excusais auprès de votre père de ce que vous
sembliez nous fuir , ce sont des êtres mépri-
sables auxquels vous nous avez sacrifiés !
c'est avec des ames basses et vénales que
vous passiez vos plus délicieux momens !

M. D'ORMONT.

Je vous l'aurais dit , Madame , que vous
ne l'eussiez pas voulu croire. J'ai voulu que
vous en pussiez juger par vous-même : je
vous demande pardon ; mais il était neces-
saire de vous en convaincre. Sans cela vous
l'excuseriez encore , et il ne serait plus tems
de le retirer de l'abîme qui s'ouvrirait sous ses
pas. Je me suis donné l'apparence du vice
pour le ramener à la vertu ; les remontrances
les plus vives n'auraient rien produit, J'ai

voulu qu'il connût combien il était méprisé de ce qu'il adorait ; j'ai voulu qu'il fût effrayé de lui-même, de sa facilité à courir à sa ruine et au mépris des honnêtes gens , le dernier des malheurs.

M. DARVILLE.

Ah ! je reconnais bien dans vos projets , mon père , ceux de l'ame la plus tendre et la plus respectable ! Oui , je vous le jure à tous deux , je suis corrigé pour la vie ; ma conduite à l'avenir vous en répondra. Le voile est déchiré , et je suis effrayé , en regardant derrière moi , des maux auxquels je suis échappé. Je vous dois bien plus que la vie. Je n'ai plus qu'à vous prier tous les deux de m'aider à me rendre digne du respectable et tendre objet que vous m'avez destiné, afin que nous puissions , en nous unissant , parvenir à faire la consolation , le bonheur et le charme de votre vie.

M^{me} D'ORMONT.

Constance est pour toi toujours la même, mon fils ; je puis en répondre.

M. DARVILLE.

Ah ! ma mère , je ne lui ai jamais été infidèle. L'erreur de mes sens n'a pas pu détruire l'amour qu'elle m'avait inspiré ; il est tout entier dans mon cœur , et il y régnera toujours.

M. D'ORMONT.

Pour que sa présence le fortifie sans nulle distraction, ma femme, menons-les à la campagne; cette épreuve nous mettra à portée de juger si Darville est encore digne de l'épouser.

M^{me} D'ORMONT.

J'allais vous le proposer, afin d'oublier cette journée si cruelle pour moi, et d'en voir renaître d'autres qui l'effaceront et qui ne me laisseront plus rien à désirer.

FIN DE LA RUSE PATERNELLE.

LA
VEUVE EMBARRASSÉE,
PROVERBE DRAMATIQUE,
PAR CARMONTELLE.

PERSONNAGES.

M^{me} DAMONVAL.

M. BERCOUR.

**ROSINE, femme de chambre de madame
Damonval.**

GERMOND, laquais de madame Damonval

La scène est dans un salon.

LA
VEUVE EMBARRASSÉE,
PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSINE, GERMOND.

ROSINE.

Ah ! te voilà. Eh bien ! qu'as-tu donc ?

GERMOND.

Je te le demande ? Est - ce que tu n'es pas aussi ennuyée que moi de la triste vie que nous menons ici depuis que le mari de Madame est mort ?

ROSINE.

Elle est encore bien plus ennuyée que nous.

GERMOND.

Et que ne voit-elle du monde, comme elle faisait du vivant de son mari, puisqu'elle ne le regrette pas.

ROSINE.

Elle n'a pas trop sujet de le regretter.

GERMOND.

Il est vrai que c'était bien le plus triste g. vilain que l'on eût jamais vu, qui avait la vue basse, qui vous parlait toujours sous le nez, et encore en vous crachant au visage.

ROSINE.

Aussi faisait-il continuellement le supplice de sa femme avec l'amour qu'il avait pour elle.

GERMOND.

Et avec sa jalousie. Tu sais les questions qu'il nous faisait sans cesse sur toutes les personnes qui venaient la voir.

ROSINE.

Tout cela est vrai; mais il était bien riche!

GERMOND.

Et bien vilain, bien ladre, bien avare.

ROSINE.

Malheureusement, il faudra que Madame rende tout ce bien-là; il ne lui en restera au moins que peu de chose, et notre condition en deviendra cent fois pire.

GERMOND.

Sûrement; car où il n'y a rien les profits sont bien minces.

ROSINE.

Elle sera fort à plaindre avec son goût

Pour la dépense, elle qui aime les modes nouvelles, les ajustemens, et qui ne se refuse pas les moindres fantaisies, et dans tous les genres.

GERMOND.

C'est la première jouissance des femmes du jour.

ROSINE.

Eh bien ! malgré cela, elle est devenue d'une gaieté inconcevable d'avoir perdu son mari.

GERMOND.

Je serais bien comme elle ; je ne connais pas d'homme plus ennuyeux, plus insupportable et plus dégoûtant, surtout pour une jolie femme.

ROSINE.

Mais cette satisfaction, ce charme, ce plaisir qu'elle éprouve la mettent dans le plus grand embarras. Comment n'a-t-elle pas l'esprit de paraître affligée de la perte qu'elle a faite ?

GERMOND.

Et pour quoi se contraindre ?

ROSINE.

Elle y est obligée, et je n'en sais la raison que d'aujourd'hui seulement.

GERMOND.

Et quelle est-elle ?

ROSINE.

Celui qu'il lui paraît essentiel de tromper par un ton, un maintien, un extérieur de désolation, c'est l'oncle de son mari, qui aimait fort ce désagréable neveu; c'est à cet oncle que doit revenir tout le bien du neveu, ce qu'elle pourrait empêcher si elle parvenait à se contrefaire.

GERMOND.

Elle serait la première femme qui ne saurait pas feindre; cela serait assez bien vu cependant, d'après ce que tu me dis; car il serait possible que cet homme, la croyant si sensible à la perte de son mari, lui proposât de la consoler en l'épousant.

ROSINE.

Voilà ce qu'elle devrait envisager, et ce que nous devons désirer qui arrive.

GERMOND.

Est-ce qu'il est si difficile à une femme de pleurer?

ROSINE.

Elle dit que toutes les fois qu'elle pense à pleurer son mari, elle se meurt d'envie de rire.

GERMOND.

Et d'ici à l'arrivée de son oncle, elle ne verra personne?

ROSINE.

Il doit arriver dans peu.

SCÈNE II.

3-3

GERMOND.

Et que fait-elle actuellement ?

ROSINE.

Elle s'amuse à faire danser son chien ;
dont elle raffole plus que jamais , et à faire
mille folies avec lui ; elle ne peut pas s'en
passer un instant.

GERMOND.

Je connais toutes ces manies des femmes
pour les animaux. Si nous en tirions parti ?

ROSINE.

Que projettes-tu donc ?

GERMOND.

J'entends quelqu'un.

ROSINE.

Ah ! c'est l'oncle. Dis-moi donc ?...

GERMOND.

Je n'ai pas le tems ; mais tu le verras.

SCÈNE II.

M. BERCOUR, ROSINE.

M. BERCOUR.

BONJOUR, ma chère Rosine ; eh bien ! com-
ment se porte ma nièce ?

ROSINE.

Ah ! Monsieur , bien languissante depuis la perte qu'elle a faite.

M. BERGOUR.

Je le crois bien. Mon pauvre neveu ! j'en ai été malade, moi, en apprenant sa mort.

ROSINE.

Ah ! Monsieur , pas tant que Madame assurément ; à votre visage cela ne paraît pas.

M. BERGOUR.

Il faut bien que les hommes se fassent une raison sur les plus fâcheux événemens de la vie : cependant j'ai perdu un grand espoir en le perdant.

ROSINE.

Et lequel donc ?

M. BERGOUR.

Celui d'avoir au moins des petits-neveux, puisque je n'ai pas d'enfans.

ROSINE.

Mais il vous reste un moyen de tout réparer.

M. BERGOUR.

Quel moyen ?

ROSINE.

De vous marier vous-même.

M. BERGOUR.

J'y ai bien déjà pensé ; mais où trouver une

femme sensible, à présent, une femme occupée de son mari, et ne désirant que de lui plaire?

ROSINE.

Cela n'est pas si difficile que vous le pensez, Monsieur; il est même très-aisé d'en avoir la preuve; mais ce ne serait pas en épousant une jeune fille dont on n'a pu connaître les sentimens.

M. BERCOUR.

Oui, vous avez raison; enfin, j'y penserai encore. Mais, dites-moi, de puis-je pas voir ma nièce?

ROSINE.

Quoi! tout d'un coup comme cela, et sans qu'elle soit préparée à vous recevoir?

M. BERCOUR.

Ah! oui, diable! vous avez raison; cela pourrait être dangereux. Eh bien! prévenez-la de mon arrivée, je reviendrai dans peu; je ne vais pas loin d'ici.

ROSINE.

Alors je vous dirai si elle sera en état de vous recevoir.

M. BERCOUR.

Faites-y tout votre possible, ma chère Rosine, je vous en prie; j'ai grand besoin de pleurer et de me consoler avec elle.

SCÈNE III.

M^{me} DAMONVAL, ROSINE.

M^{me} DAMONVAL.

ROSINE!

ROSINE.

Oh! Madame, vous ne savez pas?

M^{me} DAMONVAL.

Avec qui étiez-vous donc là?

ROSINE.

Ah! vous ne savez pas, vous dis-je!

M^{me} DAMONVAL.

Paix donc! ne parlez pas si haut, vous lez réveiller mon chien.

ROSINE.

Ah! vraiment! il est bien question de votre chien.

M^{me} DAMONVAL.

Je sais bien que vous ne l'aimez pas, Manoiselle, et cela me déplaît, mais beaucoup.

ROSINE.

Écoutez-moi, Madame.

M^{me} DAMONVAL.

Cela me déplaît on ne peut davantage, et vous le dis très-sérieusement.

ROSINE.

Mais, Madame...

M^{me} DAMONVAL.

Songez donc qu'il est toute ma ressource ;
puisque je ne puis me résoudre à me montrer
à personne, avec ces odieux vêtemens.

ROSINE.

Il faudra pourtant bien vous déterminer à
voir M. Bercour.

M^{me} DAMONVAL.

Quand il sera à Paris, je verrai.

ROSINE.

Il y est, Madame ; c'est lui qui sort d'ici à
l'instant, et il y va revenir.

M^{me} DAMONVAL.

Il fallait lui dire que je ne voyais personne ;
dans la douleur où je suis.

(Elle éclate de rire.)

ROSINE.

Oui, riez, riez ; c'est cette douleur qu'il
veut partager ; il vient se consoler avec vous.

M^{me} DAMONVAL.

Et comment lui montrer de la douleur,
quand je suis enchantée d'être débarrassée de
son monstre de neveu ?

3-8 LA VEUVE EMBARRASSÉE.

ROSINE.

Il faudra du moins en feindre beaucoup avec lui.

M^{me} DAMONVAL.

Mais la sienne me donnera sûrement envie de rire.

ROSINE.

Cela serait fort sensé !

M^{me} DAMONVAL.

Comment voulez-vous seulement que j'y pense sans mourir de joie ! Les jours les plus agréables de ma vie, depuis que je suis mariée, sont ces derniers jours-ci.

ROSINE.

Je le sais.

M^{me} DAMONVAL.

Vous ne concevrez jamais de quel fardeau je me sens délivrée !

ROSINE.

Vous me l'avez dit cent fois.

M^{me} DAMONVAL.

Enfin, je me trouve heureuse au-delà de toute expression.

ROSINE.

Avec votre chien ?

M^{me} DAMONVAL.

Sûrement ; mon pauvre Médor ! mon mari ne pouvait pas le souffrir.

ROSINE.

Parce qu'il était jaloux de toutes les caresses que vous lui faites continuellement.

M^{me} DAMONVAL.

Et que j'ai bien raison de lui faire.

ROSINE.

Oubliez donc, je vous prie, votre chien un moment, pour songer à recevoir M. Bercour d'une manière qui vous devienne favorable.

M^{me} DAMONVAL.

Comment ! favorable ?

ROSINE.

Certainement, il faut songer à votre fortune.

M^{me} DAMONVAL.

A ma fortune ?

ROSINE.

Eh ! sans doute. S'il la retire de vos mains, les avantages qu'il vous a faits, quand vous avez épousé son neveu, suffiront-ils à toutes les dépenses que vous êtes accoutumée de faire ?

M^{me} DAMONVAL.

J'aurai du crédit.

ROSINE.

Du crédit ! quand on saura que vous n'êtes

plus aussi riche que vous l'étiez ! Les marchands en ont perdu l'habitude.

M^{me} DAMONVAL.

Vous le croyez ?

ROSINE.

Rien n'est plus vrai. Vous parlez sans cesse d'abrégé votre deuil.

M^{me} DAMONVAL.

Oh ! pour cela j'y suis très-déterminée.

ROSINE.

Mais quelque peu qu'il dure , quel changement ne sera-t-il pas arrivé dans toutes les modes pendant ce temps-là ! Vous trouviez déjà qu'elles étaient vieilles au bout de trois jours.

M^{me} DAMONVAL.

Et cela était bien vrai.

ROSINE.

Comment donc suffire à toutes les dépenses que vous serez obligée de faire : chapeaux , bonnets , étoffes , mousselines , enfin tout ce qu'il vous faudra de plus nouveau , de plus frais et de plus cher ?

M^{me} DAMONVAL.

Vous m'effrayez :

ROSINE.

C'est bien mon dessein ; et pour abrégé

votre deuil, et vous remettre dans l'état le plus brillant, je ne sais qu'un moyen.

M^{me} DAMONVAL.

Et lequel ?

ROSINE.

Celui d'épouser M. Bercour.

M^{me} DAMONVAL.

Quelle idée bizarre !

ROSINE.

Écoutez donc, Madame, il vaut cent fois mieux que votre vilain mari. Quoiqu'il ne soit plus jeune, il est frais, doux, complaisant ; il vous adorera, et vous en ferez tout ce que vous voudrez. Ses richesses alors vous mettront à portée de briller de manière à vous faire envier de toutes les femmes de Paris, même de celles qui dépensent le plus.

M^{me} DAMONVAL.

Eh ! mais vraiment, c'est bien quelque chose que cela.

ROSINE.

Je l'ai pressenti sur la nécessité de se marier ; je lui ai dit que, n'ayant plus de neveu, il devrait songer à avoir des enfans.

M^{me} DAMONVAL.

Eh bien ?

ROSINE.

Je crois que vous l'y détermineriez très-facilement.

M^{me} DAMONVAL.

En pleurant avec lui ?

ROSINE.

Sans doute, pour lui persuader combien vous êtes sensible; car c'est tout ce qu'il désirerait de trouver dans la femme qu'il pourrait épouser.

M^{me} DAMONVAL.

Mais en me cachant le visage avec mon mouchoir, ne pourra-t-il pas me croire très-affligée ?

ROSINE.

Il faudra bien au moins lui dire quelques mots.

M^{me} DAMONVAL.

Moi, lui parler ?

ROSINE.

Et avec le ton de la douleur.

M^{me} DAMONVAL.

Voilà ce que je ne pourrai jamais faire; je songerais toujours qu'il est l'oncle de ce...

ROSINE.

Comment n'avez-vous pas plus de raison que cela, après tout ce que je viens de vous dire ? pouvez-vous trouver du plaisir à détruire toutes vos ressources, et à vous voir presque entièrement ruinée !

SCÈNE IV.

M^{me} DAMONVAL, ROSINE, GERMOND.

M^{me} DAMONVAL.

Qu'est-ce que j'entends là ?

ROSINE.

C'est peut-être M. Bercour.

M^{me} DAMONVAL.

Je m'enfuis.

GERMOND.

Ah ! pauvre Médor !

M^{me} DAMONVAL.

Comment ! qu'y a-t-il donc, Germond ?

GERMOND.

Ah ! que va devenir ta maîtresse, quand elle ne te verra plus !

M^{me} DAMONVAL.

Je ne le verrai plus ?

GERMOND.

Et quand elle saura que tu as la pate cassée !

M^{me} DAMONVAL.

La pate cassée ! Ah ! je me meurs !

(Elle tombe évanouie dans un fauteuil.)

GERMOND, bas à Rosine.

Tout cela n'est pas vrai.

ROSINE, à Germond.

Ah ! fort bien ! (*A madame* Da
Madame, revenez donc à vous !

M^{me} DAMONVAL.

Et pourquoi faire, si je ne dois plus
mon pauvre chien !

GERMOND, à Rosine.

Il est enfermé dans ma chambre.

M^{me} DAMONVAL.

Vous êtes sans doute bien aise de
dent, vous, Mademoiselle ; car vous
comme était mon mari.

ROSINE.

Mais, Madame, vous en pourrez
autre.

M^{me} DAMONVAL.

Un autre ? et qui m'aimera autre
est impossible. Ah ! malheureux Médor
comment cela est-il donc arrivé ?

GERMOND.

Madame, il m'avait demandé à dîner
dans la cour.

M^{me} DAMONVAL.

Je le reconnais bien là, le pauvre

il était d'une propreté, d'une intelligence, d'un esprit!...

GERMOND.

La porte de la rue, par malheur, était ouverte.

M^{me} DAMONVAL.

Et pourquoi cela?

GERMOND.

Le portier y était. Il a passé un chien; Médor a couru après lui, un homme qui passait aussi s'en est emparé...

M^{me} DAMONVAL.

Il fallait le reprendre.

GERMOND.

Je le tenais déjà, lorsque cet homme m'a donné sur la jambe un coup de bâton qui a cassé la patte de Médor, me l'a fait lâcher, et m'a mis hors d'état de courir après cet infâme voleur de chien.

M^{me} DAMONVAL.

Oh! Ciel! a-t-on jamais vu un plus cruel événement! Je perds tout ce que j'avais de plus cher au monde!

(Elle retombe dans son fauteuil.)

SCÈNE V.

M^{me} DAMONVAL, M. BERCOUR, ROSINE,
GERMOND.

ROSINE.

MADAME, voilà M. Bercour.

M^{me} DAMONVAL.

Je ne veux pas le voir.

(Elle veut se lever.)

M. BERCOUR.

Ma nièce, arrêtez, je vous en supplie!

M^{me} DAMONVAL.

Ah! Monsieur, je ne puis demeurer en
votre présence, après le malheur qui vient
de m'arriver.

M. BERCOUR.

Ne me fuyez pas, je vous le demande en
grâce; et croyez que je partage bien sincè-
rement votre affliction.

M^{me} DAMONVAL.

Perdre le seul objet qui faisait tout mon
bonheur!

M. BERCOUR.

Je perds autant que vous, Madame.

M^{me} DAMONVAL.

Vous, Monsieur! cela est impossible.

M. BERCOUR.

Rien ne m'était aussi cher, je puis vous l'assurer.

M^{me} DAMONVAL.

Eh ! le connaissiez-vous seulement ?

M. BERCOUR.

Si je le connaissais !

M^{me} DAMONVAL.

L'aviez-vous vu jamais danser ?

M. BERCOUR.

Non, il est vrai ; mais...

M^{me} DAMONVAL.

Saviez-vous comme il rapportait ?

M. BERCOUR.

Je sais qu'il avait une excellente mémoire ; et que lorsqu'il était chargé d'une affaire, il la rapportait merveilleusement.

M^{me} DAMONVAL, qui ne l'écoute pas.

Comme il m'était attaché !

M. BERCOUR.

Il me l'a dit cent fois.

M^{me} DAMONVAL, de même.

Comme il m'aimait !

M. BERCOUR.

A la fureur, sûrement.

ROSINE, bas à M^{me} Damonval.

Allons, Madame, n'hésitez pas un moment.

M. BERCOUR.

Que dit-elle donc, Rosine?

ROSINE.

Qu'elle se résigne à accepter tous vos dons, Monsieur.

M. BERCOUR.

Ah! personne au monde ne va donc être plus heureux que moi!

M^{me} DAMONVAL.

En succédant à Médor?

M. BERCOUR.

Oui, Madame, et je cours à l'instant chez mon notaire pour y faire dresser le contrat par lequel je vous donne, avec ma main, tout ce que je voudrais pouvoit augmenter encore pour mériter le don de la vôtre.

M^{me} DAMONVAL.

Ah! Monsieur!...

M. BERCOUR.

Non, non, Madame, point de remerciemens, je vous en supplie, je n'en saurais entendre; le tems m'est trop cher, pour le perdre en reculant l'instant de mon bonheur.

M^{me} DAMONVAL.

Et qui pourrait lui ressembler ?

M. BERCOUR.

Moi, Madame!

M^{me} DAMONVAL.

Vous ressembleriez à Médor ?

M. BERCOUR.

Quoi! Madame, vous appelez mon neveu Médor ?

M^{me} DAMONVAL.

Que dites-vous donc ?

ROSINE, bas à M^{me} Damonval.

Madame, profitez de la méprise.

M. BERCOUR.

Serait-il vrai, Germond, que mon neveu fût assez heureux pour qu'elle lui eût donné ce nom-là ?

GERMOND.

Oui, Monsieur; aussi appelait-il Madame sa chère Angélique.

M. BERCOUR.

Eh bien! Madame, consentez que je succède à Médor auprès de vous! non-seulement le bien de mon neveu vous appartient, mais j'y joindrai encore tout celui que je possède.

392 LA VEUVE EMBARRASSÉE. SCÈNE
déterminerait à vous traiter aussi
ment.

M^{me} DAMONVAL.

Ah ! j'en rirai plus d'un jour ; n
me chagrine véritablement, c'est qu
nécessairement que je donne un
à Médor.

FIN DE LA VEUVE EMBARRA

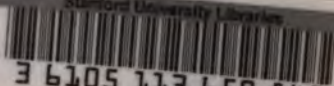
TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
LA BREBIS ENTRE DEUX LOUPS, proverbe dramatique, par Carmontelle.	1
A BON CHEAT BON RAT, <i>idem</i> , par le même.	49
ÇA N'EN EST PAS, <i>idem</i> , par le même.	91
JANOT CHEZ LE DÉCRAISSEUR, <i>idem</i> , par le même.	145
LE SOURD, <i>idem</i> , par le même.	187
LE VALET DE CHAMBRE ET LE PAYSAN, <i>idem</i> , par le même.	207
LES AMANS CHIENS, <i>idem</i> , par le même.	235
LA VEUVE RIDICULE, <i>idem</i> , par le même.	275
L'AMANT MALADE, <i>idem</i> , par le même.	301
LA RUSE PATERNELLE, <i>idem</i> , par le même.	337
LA VEUVE EMBARRASSÉE, <i>idem</i> , par le même.	367

FIN DE LA TABLE.

Stanford University Libraries



3 6105 113 650 845

HAMMONDA



